

Sommaire

Dans ce document vous trouverez un grand nombre de poèmes qui vous inspireront peut-être.

Les poèmes en **couleurs** sont ceux qui sont **déjà proposés** dans les livrets du site :

le code **couleur** indique les **niveaux** dans lesquels ils figurent :

MS **GS** **CP** **CE1** **CE2** **CM1** **CM2**

1- Rentrée

Ecole - morale

Prières

2- Notions de base

3- Automne – feuilles qui tombent

4- Automne – récoltes et vendanges

5- Semeurs et laboureurs

6- La toussaint, les morts, l'héroïsme

7- Chasse, animaux d'automne

8- Automne – vent et pluie

9- Maison de famille

10- Veillée en famille

Avent

11- Noël

12- Epiphanie

13- Hiver – neige

14- Hiver - intérieur

15- Animaux

16- Village, marché

17- Les métiers

Printemps – pluie et vent

18- Printemps – fleurs

19- Printemps – oiseaux

20- Printemps – insectes ; douces soirées

21- Pâques

22- Ste Vierge

Fête des mères

Forêt

23- Mer et rivières

24- Montagne

25- Eté – chaleur, orage

26- Eté – vacances

Autres

1- Rentrée

C'est la rentrée

Cartable nouveau,
Joli manteau.
Livres, cahiers
et beau plumier ...

Cloche a sonné,
Un gros baiser,
Il faut y aller :
C'est la rentrée !

Ch. Merville

Le petit écolier

Je suis un petit écolier,
Et je m'en vais le cœur léger.
Là, dans mon sac, regardez donc :
J'ai deux beaux livres et un crayon.

Je suis un petit écolier,
Et je m'en vais le cœur léger.
Là, dans mon cœur je suis content,
J'ai du bonheur pour tout un an !

Marie-Dominique Poinsenet

Le petit écolier

L'an passé, cela va sans dire,
J'étais petit ; mais à présent
Que je sais compter, lire, écrire,
C'est bien certain que je suis grand.

Maintenant je vais à l'école,
J'apprends chaque jour ma leçon ;
Le sac qui pend à mon épaule
Dit que je suis un grand garçon.

Quand le maître parle, j'écoute
Et je retiens ce qu'il me dit ;
Il est content de moi, sans doute,
Car je vois bien qu'il me sourit.

F. Caumont

Le petit écolier

Où va-t-il ce bambin pas plus haut qu'une botte ?
Il a mis ce matin sa plus belle culotte.
Rose et frais, bien peigné, dans son habit propre,
Le voilà dans la rue, alerte et guilleret.

Il sait qu'on le regarde, et que chacun le nomme.
Il sent bien aujourd'hui qu'il est un petit homme !
Sa mère l'accompagne et le tient par la main,
Mais il pourrait, dit-il, faire seul le chemin.

Cependant l'heure sonne et l'école est tout proche,
Quand vibrent les appels des premiers coups de cloche ;
Lors tout à coup, pensif, il ralentit le pas :
« Le maître, dis, maman, il ne me connaît pas ! »

« Mais si !, répond sa mère avec un fin sourire,
C'est un nouveau papa qui va t'apprendre à lire !
L'école est sa famille ; ainsi chaque écolier
Est un enfant qu'il aime avec son cœur entier !

Frédéric Bataille

Un héros en paroles

« Moi, disait un enfant, je n'ai pas peur du loup ! »
Et, sur un ton menaçant et superbe :
« Qu'il vienne ! ajoutait-il, je l'étrangle d'un coup,
Et je le fais rouler sur l'herbe !
Moi, je suis brave, je suis fort, je suis... »

Une souris, sortant de sa cachette,
Interrompt le héros, qui pâlit, perd la tête,
Et se sauve en poussant des cris.
De même qu'on connaît l'ouvrier à l'ouvrage,
C'est aux actes surtout qu'on juge le courage !

Frédéric Bataille

L'amitié

C'est un bloc de granit, c'est la fleur éternelle,
C'est le don le plus cher et le plus précieux,
C'est une affection bien douce, maternelle,
C'est un sentiment pur qui doit venir des cieux.

L'amitié vient de l'âme et non de la prunelle ;
Contraire de l'amour, qui vient souvent des yeux
Et qui s'éteint aussi vite qu'une étincelle,
L'amitié rajeunit lorsque l'on devient vieux.

Paul Castella

Souvenirs de vacances

Vous en souvenez-vous, genêts de mon pays,
Des petits écoliers aux cheveux en broussailles,
Qui s'enfonçaient sous vos rameaux comme des cailles,
Troublant dans leur sommeil les lapins ébahis ?

Comme l'herbe était fraîche à l'abri de vos tiges !
Comme on s'y trouvait bien, sur le dos allongé,
Dans le thym qui faisait, à l'herbe mélangé,
Un parfum enivrant à donner des vertiges !

Et quelle émotion lorsqu'un léger frou-frou
Annonçait la fauvette apportant la pâture,
Et qu'en bien l'épiant, on trouvait d'aventure
Son nid plein d'oiseaux nus et qui tendaient le cou !...

Mais il fallut quitter les genêts et les monts,
S'en aller au collège étudier des livres,
Et sentir loin de l'air natal qui vous rend ivres,
S'engourdir ses jarrets et siffler ses poumons !

V. Fabié, Les Genêts

Sens : cheveux en broussailles, ébahis (rapprocher de bayer), sauvages, enivrant vertiges épiant d'aventure oiseaux nus s'engourdir siffler

Pourquoi l'auteur s'adresse-t-il aux genêts de son pays ?

En quoi consistait la liberté pour ces écoliers en vacances ?

Aimes-tu ainsi la nature, ou mets-tu la liberté dans des jeux différents ?

D'où venaient ces parfums de la nature qui les enivraient ?

Quels sont les deux faits qui provoquent l'émotion dont il est parlé dans la 3^{ème} strophe ?

Où est l'opposition entre la vie libre de l'écolier et la vie renfermée du collégien ?

Relève les expressions qui font image

La Maison d'école

Près de la route, il est une maison
Dont je revois encore, en fermant les paupières,
L'aspect un peu sévère, échançant l'horizon,
Où se penchent, le soir, les vieux « murgers* » de pierres.

C'est la maison d'école adossée au coteau,
Au pied des vignes d'or que le soleil féconde
Où le pampre gémit sous son propre fardeau
Quand, septembre venu, le raisin noir abonde*.

Dix ans sont écoulés : sur les vieux bancs de bois,
Bien des enfants déjà, tour à tour ont pris place
Et quitté, comme moi je le fis autrefois,
La plume pour l'outil et pour les champs, la classe.

Mais la maison d'école en notre souvenir
Reste pieusement à tout jamais inscrite,
Et nous aimons toujours vers elle revenir
Et saluer aussi le maître qui l'habite.

Auguste GIEN

*murgers : murs de pierres sèches.

C'est la rentrée

Petite Lili met sa jupette
Enfile un pull et des chaussettes
Et prend son petit déjeuner
Pour bien commencer la journée

Petite Lili dans son cartable
A mis tous ses crayons taillés
Sa trousse, ses livres et ses cahiers
Sans oublier un bon goûter

Petite Lili est bien pressée
Car c'est le jour de la rentrée
La cloche va bientôt sonner
Il ne faut surtout pas traîner

Sophie Arnoult

Ecole - morale

Les fleurs

Ton cœur est un petit jardin
Que soigne ton ange gardien.
Les fleurs qu'il y cultive
Ont des couleurs plus vives
Que la rose en été,
Le bleuet dans les blés,
Le coquelicot même
Ne sont pas ce qu'il aime :
Ce que ton ange veut récolter dans ton cœur,
Ce qu'à l'Enfant Jésus il offre avec bonheur,
C'est une gerbe nouvelle
Dont chaque branche s'appelle :
La Bonté, la Douceur,
La Piété, la Pudeur,
La tendre Humilité,
La vive Charité,
La Foi, l'Espérance
Et l'Obéissance !
Les fleurs de ton cœur qu'il offre à Jésus,
Tu l'as deviné, ce sont les Vertus !

P. Rousseaux

Pourquoi une bouche et deux oreilles ?

« Mon oncle, demandait René,
Pourquoi donc Dieu m'a-t-il donné
Une bouche et *deux* oreilles
Qui sont tout à fait pareilles ?
- C'est pour que mon malin neveu
Ecoute bien et parle peu. »

Mme A.

*Que demandait René à son oncle ? Que répondit celui-ci ?
Pourquoi l'enfant doit-il beaucoup écouter ?*

La récréation

Petits amis, l'heure a sonné,
Et le gai signal est donné,
Au travail il faut faire trêve...
Et pareille aux doux gazouillis
Des oiselets dans les taillis,
Voilà qu'une rumeur s'élève.

La porte s'ouvre : liberté !
Une heure de franche gaîté
Dans la grande cour de l'école !
On chante et l'on rit aux éclats,
On se livre aux joyeux ébats,
La bille court, le ballon vole.

Après le travail le plaisir !
Riez, courez, tout à loisir,
Soyez rouges comme des pommes !
Sages en classe, ardents aux jeux.
Devenez forts et courageux
Et vous serez un jour des hommes !

O. Aubert, Le Livre qui chante

Au travail il faut faire trêve : il faut arrêter le travail
Une rumeur s'élève : le bruit confus des voix de tous les écoliers remplit la cour
Tout à loisir : autant que vous voulez
Quel est le signal de la récréation ? Pourquoi dit-on qu'il est gai ?
Qu'est-ce qui ressemble au gazouillis des oiseaux ?
Qu'indiquent les verbes de la deuxième strophe ?
Comment, petits écoliers, deviendrez-vous des hommes ?

Le petit Marc

J'ai vu le petit Marc, il venait de l'école ;
Il sautait, il courait ; il était très joyeux ;
Il chantait et disait à l'oiseau qui s'envole :
« Adieu, petit oiseau,
Moi je suis bien heureux ! »
C'est qu'il avait voulu rester toujours très sage ;
Il avait bien écrit toute une belle page ;
Il avait beaucoup lu : son bon maître avait dit :
« Marc est un grand garçon, quoiqu'il soit tout petit ! »

H. Cuchet

*D'où venait le petit Marc ? Comment revenait-il de l'école ?
Que disait-il à l'oiseau ? Pourquoi était-il heureux ? Que lui avait dit son bon maître ?*

Le petit sot

« Je ne veux pas apprendre à lire,
Disait Alfred d'un air boudeur,
C'est trop ennuyeux de s'instruire ;
Instruisez ma petite sœur.
Allons, mon fouet, claque avec rage !
Au galop, mon petit cheval !
Vivent la joie et le tapage ;
Moi, je veux être général ! »
Qu'arriva-t-il ? je vais le dire :
La petite sœur sut bientôt
Dans tous les livres fort bien lire :
Alfred ne fut... qu'un petit sot.

Mlle S. de Cocquard

*Que ne voulait pas faire Alfred ? Pourquoi ?
Avec quoi aimait-il jouer ? Que voulait-il être ? Qu'est-ce qu'un général ?
Que sut faire bientôt la petite sœur ? Et Alfred, qu'est-il resté ? Lequel des deux voulez-vous imiter ?*

Le plus grand bonheur d'un enfant

« Marguerite, quel est votre plus grand bonheur ?
Demandait Paul à sa petite sœur.
- Mon bonheur le plus grand, oh ! je vais vous le dire :
C'est de voir Maman, me sourire,
Quand j'ai bien travaillé ; car Grand-Papa m'a dit
Qu'alors, du haut du ciel, le bon Dieu me bénit. »

Bulletin des Ecoles Primaires

*Que demandait Paul à sa petite sœur ? Que répondit Marguerite ?
Quand sa maman lui sourit-elle ? Que fait alors le bon Dieu du haut du Ciel ?*

Le paresseux

Amusons-nous d'abord, dit Léon ; mon devoir,
Je le ferai tantôt, je le ferai ce soir.
Le soir, il bâille et dort ; mais, pour faire sa tâche,
Il va, dit-il, demain, réveiller le soleil.
Le réveiller, hélas ! on l'appelle, on se fâche,
A sept heures encore il dort d'un plein sommeil.
En classe il est puni ; cela n'est pas merveille.
Comment ne pas punir un écolier pareil ?
Moi, pas si fou : je fais tous mes devoirs la veille.
Qui toujours remet à demain
Trouvera malheur en chemin.

L. Ratisbonne

*Que fait Léon d'abord ? Quand veut-il faire son devoir ? Que lui arrive-t-il le soir ?
Quand veut-il se lever ? Tient-il parole ? Que lui arrive-t-il en classe ?
Faut-il imiter Léon ? Que trouvera celui qui remet toujours à demain ?*

Le coq

C'est moi le coq ! Coquerico !
Ma crête sur mon bec se dresse
Rouge comme un coquelicot.
Je fais la guerre à la paresse.
Je chante avant le jour ! Debout : Coquerico !

Et le bon travailleur se lève
Aussi gai que le gai soleil.
Dans son lit le paresseux rêve ;
Sommeil de jour, méchant sommeil !
Qui veut vivre cent ans, au cri du coq se lève.

J. Aicard

*Où est la crête du coq ? Comment est-elle ?
Qu'est-ce qu'un coquelicot ?
A quoi le coq fait-il la guerre ? Que fait-il chaque matin ?
Que fait le bon travailleur au chant du coq ? Et le paresseux ? Que fait celui qui veut vivre longtemps ?*

L'écolier docile

« Adieu ! petit chéri ; vous vous rendez en classe ;
Ne vous y faites pas punir.
- Non maman ; pour cela que faut-il que je fasse ?
- Une seule chose : obéir.
- J'obéirai, maman. » Il tint si bien parole
Que depuis lors on a plaisir
A le voir, tout joyeux, partir pour son école
Et, tout joyeux, en revenir.

Cuchet

*Où va le petit écolier ? Que fait-il pour n'être pas puni ?
Comment le voit-on partir pour l'école ?*

Pour le bon Dieu que puis-je faire ?

Pour le bon Dieu, que puis-je faire ?
Je suis si petit, si petit !
Voici ce que mon cœur me dit :
« J'aimerai bien ma bonne mère ! »
On peut aimer quoique petit.

Pour Dieu que puis-je faire encore ?
Puisque c'est Dieu qui nous bénit,
Je prierai bien près de mon lit,
Ce bon Dieu que ma mère adore ;
On peut prier quoique petit.

Et puis-je faire davantage ?
A l'école où l'on me conduit,
Attentif à tout ce qu'on dit,
Je m'efforcerai d'être sage :
On peut l'être quoique petit.

L. Tournier

*Que fera d'abord le petit enfant pour le bon Dieu ?
Que fera-t-il chaque soir près de son lit ? Et à l'école ? Nommez trois choses que l'on peut faire quoique petit.*

Je veux être un ange

Si quelquefois une vaine louange
Pour me flatter m'a donné le nom d'ange,
Je veux du moins, tout jeune que je suis,
Le mériter autant que je le puis ;
Avoir l'humeur égale et point farouche,
Le front serein, le sourire à la bouche ;
Etre soumis, compatissant, pieux.
N'est-ce pas là, mon Dieu, ce qu'il faut faire
Pour ressembler aux anges sur la terre,
Et devenir un ange dans les cieux ?

Mme A. Tastu

*Quel nom veut mériter cet enfant ? Quelles qualités veut-il avoir ? Qu'est-ce qu'avoir l'humeur égale ? Qu'est-ce qu'avoir le front serein ? Qu'est-ce qu'un enfant soumis ? compatissant ? pieux ?
A qui cet enfant veut-il ressembler sur la terre ? Que veut-il devenir dans le ciel ?*

Le pinson et la pie

Apprends-moi donc une chanson,
Demandait la bavarde Pie
A l'agréable et gai Pinson,
Qui chantait le printemps sur l'épine fleurie.
- Allez, vous vous moquez, ma mie ;
A gens de votre espèce, ah ! je gagerais bien,
Que jamais on n'apprendra rien.
- Eh quoi ! la raison, je te prie ?
- Mais, c'est que pour s'instruire et savoir bien chanter
Il faudrait d'abord écouter,
Et babillard n'écoula de sa vie.

Mme de la Férandière

*Que faisait le pinson ? Quelles sont ses qualités ?
Quel est le défaut de la pie ? Que demandait-elle ? Que répondit le pinson ?
Que veut dire ma mie ? je gagerais ?
Pourquoi n'apprendra-t-on rien à la pie ? Que doit faire l'écolier pour s'instruire ?*

L'araignée et le ver à soie

L'araignée en ces mots raillait le ver à soie :
« Ami, que de lenteur dans tout ce que tu fais !
Voix combien peu de temps j'emploie
A tapisser un mur d'innombrables filets.

- Soit, répondit le ver, mais ta toile est fragile.
Et puis, à quoi sert-elle ? A rien.
Pour moi, mon travail est utile ;
Si je fais peu, je le fais bien. »

Le Bailly

*Qu'est-ce qu'une araignée ? Qu'est-ce qu'un ver à soie ?
Que veut dire raillait ?
Qu'est-ce qu'une toile fragile ?
Que disait l'araignée au ver à soie ? Que répondit celui-ci ?
Pourquoi l'araignée tend-elle des filets ? Quel est le plus utile de ces deux animaux ?
Lequel des deux fait vite ? Lequel fait bien ?*

La double prière

Un enfant à genoux à côté de sa mère,
Dans le livre divin épelait lentement.
C'était le soir venu, l'heure de la prière,
Tous deux la disaient doucement.

La lumière glissant sous le rideau peut-être,
Un pauvre vint frapper à la vitre en passant.
La mère se leva pour ouvrir la fenêtre,

Ce dont fut surpris l'innocent :

« Tu m'as dit qu'il ne faut jamais qu'on se dérange
En priant pour que Dieu se rende à notre voix ;
Ne t'en souvient-il pas ? – Si fait, mon petit ange,
Mais donner, c'est prier deux fois. »

Mme Sophie Hue

*Que faisait un enfant à côté de sa mère ?
Qui vint frapper à la vitre ? Que fit la mère ? Pourquoi l'enfant fut-il surpris ?
Comment peut-on prier deux fois ?*

Dieu le saura

Deux enfants, près d'un presbytère,
Trouvent un pauvre qui dormait :
Le ciel peut-être en songe lui donnait
Ce que lui refusait la terre...
Le garçon, se précipitant,
Veut l'éveiller pour offrir son aumône,
Quand sa jeune sœur l'arrêtant :
« On ne réveille pas le pauvre à qui l'on donne,
Dit-elle. – Du bienfait qui donc l'avertira ?
- Personne, mais Dieu le saura.

*Où se trouvaient les deux enfants ? Que rencontrèrent-ils ?
Que voulait faire le petit garçon ? Pourquoi ?
Que fit sa jeune sœur ? Que dit-elle ? Lequel des deux pratiquait le mieux la charité ?*

Si j'étais roi

« Si j'étais roi, Pierre, il faut que tu saches,
Disait Gros-Jean, que soudain, j'aurais, moi,
Un grand cheval avec de beaux panaches ;
Monté dessus, je garderais mes vaches
Si j'étais roi !

- Si j'étais roi, tiens, lui répondit Pierre,
Voici, Gros-Jean, ce que je ferais, moi :
J'adoucirais le sort de mon vieux père,
Je donnerais du pain blanc à ma mère,
Si j'étais roi ! »

Mme de Ségur

*Qu'aurait Gros-Jean s'il était roi ? A quoi lui servirait son cheval ?
Que veut dire soudain ? Qu'est-ce qu'un panache ?
Que ferait Pierre s'il était roi ? Que donnerait-il à sa mère ?
A qui des deux voulez-vous ressembler ?*

Les oranges

Un jeune enfant, dans un tiroir,
Mit, au milieu d'oranges fort jolies,
Une orange gâtée. En revenant les voir,
Il les trouva toutes pourries.
Jeunes amis, voulez-vous rester bons ?

Fuyez, fuyez les mauvais compagnons.

J. M. Villefranche

*Où l'enfant plaça-t-il les oranges ? Etaient-elles toutes bonnes ?
Comment les trouva-t-il quand il vint les voir ? Que doivent faire les enfants pour rester bons ?*

La querelle

Deux enfants dans un piège avaient pris un lapin.
Ils ne s'étaient jamais vus à fête pareille.
Et l'emportaient, ravis, au fond d'une corbeille,
Bien attaché dans l'osier fin.
L'un dit : « Je lui ferai faire une maisonnette
Dans mon jardin – Vraiment, fort bien,
Dans ton jardin ? Pourquoi pas dans le mien ?
C'est là qu'il aura sa chambrette.
- Le crois-tu donc à toi ? C'est moi qui l'ai surpris.
- Le piège, c'est moi qui l'ai mis ! »
Là-dessus, dispute, colères ;
On se bat... Deux amis !... deux frères !...
Le petit prisonnier les sut mettre d'accord :
Laissé, grâce au combat, libre de se débattre,
Il parvint, redoublant d'effort,
A dégager une patte d'abord,
Puis deux, puis trois, enfin les quatre :
Et s'élançant d'un bond à travers la forêt,
S'en retourna brouter le serpolet.

Mme S. Hue

Une querelle : dispute souvent accompagnée de coups
Ravis : tout joyeux
Comment les deux enfants avaient-ils pris le lapin ?
Où l'avaient-ils attaché ?
Comment se produisit la dispute ?
Comment le lapin les mit-il d'accord ?
A qui appartenait-il ?
Au lieu de se quereller, qu'auraient dû faire les garçons ?

L'enfant et le chat

Tout en se promenant, un bambin déjeunait
De la galette qu'il tenait ;
Attiré par l'odeur, un chat vient, le caresse,
Fait le gros dos, tourne et vers lui se dresse.
« Ah : le joli minet ! » et le marmot charmé
Partage avec celui dont il se croit aimé.
Mais le flatteur à peine a-t-il ce qu'il désire
Qu'au loin il se retire.
Ha ! ha ! ce n'est pas moi, dit l'enfant consterné,
Que tu suivais, c'était mon déjeuner.

Guichard

*Qu'est-ce qu'une galette ? Qu'est-ce qu'un minet ? Que veut dire charmé ? consterné ?
Quels noms sont donnés à l'enfant ? Et au chat ?
Que faisait l'enfant ? De quoi déjeunait-il ?*

*Que fait le chat ? Que cherche-t-il ?
Que croit l'enfant et que fait-il ? Quand le chat a le morceau qu'il désire, où va-t-il ?
De quel vice fait-il preuve ? Quelle leçon devons-nous tirer de ce récit ?*

Noble vengeance

« Papa, je voudrais me venger
D'Albert, qui me fait enrager,
Me prend mes jeux, me mord, me frappe :
Voyez la marque de la tape
Qu'il me donna, là, sur le bras !...
- En effet, mon petit Fulgence,
Dit le papa. Mais en raison
De la gravité de l'offense,
Il la faut grande ta vengeance,
Et noble aussi : donc, mon garçon,
Venge-toi bien par le pardon ! »

Augusta Coupey

*De qui Fulgence voudrait-il se venger ? Pourquoi ?
Comment son papa lui dit-il de se venger ? Que faut-il faire quand quelqu'un vous cause du chagrin ?*

Le crapaud

« Viens vite, Pierre, viens voir
Un affreux crapaud tout noir !
Disait Paul à petit Pierre :
Nous allons le tuer, ça va nous amuser. »
Et Paul prend un bâton et son frère une pierre.
Ils courent au crapaud pour le martyriser.
Un âne, en ce moment traînant une charrette,
Allait mettre le pied sur le corps de la bête ;
Il s'arrête,
Et s'en va de côté pour ne pas l'écraser.
Paul alors dit à petit Pierre,
Qui laisse tomber ses cailloux :
« Ah ! qu'allions-nous faire, mon frère ?
Un âne est moins méchant que nous. »

Ratisbonne

La souricière

« Pourquoi dans ce vilain logis,
Que tu destines aux souris,
Mets-tu de la blanche farine ?
Ce n'est pas la peine vraiment
De les régaler, j'imagine »
« Mon enfant, la souris est fine
Mais très gourmande... heureusement !
Pour qu'elle risque une sottise,
Pour l'attirer jusqu'aux anneaux,
Je compte sur sa gourmandise :
On n'est pris que par ses défauts. »

Hue

*Qu'est-ce qu'une souricière ? Où met-on de la farine ? Pourquoi ?
Quel est le défaut de la souris ? Que doit faire l'enfant qui a des défauts ?*

Le gourmand

Etre gourmand, fi ! que c'est laid !
Un jour Minet vit sur la table,
Chaud et fumant, un bol de lait,
Qui lui sembla fort délectable.

Pour y goûter, notre gourmand
Trempa dedans son museau rose
Et se brûla très fortement.
Il arriva bien autre chose :
Quelqu'un s'emparant d'un balai
Rendit le châtement complet.
Etre gourmand, fi ! que c'est laid !

Edouard Jouin

*Que vit Minet un jour sur la table ?
Comment lui sembla le bol de lait
Que veut dire délectable ?
Que fit le chat aussitôt ? Comment fut-il puni de sa gourmandise ? Comment le châtement fut-il rendu complet ?
Quelle est la vertu contraire à la gourmandise ?*

Le miroir

La petite Laura s'admirait dans la glace ;
Sa mère dit : « Remets ce miroir à sa place.
- Je veux me voir ! répond l'enfant
En pleurant, criant, trépignant.

- Tu le veux ? eh bien ! tiens, regarde ta grimace. »
Et Laura vit dans le miroir
Une enfant en colère, épouvantable à voir.

L. Ratisbonne

*Que faisait la petite Laura ? Que lui dit sa mère ?
Au lieu d'obéir, que fit Laura ? Que vit-elle ensuite dans le miroir ? Comment est un enfant en colère ?*

Prières

Prière à l'ange gardien

Veillez sur moi quand je m'éveille,
Bon ange, puisque Dieu l'a dit ;
Et chaque nuit, quand je sommeille,
Penchez-vous sur mon petit lit.

Ayez pitié de ma faiblesse :

A mes côtés marchez sans cesse ;
Parlez-moi le long du chemin.

Et pendant que je vous écoute,
De peur que je ne tombe en route,
Bon ange, donnez-moi la main.

Mme Testu

Notre Père des Cieux

Notre Père des Cieux, Père de tout le monde,
De vos petits enfants c'est vous qui prenez soin ;
Mais à tant de bonté vous voulez qu'on réponde,
Et qu'on demande aussi, dans une foi profonde,
Les choses dont on a besoin...

Notre Père des Cieux, bénissez ma jeunesse !
Pour mes parents, pour moi, je vous prie à genoux ;
Afin qu'ils soient heureux, donnez-moi la Sagesse,
Et puissent leurs enfants les contenter sans cesse,
Pour être aimés d'eux et de Vous !

Amable Tatsu

Prière des enfants

Vous m'avez tout donné, la vie et la lumière ;
Le blé qui fait le pain, les fleurs qu'on aime à voir ;
Et mon père et ma mère, et ma famille entière.
Moi, je n'ai rien pour Vous, mon Dieu, que la prière
Que je Vous dis matin et soir.

Madame Tastre

Prière des enfants de Fatima

Mon Dieu, je crois, j'adore, j'espère et je Vous aime,
Et je Vous demande pardon pour tous ceux qui ne croient pas,
Qui n'adorent pas, qui n'espèrent pas et qui ne Vous aiment pas.

Prière d'un enfant

Mon Dieu, donne l'onde aux fontaines,
Donne la plume aux passereaux,
Et la laine aux petits agneaux,
Et l'ombre et la rosée aux plaines.
Donne aux malades la santé ;
Au mendiant, le pain qu'il pleure :
A l'orphelin, une demeure ;
Au prisonnier, la liberté.

Lamartine

2- Notions de base

Les jours de la semaine

Quand arrive le lundi :
La semaine est repartie !

Et le travail du mardi
Se termine vite aussi.

J'aime bien le mercredi
Car j'invite mes amis !

De bonne heure le jeudi,
Je quitte mon petit nid.

Et voilà le vendredi,
L'école est déjà finie !

Je l'avoue, le samedi,
Je paresse un peu au lit.

A la messe le dimanche,
Jésus vient dans l'hostie blanche.

Les voyelles

Le a est vantard : il aime à se faire voir !
Le e, très timide, parfois se cache un peu...

Le i, c'est le ravi : on dirait qu'il sourit !
Le o se fait tout beau, bien plus rond qu'un zéro !

Le u, plutôt menu, n'en met pas plein la vue...
Le y, lui, s'habille : regardez comme il brille !

a, e, i, o, u, y, voici les voyelles !
Pour prononcer les mots, elles sont essentielles !

La ronde des mois

Janvier prend la neige pour châte ;
Février fait glisser nos pas ;
Mars de ses doigts de soleil pâle,
Jette des grêlons aux lilas.

Avril s'accroche aux branches vertes ;
Mai travaille aux chapeaux fleuris ;
Juin fait pencher la rose ouverte
prés du beau foin qui craque et rit.

Juillet met les œufs dans leurs coques
Août sur les épis mûrs s'endort ;
Septembre aux grands soirs équivoques,
Glisse partout ses feuilles d'or.

Octobre a toutes les colères,
Novembre a toutes les chansons
Des ruisseaux débordant d'eau claire,
Et Décembre a tous les frissons.

Rosemonde GÉRARD

Les douze mois

Voici les douze mois,
Ils marchent trois à trois !

Avec son chapeau blanc de neige,
Janvier mène le cortège.
Et février sur le même rang,
A honte d'être si peu grand.
A ses côtés ; c'est mars, fantasque,
Le nez mouillé par la bourrasque.

Voici les douze mois,
Ils marchent trois à trois !

Admirez avril qui s'avance,
Son bonnet de fleurs se balance.
Mai, joyeux, lui donne le bras,
Vêtu de rose et de lilas,
Et juin, les tempes vermeilles
A des cerises aux oreilles.

Voici les douze mois,
Ils marchent trois à trois !

Sur le chemin sec, juillet trotte,
Il a du foin dans chaque botte,
Août s'en va couronné de blé
Et par la chaleur accablé.
Et septembre titube et joue
Avec des grappes sur la joue.

Voici les douze mois,
Ils marchent trois à trois !

Octobre porte sur la tête
La pomme à cidre et la noisette.
Novembre, dans ses maigres bras,
Tient un tas de vieux échalias,
Et décembre ferme la marche,
Triste et froid comme un patriarche !

Salut les douze mois
Qui marchent trois à trois !

Octave Aubert (1870 - 1950)

Comptine des matières

Monsieur Vocabulaire
Est un espion hors pair :
Aidé de Dictionnaire,
Il livre avec brio
La vie privée des mots.

La sévère Grammaire,
Vieille fonctionnaire
De l'administration,
Classe les mots selon
Leurs natures ou leurs fonctions.

Dame Conjugaison,
En fonction des saisons
Ou des modes superbes,
Crée les terminaisons
Pour habiller les verbes.

Demoiselle Orthographe
Est aussi efficace :
Tous ses soins infirmiers
Vont aux mots maltraités
Ou bien même écorchés.

Mais c'est au Sieur Discours
Que servent ces labeurs :
Il doit faire la cour
Pour conquérir les cœurs
De chacun des lecteurs.

Comptine des matières

Le colonel Calcul
Agit en fin stratège :
Avec Arithmétique,
Il sait déjouer les pièges
Les plus problématiques.

Quand Miss Géométrie,
Aidée de Symétrie,
Anime sous sa plume
Surfaces et volumes,
Le monde s'embellit.

Mademoiselle Histoire
Vénère le passé,
Et grave en sa mémoire
Les dates et les faits
Qui nous ont façonnés.

Miss Géographie
Étudie la terre,
Les lieux où l'on vit,
Les océans, les mers,
Et puis tous les pays.

Les jumelles Sciences

Savent tout sur tout,
Et leurs connaissances,
Mises bout à bout,
Sont richesse immense !

Patrie

Vous connaîtrez sans doute une France plus belle,
Plus prospère et plus douce, ô fils de nos enfants !
La servirez-vous mieux en ses jours triomphants
Qu'en ses jours menacés ceux qui tombaient pour elle ?

Elle exigea leur sang et le trouva fidèle ;
Le deuil de leurs maisons a racheté ses champs,
Et sa voix à jamais réservera des chants
Pour tant de saintes morts qui la font immortelle !

Vous qui ne suivrez plus de si cruels chemins,
Fiers de notre passé, sûrs de vos lendemains,
Vous naîtrez, vous vivrez sous des signes de gloire ;

Mais vous souviendrez-vous de fleurir les tombeaux
Des pères qui s'offraient afin que leur victoire
Fût un bouclier d'or posé sur vos berceaux ?

P. de Nolhac, Poèmes de France et d'Italie

*Sens de prospère, jours triomphants, un sang fidèle, cruels chemins, sûrs, signes de gloire, bouclier
Remarque ce que doit être l'amour de la patrie pour les fils des grands vainqueurs. Ceux-ci avaient connu une patrie
douloureuse ; ils l'ont sauvée et glorifiée, en mourant pour elle
Et toi, quel est ton rôle ? la gloire se transmet : on la conserve, ou on la perd. La conserveras-tu ? comment ?
Quels sont tes devoirs envers cette gloire héritée ? oserais-tu la perdre ?
Que feras-tu pour empêcher ce déshonneur ? reste sous le signe de la gloire.*

Le pouce

Le pouce donne des leçons
A quatre bons petits garçons :
L'index, le majeur, l'annulaire
Et le petit auriculaire.

Ouvrez votre main, fermez-la !
Monsieur le Pouce est toujours là,
Il inspecte, il fait la police,
Il surveille tout l'exercice.

Tenez-vous bien, mes petits doigts,
Et repliez-vous... un, deux, trois !
Le pouce demeure immobile,
C'est un caporal fort tranquille.

Il commande à quatre soldats,
Un, deux, un, deux, allez au pas !
Quand les doigts marchent, lui s'arrête,
Il est fier et lève la tête.

En ligne, voyez les cinq doigts,
En voici deux, en voici trois ;
Car le pouce, en bon camarade,
Avec tous marche à la parade.
Octave Aubert

Lundi vert est tout joli :
La semaine est repartie !
Tout orange est le mardi,
Un jour bien vite fini.
Car voici mercredi rose :
On se repose !
Jeudi jaune vient à son tour,
Vendredi rouge le suit toujours.
Samedi bleu et dimanche blanc
Font la joie des petits enfants !

Invocation

Nature, animaux,
Eaux, plantes et pierres,
Vos simples travaux
Sont d'humbles prières.
Vous obéissez :
Pour Dieu, c'est assez.

Paul Verlaine

Jeanne d'Arc

Je ne sais ni batailler, ni guerroyer,
Je ne sais ni a, ni b ;
Coudre et filer, rien de plus.

Seigneur Jésus me voici toute,
Montrez la route :
J'y marcherai.
Quoiqu'il en coûte,
Je la suivrai.

A Fels

3- Automne – feuilles qui tombent

L'automne

Dans la grande forêt
Les arbres se colorent,
Les feuilles se dorent :
C'est l'automne.

Il souffle le vent léger,
Les feuilles s'envolent
Et tapissent le sol :
C'est l'automne.

Lucie Delarue-Mardrus

Automne

On voit tout le temps en automne
Quelque chose qui vous étonne :
C'est une branche tout à coup
Qui s'effeuille dans votre cou,

C'est un petit arbre tout rouge,
Un d'une autre couleur encore.
Et puis, partout, ces feuilles d'or
Qui tombent sans que rien ne bouge.

Lucie Delarue-Mardrus

Le bel automne est revenu

A pas menus, menus,
Le bel automne est revenu.

Dans le brouillard, sans qu'on s'en doute,
Il est venu par la grand'route,
Habillé d'or et de carmin.

Et tout le long de son chemin,
Le vent bondit, les pommes roulent.
Il pleut des noix, les feuilles croulent.

Ne l'avez-vous pas reconnu ?
Le bel automne est revenu.

Raymond Richard

L'automne

Voilà les feuilles sans sève
Qui tombent sur le gazon ;

Voilà le vent qui s'élève
Et gémit dans le vallon ;

Voilà l'errante hirondelle
Qui rase du bout de l'aile
L'eau dormante des marais ;

Voilà l'enfant des chaumières
Qui glane sur les bruyères
Le bois tombé des forêts.

Lamartine

Matin d'octobre

C'est l'heure exquise et matinale
Que rougit un soleil soudain.
A travers la brume automnale
Tombent les feuilles du jardin.

Leur chute est lente. On peut les suivre
Du regard en reconnaissant
Le chêne à sa feuille de cuivre,
L'érable à sa feuille de sang.

Les dernières, les plus rouillées,
Tombent des branches dépouillées :
Mais ce n'est pas l'hiver encor.

Une blonde lumière arrose
La nature, et, dans l'air tout rose,
On croirait qu'il neige de l'or.

François Coppée

Soir d'automne

En octobre, les bois sont comme un grand fruitier
Où l'automne a vidé sa corne d'abondance,
Du haut des arbres roux qu'un vent léger balance,
Faînes, sorbes, glands mûrs, pleuvent dans le sentier.

Tout le village y vient puiser à plein panier.
Le soleil rit, l'oiseau gazouille, et sa romance
Fait croire aux pauvres gens que l'été recommence,
Tant la forêt a pris un reflet printanier.

Soudain, du fond du ciel, une pluie est venue.
Avant-coureurs d'hiver, voici que dans la nue
Passent des bataillons de cygnes voyageurs.

L'air fraîchit, le soleil s'enfonce dans la brume ;
Et, la besace au dos, vers le hameau qui fume,
Les paysans courbés s'en retournent songeurs.

A.Theuriet, Sous bois

Remarquer la précision du vocabulaire

C'est la cueillette : quels arbres fournissent leurs fruits ?

Remarquer comment les idées sont opposées : deux strophes pour décrire la splendeur de l'automne ; ses bienfaits, la douceur qui se répand sur la nature. Mais deux strophes pour montrer les menaces qui pointent en automne. Quelles sont-elles ? Que font alors les paysans ? Ils se pressent d'enranger, et ils regardent, songeurs, vers la saison prochaine. Pourquoi songeurs ?

Est-il bien ordinaire à ta région de voir passer des cygnes ? quels oiseaux, plutôt, annoncent l'hiver ? quels oiseaux s'en vont au début de l'automne ?

Et gémit : il s'agit ici du gent d'automne dont le bruit est triste comme une plainte

L'errante hirondelle : l'hirondelle semble voler sans but, au hasard, en haut, en bas, à droite, à gauche

Les Soleils de Septembre

Sous ces rayons cléments des soleils de septembre
Le ciel est doux, mais pâle, et la terre jaunit.
Dans les forêts la feuille a la couleur de l'ambre ;
L'oiseau ne chante plus sur le bord de son nid.

Les jours s'abrègent ; l'eau qui court dans la vallée
N'a plus ces joyeux bruits qui réjouissaient l'air :
Il semble que la terre, et frileuse et voilée,
Dans ses premiers frissons sente arriver l'hiver.

Auguste Lacaussade, Poèmes et Paysage

Voici que la saison décline

Voici que la saison décline,
L'ombre grandit, l'azur décroît,
Le vent fraîchit sur la colline,
L'oiseau frissonne, l'herbe a froid.

Août contre septembre lutte ;
L'océan n'a plus d'alcyon ;
Chaque jour perd une minute,
Chaque aurore pleure un rayon.

La mouche, comme prise au piège,
Est immobile à mon plafond ;
Et comme un blanc flocon de neige,
Petit à petit, l'été fond.

Victor Hugo, Dernière gerbe

Matin d'Octobre

C'est l'heure exquise et matinale
Que rougit un soleil soudain.
A travers la brume automnale
Tombent les feuilles du jardin.

Leur chute est lente.
On peut les suivre
Du regard en reconnaissant
Le chêne à sa feuille de cuivre,

L'érable à sa feuille de sang
Les dernières, les plus rouillées,
Tombent des branches dépouillées :

Mais ce n'est pas l'hiver encor.
Une blonde lumière arrose
La nature, et, dans l'air tout rose,
On croirait qu'il neige de l'or.

Francois Copp

Paysage d'octobre

Les arbres se sont rabougris ;
La chaumière ferme sa porte,
Et le petit papillon gris
A fait place à la feuille morte.

Plus de nénuphars sur l'étang ;
L'herbe languit, l'insecte râle,
Et l'hirondelle en sanglotant
Disparaît à l'horizon pâle.

Maurice Rollinat

Feuille rousse, feuille folle

Feuille rousse, feuille folle
Tourne, tourne, tourne et vole !
Tu voltiges au vent léger
Comme un oiseau apeuré.

Feuille rousse, feuille folle !
Sur le chemin de l'école,
J'ai rempli tout mon panier
Des jolies feuilles du sentier.

Feuille rousse, feuille folle !
Dans le vent qui vole, vole,
J'ai cueilli pour mon cahier
La feuille rousse qui dansait.

Luce Fillol

Quand automne en saison revient

Quand automne en saison revient,
La forêt met sa robe rousse
Et les glands tombent sur la mousse
Où dansent en rond les lapins.

Les souris font de grands festins
Pendant que les champignons poussent.
Ah ! Que la vie est douce, douce
Quand automne en saison revient.

Samivel (1907-1992)

Automne

La feuille des forêts,
Qui tourne dans la bise
Là-bas dans les guérets...
La feuille des forêts,
Qui tourne dans la bise,
Va-t-elle revenir
Verdir la même tige ?

L'eau claire des ruisseaux
Qui passe, claire et vive,
A l'ombre des berceaux...
L'eau claire des ruisseaux
Qui passe, claire et vive,
Va-t-elle retourner
Baigner la même rive ?

Jean Moreas

L'automne

L'aube est moins claire, l'air moins chaud, le ciel moins pur ;
Les longs jours sont passés, les mois charmants finissent.
Hélas ! Voici déjà les arbres qui jaunissent !
L'automne est triste avec sa bise et son brouillard,
Et l'été qui s'enfuit est un ami qui part.

Victor Hugo

Automne

Odeur des pluies de mon enfance
Derniers soleils de la saison !
A sept ans comme il faisait bon
Après d'ennuyeuses vacances,
Se retrouver dans sa maison !

O temps charmant des brumes douces,
Des gibiers, des longs vols d'oiseaux,
Le vent souffle sous le préau,
Mais je tiens entre paume et pouce
Une rouge pomme à couteau.

René-Guy CADOU

Septembre

Septembre, septembre,
Cueilleur de fruits, tailleur de chanvre,
Aux clairs matins, aux soirs de sang,
Tu m'apparais
Debout et beau,

Sur l'or des feuilles de la forêt,
Au bord de l'eau...
Le soir est froid,
L'ombre s'allonge dans la forêt ;
Et le soleil descend derrière les grands chênes.

Henri de Régnier

L'étang

Les peupliers longs au bord de l'étang
Font un bruit paisible et lent qu'on entend
Décroître et renaître et décroître encore,
Qui parfois augmente et parfois s'endort...

Les feuilles d'argent bientôt seront d'or ;
L'étang leur prépare un mouvant linceul,
Et les peupliers seront nus et seuls.
Seuls au fond de l'eau qui rêve et qui dort.

Guy-Charles Cros

Les peupliers de Keranroux

Le soir a tendu de sa brume
Les peupliers de Keranroux
La première étoile s'allume ;
Viens t'en voir les peupliers roux.

Fouettés de vents, battus de grêle,
Et toujours sveltes cependant,
Ils lèvent leurs colonnes grêles
Sur le fond fris de l'occident.

Et dans ces brumes vespérales
Les longs et minces peupliers
Font rêver à des cathédrales
Qui n'auraient plus que leurs piliers.

Charles Le Goffic

L'automne

L'automne, au coin du bois,
Joue de l'harmonica.

Quelle joie chez les feuilles !

Elles valsent au bras
Du vent qui les emporte.

On dit qu'elles sont mortes,
Mais personne n'y croit.

L'automne, au coin du bois,
Joue de l'harmonica.

Maurice Carême

Romance d'automne

Viens rêver aux derniers feuillages
Auprès du feu brûlant et beau,
Où la robe des paysages
Se déchire en ardents lambeaux ;

Auprès du premier feu d'automne
Viens rêver, mon amie : entends
Dans le chant que la bûche entonne
Le regret des défunts printemps.

Mais surtout, rêveuse indolente,
Auprès du feu resplendissant,
Viens chérir la saison brûlante
Où tout est vrai comme le sang;

La saison des pactes suprêmes
Et des sentiments empourprés
Où tout est plus doux quand on aime
Où tout est pur, simple et sacré.

Viens évoquer le feu magique
Qui tout en haut des cimes luit,
Car les pâtres mélancoliques.
Ne l'allument qu'au bord des nuits.

Quand, de ton rêve ou de ta vie
Tu le vois, clair sur le ciel noir,
Exalter sa force asservie
Vers le charmant astre du soir,

Tu sens que les splendeurs d'une âme,
Rassemblant enfin leurs flambeaux,
Deviendront cette unique flamme
Qui jaillit d'un sommet plus haut...

Qu'importe à l'ardeur sans partage
La brume proche du tombeau ?
Viens rêver aux derniers feuillages
Auprès du feu brûlant et beau...

Gérard d'Houville

Chanson d'automne

Les sanglots longs
Des violons
De l'automne
Blessent mon cœur
D'une langueur
Monotone.

Tout suffoquant
Et blême quand
Sonne l'heure,
Je me souviens

Des jours anciens
Et je pleure ;

Et je m'en vais
Au vent mauvais
Qui m'emporte
deçà, delà
Pareil à la
Feuille morte.

Paul Verlaine

4- Automne – récoltes et vendanges

Les champignons

Sur la plaine, à petit bruit,
Il a plu toute la nuit.

Et maintenant, goutte à goutte,
Le bois ruisselant s'égoutte.

Et voilà qu'en bataillons
S'éveillent les champignons.

Raymond Richard

Mois d'automne

Septembre est rond comme un raisin,
Voici les grains et leurs pépins.

Le mois d'octobre a pour champions
Les champignons, les potirons.

Novembre a froid,
Il met des gants aux doigts du vent et des enfants.

Quant à décembre, il ne dit rien.
Noël revient dans les sapins.

Patrick Joquel

La chanson de la noix

J'ai pelé la petite noix
Dont j'ai cassé la coque blonde entre deux pierres,
La curieuse coque de bois.

J'ai pelé la petite noix :
On dirait un jouet d'ivoire,
Un curieux jouet chinois.

L'odeur fraîche et un peu amère
De ces grands bois
M'a parfumé la bouche entière :

J'ai croqué la petite noix,
Ce curieux jouet chinois.

Louis Codet

Fruits

Quand tu quittais la charrue à midi,
Bien souvent, ô mon père,
Dans les grands jours que septembre tiédit,
Tu faisais le tour du jardin
Et tu revenais les mains pleines.

Doucement tu poussais la porte
Et de ta bonne grosse voix
Tu nous disais : « Voyez les poires que j'apporte ! »
Le soleil entrainait avec toi
Dans la corbeille de fruits mûrs
Et nous applaudissions de joie...

Phileas Lebesgue

Chanson de vendange

Les vigneronnes de chez nous
Ont gardé l'ancienne habitude
De chanter, quand l'ouvrage est rude,
Un air très vieux d'un ton très doux.

« Raisin nouveau, raisin vermeil,
Garde la chaleur du soleil,
Et verse-la dans le tonneau,
Raisin vermeil, raisin nouveau !

Donne la joie aux braves gens
Et l'espérance aux indigents ;
A ceux qui pleurent, la gaieté ;
A ceux qui souffrent, la santé ! »

Henri Chantavoine

*la chaleur du soleil : c'est le chaud soleil qui mûrit le raisin et l'enrichit en sucre et par conséquent en alcool.
Indigents : les pauvres dans le besoin. Que souhaitent les vendangeuses ?*

Parfums d'automne

L'automne a parfumé l'office et le cellier :
Il y a de hauts tas de pommes qui mûrissent
Dans celui-ci, près des fagots de bois liés
De vime jaune et bien tordu, sous lesquels crissent
Les grillons rapportés avec eux des fourrés,
Contre le mur où pend la toile d'araignée.

Les sacs tout bosselés de noix sont préparés
Pour le marché ; dans ce coin, les marrons lustrés
Se mêlent à la pomme de terre imprégnée
De l'odeur du sillon mouillé. On sent le pin,
On sent aussi le cidre et la feuille séchée...

A l'office, des soins prudents de ménagère
Ont mis les coings duveteux, couleur de citron,
Sentant fort, à mûrir au bord de l'étagère,
Devant le cuivre clair des antiques chaudrons.
Sur l'évier luisent la grande terrine verte

Et la cruche vernie où tremble l'eau du puits.

André Lafon

La vendange

Hier on cueillait à l'arbre une dernière pêche,
Et ce matin, voici, dans l'aube épaisse et fraîche,
L'automne qui blanchit sur les coteaux voisins.
Un fin givre a ridé la pourpre des raisins.

Là-bas, voyez-vous poindre, au bout de la montée,
Les ceps aux feuilles d'or, dans la brume argentée ?
L'horizon s'éclaircit en de vagues rougeurs,
Et le soleil levant conduit les vendangeurs.

Avec des cris joyeux, ils entrent dans la vigne ;
Chacun, dans le sillon que le maître désigne,
Serpe en main, sous l'arbuste, a posé son panier.
Honte à qui reste en route et finit le dernier !

Les rires, les clameurs stimulent la paresse ;
Aussi, comme chacun dans sa gaîté se presse !
Presque au milieu du champ, déjà, brille là-bas
Plus d'un rouge corset parmi les échalias.

Voici qu'un lièvre part, on a vu ses oreilles.
La grive au cri perçant fuit et rase les treilles.
Malgré les rires fous, les chants à pleine voix,
Tout panier s'est déjà vidé plus d'une fois.
Et bien des chars, ployant sous l'heureuse vendange,
Escortés des enfants, sont partis pour la grange.

V. de Laprade

Quelle différence y a-t-il entre l'aube et l'aurore ?

Sens des mots : poindre, s'éclaircit, clameurs, stimulent, échalias, ployant, escortés (s'aider des radicaux)

Différence de sens entre pliant et ployant ?

*Remarque avec quel art le cadre est dépeint : description de la vigne au moment des vendanges (1^{ère} strophe),
description de la vendange, gaieté des vendangeurs*

Quel tableau vois-tu dans les huit derniers vers ?

La vendange

En avant, serpes et couteaux !
Les raisons emplissent les seilles ;
A côté des jeunes, les vieilles
Montent aussi les verts coteaux !

Le jus du raisin filtre et coule
A travers les hottes de bois ;
Le porteur, pliant sous le poids
Se hâte vers l'homme qui foule !

Celui-ci, les bras retroussés
Ecrase, avec un air terrible
Sur le cuveau, couvert d'un crible,

La grappe noire aux grains pressés.

Ch. Grandmougin, Souvenirs de Franche-Comté

Les seilles : les seaux en bois ou en toile

Les hottes : les paniers profonds qui se fixent sur le dos des porteurs à l'aide de bretelles, et qui servent à transporter les grappes de raisin

N'y a-t-il que les jeunes qui prennent part à la vendange ?

Que fait le porteur ? Dans quelle position est-il ?

Pourquoi le fouleur a-t-il l'air terrible ?

A quoi sert le crible qui est sur le cuveau ?

La dernière pomme

Vais-je tomber, ne pas tomber ?

Se disait la dernière pomme.

J'ai résisté aux vents d'automne,

Aux pluies, aux premières gelées.

- Il ne faut pas que j'abandonne

Mon fidèle ami, le verdier.

Vais-je tomber, ne pas tomber ?

Il y va de mon cœur de pomme.

Je suis d'or rouge et de miel jaune

Comme une lune à son lever

Et j'éclaire tout le pommier.

Non, non, verdier, je me cramponne,

J'attendrai l'hiver pour tomber.

Maurice Carême

Marrons

Avec ces marrons

Tout ronds,

Faisons des tulipes,

De superbes pipes,

De jolis colliers,

De légers paniers.

Et puis qu'on suspende

Le reste en guirlande.

Ah ! les beaux marrons

Tout ronds.

Yvonne Dufayet

5- Semeurs et laboureurs

Octobre

Octobre à moitié pluvieux,
Rend le labour joyeux.

Dans la forêt chauve et rouillée
Il ne reste plus au rameau
Qu'une pauvre feuille oubliée,
Rien qu'une feuille et qu'un oiseau...

Théophile Gautier

Ô mon peuple français

Ô mon peuple français, ô mon peuple lorrain,
Peuple pur, peuple sain, peuple jardinier,
Peuple laboureur et cultivateur,
Peuple qui laboure le plus profondément
Les terres et les âmes,

Toujours tes eaux seront des eaux vives
Et tes sources toujours des fontaines jaillissantes.

Peuple qui fais le pain, peuple qui fais le vin,
Ô ma terre lorraine, ô ma terre française.

Charles Péguy

Le laboureur et ses enfants

Travaillez, prenez de la peine :
C'est le fonds qui manque le moins.

Un riche laboureur sentant sa mort prochaine,
Fit venir ses enfants, leur parla sans témoins ;
« Gardez-vous, leur dit-il, de vendre l'héritage
Que nous ont laissé nos parents :
Un trésor est caché dedans.

Je ne sais pas l'endroit ; mais un peu de courage
Vous le fera trouver : vous en viendrez à bout.
Remuez votre champ dès qu'on aura fait l'août ;
Creusez, fouillez, bêchez ; ne laissez nulle place
Où la main ne passe et repasse. »

Le père mort, les fils vous retournent le champ,
Deçà, delà, partout, si bien qu'au bout de l'an
Il en rapporta davantage.

D'argent, point de caché. Mais le père fut sage
De leur montrer, avant sa mort,
Que le travail est un trésor.

La Fontaine

Le fonds qui manque le moins : un fonds est un une terre ou un capital dont on perçoit le revenu. Chacun possède en soi-même une source de revenus, et comme un fonds qui ne lui fait jamais défaut : c'est le travail. Travailler, prendre de la peine, c'est la plus sûre des richesses.

Il en rapporta davantage : une meilleure récolte et des bénéfices plus grands : c'était là le trésor caché.

Le repas des laboureurs

Quand le milieu du jour au repas les appelle,
Ils couchent sur le sol le fer ; l'homme dételle,
Du joug tiède et fumant, les bœufs qui vont en paix
Se coucher loin du soc, sous un feuillage épais.

La mère et les enfants, qu'un peu d'ombre rassemble,
Sur l'herbe, autour du père assis, rompent ensemble
Et se passent entre eux, de la main à la main,
Les fruits, les œufs durcis, le laitage et le pain.

Et le chien, regardant le visage du père,
Suit d'un œil confiant les miettes qu'il espère.

Lamartine

Le fer : la charrue

Le semeur

C'est le moment crépusculaire.
J'admire, assis sous un portail,
Ce reste de jour dont s'éclaire
La dernière heure de travail.

Devant les terres de nuit baignées,
Je contemple, ému, les haillons
D'un vieillard, qui jette à poignées
La moisson future aux sillons.

Sa haute silhouette noire
Domine les profonds labours.
On sent à quel point il doit croire
A la fuite utile des jours.

Il marche dans la plaine immense,
Va, vient, lance la graine au loin,
Rouvre sa main et recommence,
Et je médite, obscur témoin,

Pendant que, déployant ses voiles,
L'ombre où se mêle une rumeur
Semble élargir jusqu'aux étoiles
Le geste auguste du semeur.

Victor Hugo, Les chansons des rues et des bois

Les chevaux de labour

Tout en sueur, voici les bêtes de labour
Qui reviennent, traînant la herse et la charrue ;
Et leurs pas réguliers résonnent dans la rue
Comme ceux des soldats qu'anime le tambour.

Voyez-les avancer, les serviteurs des hommes,
Eux qui se réservaient le plus dur du travail :
Percherons accouplés, par le large portail,
Ils rentrent au logis des fermiers économes.

Le robuste garçon qui s'assied sur leur dos,
Les cinglant de son fouet, souvent les importune,
Quoiqu'ils aient tout le jour creusé la terre brune,
Et bien gagné le foin, l'avoine et le repos.

Ils ont de bons regards à défaut de paroles,
Pour saluer de loin le gros chien aboyeur ;
Les tout-petits enfants les touchent sans frayeur,
Et le couchant vermeil leur fait des auréoles.

Léon Duvauchel

Explique pas réguliers, anime

Que signifie cinglant ? importune ?

Qu'est-ce qu'un couchant vermeil ?

Emploie le mot auréole au sens propre et au sens figuré dans deux phrases différentes

Remarque la précision dans la description des chevaux : leur état, leur démarche, leur patience, leurs regards

Que penses-tu du garçon de labour ? des tout-petits enfants ?

Comment devons-nous agir avec ces bons serviteurs de l'homme ?

La race percheronne est pour la culture et le trait. Pour la vitesse, et pour l'élégance, quelles races de chevaux sont célèbres ?

Le semeur

Il va, sauvage et solitaire,
Ses yeux plongeant dans le sillon,
Sa main semblant bénir la terre,
Et comme avec un goupillon

D'après la pratique enseignée
Par les anciens semeurs pieux,
Il répand la prime poignée
En croix, aux quatre vents des cieux.

Chaque fois qu'au semoir il puise,
Son geste est superbe et réglé ;
Comme au rythme d'un chant d'église
Il avance en jetant le blé.

G. Eckhoud

6- La toussaint, les morts, l'héroïsme

Jeanne bergère

Moi, Jeanne la bergère,
Je chéris mon troupeau :
Ma houlette est légère,
Et j'aime mon fuseau.

J'aime la solitude
De ce joli bosquet ;
J'ai la douce habitude
D'y venir en secret...

J'admire la nature,
Les fleurs et les oiseaux ;
Du ruisseau qui murmure
Je contemple les eaux.

Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus

Sur une tombe

Demain, dès l'aube, à l'heure où blanchit la campagne,
Je partirai : Vois-tu, je sais que tu m'attends.

J'irai par la forêt, j'irai par la montagne.
Je ne puis demeurer loin de toi plus longtemps...

Je ne regarderai ni l'or du soir qui tombe,
Ni les voiles au loin descendant vers Harfleur ;

Et quand j'arriverai, je mettrai sur ta tombe
Un bouquet de houx et de bruyère en fleur.

Victor Hugo, Les contemplations

Sur ta tombe : il s'agit de la tombe de la fille du poète, Léopoldine, noyée au cours d'une promenade en barque sur la Seine. Le poète parle à son enfant disparue comme si elle était vivante encore, entendait sa voix, attendait sa visite.

Milly ou la terre natale

Voici le banc rustique où s'asseyait mon père,
La salle où résonnait sa voix mâle et sévère,
Quand les pasteurs, assis sur les sacs renversés,
Lui comptaient les sillons par chaque heure tracés,

Ou qu'encor, palpitant des heures de sa gloire,
De l'échafaud des rois, il nous disait l'histoire,
Et plein du grand combat qu'il avait combattu,
En racontant sa vie enseignait la vertu !

Voilà la place vide où ma mère, à toute heure,
Au plus léger soupir, sortait de sa demeure,
Et, nous faisant porter ou la laine ou le pain,
Vêtissait l'indigence ou nourrissait la faim.

Alphonse de Lamartine

Le vieux saint

Je sais un très vieux saint dans l'ombre d'un pilier ;
Pauvre moine déchaux, à la robe de bure,
Au large front pensif sous la grande tonsure,
Qui regarde le temps creusant le bénitier.

Nul ne l'invoque plus : son nom est oublié :
Aucun cierge ne luit dans la chapelle obscure
Où l'on frissonne un peu ; mais la douce figure
Garde un reflet pâli des gloires du moustier.

Etes-vous saint François, ami des doux agneaux,
Du soleil et du vent, et des petits oiseaux ?
Etes-vous Saint Bruno ? Etes-vous Saint Magloire ?

Dans vos bras étendus, prenez mes oraisons.
Qui êtes-vous, grand saint, dont j'ignore l'histoire,
Qui demeurez toujours, alors que nous passons...

Yvonne Robin

La ferme aux longs murs blancs, sous les grands arbres jaunes,
Regarde, avec les yeux de ses carreaux éteints,
Tomber très lentement, en ce jour de Toussaint,
Les feuillages fanés des frênes et des aunes.

Elle songe et resonge à ceux qui sont ailleurs,
Et qui, de père en fils, longuement s'éreintèrent,
Du pied bêchant le sol, des mains fouillant la terre,
A secouer la plaine à grands coups de labeur.

Puis elle songe encor qu'elle est finie et seule,
Et que ses murs épais et lourds, mais crevassés,
Laissent filtrer la pluie et les brouillards tassés,
Même jusqu'au foyer où s'abrite l'aïeule.

Elle regarde aux horizons boudier les bourgs ;
Des nuages compacts plombent le ciel de Flandre ;
Et tristement, et lourdement se font entendre,
Là-bas, des bonds de glas sautant de tour en tour.

Et quand la chute en or des feuillages effleure,
Larmes ! ses murs flétris et ses pignons usés,
La ferme croit sentir ses lointains trépassés
Qui doucement se rapprochent d'elle, à cette heure,
Et pleurent.

Emile Verhaeren, *Toute la Flandre*

Résignation

Je viens à vous, Seigneur, confessant que vous êtes
Bon, clément, indulgent et doux, ô Dieu vivant !
Je conviens que vous seul savez ce que vous faites,
Et que l'homme n'est rien qu'un jonc qui tremble au vent.

Je dis que le tombeau qui sur les morts se ferme
Ouvre le firmament,
Et que ce qu'ici-bas nous prenons pour le terme,

Est le commencement.

Je conviens à genoux que vous seul, Père auguste,
Possédez l'infini, le réel, l'absolu ;
Je conviens qu'il est bon, je conviens qu'il est juste,
Que mon cœur ait saigné, puisque Dieu l'a voulu !

Je ne résiste plus à tout ce qui m'arrive
Par votre volonté.
L'âme, de deuils en deuils, l'homme, de rive en rive,
Roule à l'éternité.

V. Hugo, Les Contemplations

Quel est le sens réel du mot confesser ?

Que signifie je conviens ?

Synonymes de firmament et ici-bas

Quel est le sens de mon cœur a saigné ?

Réel, infini, absolu sont-ils des noms ou des adjectifs ?

Quel est le sentiment du poète devant la mort ?

Explique ce qu'est la résignation chrétienne, la soumission à la volonté de Dieu, et comment elle se distingue de la révolte de l'homme devant la mort

Trouve dans le texte une affirmation de l'immortalité

Pourquoi le poète se résigne-t-il, malgré sa douleur ?

Voici venu le temps où les feuilles jaunies
Jonchent le sol boueux de leurs débris épars --
Dans le ciel alourdi de brumes infinies
Les lugubres corbeaux chantent de toutes parts.

C'est le temps où chacun rend un culte pieux
A ceux qu'il a connus quand ils étaient sur terre,
Où l'âme cherche une âme et scrute en vain les cieux...
Le temps qui voit fleurir le morne cimetière.

O Vivants d'autrefois, qui n'êtes que des ombres
En un monde inconnu jaloux de son secret,
Savez-vous que mon cœur empli de pensers sombres,
Garde de votre mort un éternel regret ?

O Morts, par qui nos jours s'écoulèrent si doux,
Nous vous gardons encor le meilleur de nous-même
Puisqu'aux heures de deuil qu'obscurcit un ciel blême
Nos souvenirs vous font vivants auprès de nous !...

N. Sellier

Appel missionnaire

Je perçois au fond de moi-même
Un appel rempli de douceur :
C'est l'écho d'une voix que j'aime,
Et qui fait tressaillir mon cœur !

Ici-bas tout ce que j'admire,
Sur la terre ou dans le ciel bleu,
Prend une voix pour me redire :
« Donne des âmes au bon Dieu. »

Et je ne sais, mon Dieu, que faire
Pour me rendre à Votre désir,
Car dans mon extrême misère
Je n'ai que mon âme à offrir.

Rendez-la pure et généreuse
Souple en Votre divine main,
Fervente et saintement joyeuse
A se dévouer au prochain.

Rangez-la parmi vos apôtres
Afin qu'elle puisse, ô Jésus,
Vous en gagner des milliers d'autres
Et peupler votre ciel d'élus !

X

Prière du médecin

Le bon samaritain rencontre sur la route
Qui de Jérusalem conduit à Jéricho
Un voyageur laissé pour mort dont il écoute
Le long gémissement qui pleure dans l'écho.

De vin il le réchauffe et le panse avec l'huile,
Le charge sur sa mule et cherche des arbres ;
Puis, quand il l'a bien vu somnolent et tranquille,
Le recommande à l'hôte en acquittant le prix.

Seigneur, si je fus bon samaritain moi-même,
Et si, me couchant tard et me levant matin,
J'ai consacré mes soins à celui que nul n'aime,
Vous serez en retour mon bon samaritain.

Robert de MONTESQUIOU

La Charité

Quand saint Martin eut coupé son manteau
Et quand le pauvre en eut pris la moitié,
Le pauvre Saint, de par toute sa peau,
Avait si froid que c'en était pitié...

Satan criait : « Je veux coûte que coûte
Que saint Martin regrette sa sottise ! »
Le Saint chantait et poursuivait sa route,
Tant que le diable envoya de la bise...

Soufflant, sifflant, le vent le déchirait
Des yeux au ventre et du col aux talons !
Mais saint Martin n'avait pas de regret,
Tant que Satan lui jeta des grêlons...

Ils tombaient durs et dru à n'y pas croire ;
Le Saint disait : « Il grêle sur ma tête ! »
Mais de sa cape, il n'avait plus mémoire,
Tant que Satan fit neiger la tempête...

« Je veux qu'il pense à son manteau perdu ! »

Satan fit tant de neige et de brouillard
Qu'enfin le Saint se disait : « j'aurais dû
Donner ma cape entière au bon vieillard ! »

Les oiseaux morts de froid gelaient sur place !
« Je veux qu'il tombe et que son cheval crève ;
Et saint Martin dormira sur la glace !
Le Saint tomba, dormit et fit un rêve :

L'Enfant Jésus, au milieu des élus,
S'enveloppait avec un air vainqueur
Du pan de drap que le Saint n'avait plus...
Et Saint Martin eut chaud dans tout son cœur !

Edmond Haraucourt (1856-1941)

C'est la Toussaint

C'est la Toussaint
Le ciel est gris comme demain
Et lourd comme les chrysanthèmes.

Le vent
Rougit le nez des gens
Glace leurs pieds
Glace leurs mains :
C'est la Toussaint.

Des feuilles mortes
Que la brise emporte
Bouchent les portes.

Dans les maisons le feu chante
A son diapason
Sa chanson.

Mais le froid entre quand même
Par les fentes des croisées :
Il faut geler.

Alors
Dedans comme dehors le froid mord.

Et les gens moroses
Se plaignent des choses
De l'hiver qui vient :
C'est la Toussaint...

Clod'Aria

Honneur à nos aïeux

Honneur à nos aïeux
Si sages, si sages,
Honneur à nos aïeux
Que nous n'avons connus.

Si nous avons ce terrain,
Ô frères, ô frères,

Si nous avons ce terrain,
C'est que nos aïeux l'ont eu...

Ils ont vécu, ils ont tenu
Vivante notre langue ;
Ils ont vécu, ils ont tenu
Autant qu'ils ont pu !

Défendons la patrie
Des pères, des pères,
Défendons la patrie
Où l'on nous éleva.

Frédéric Mistral

Ma patrie

C'est la maison de ma naissance
Qui vit mes premiers pas tremblants ;
Elle a protégé mon enfance,
La maison de mes chers parents !

C'est le joli petit village,
L'école blanche au rouge toit
Où les maîtres de mon jeune âge
Me disent : « Sois sage, instruis-toi ».

C'est la plaine, c'est la campagne,
C'est le lac bleu, profond et beau,
Et c'est tout là-bas, la montagne
Où va paître notre troupeau.

Aubert

*Qu'est-ce que la patrie tout d'abord ? Que vit la maison où vous êtes né ? Qu'a-t-elle protégé
Qu'est-ce encore que la patrie ?
Nomme deux grands bâtiments du village.
Que font les maîtres à l'école ? Que disent-ils ? Que font les écoliers ?
Que fait le prêtre à l'église ? Que font les fidèles ?
Comment s'appelle notre patrie ?*

Basses-Alpes

Je n'entendrai plus que le langage des monts lointains,
Je n'écouterai plus dans le vallon ni les corneilles
Ni les pies criardes, ni l'alouette dans le thym
Et je ne verrai plus les grands pigeons sauvages
Battre l'air plus léger à grands coups d'ailes bleues.

O chemin que j'aimais, ô colline, ma mère,
Vous qui me fûtes douce et blonde et bien-aimée,
Vous que de grands oiseaux traversaient en criant
Ne garderez-vous pas mon corps sous votre terre ?

Je ne serai plus rien, ni visage, ni voix,
Ni cep ; pas même hélas une touffe d'épines
O colline si douce à mes yeux de vivant, ô divine
Tombe, qui ne connaît ni la mort, ni le froid...

Je ne verrai plus Mars et ses arbres en fleurs,
Je ne verrai plus Mai, ses genêts et ses guêpes,
Ni Août tout craquelé de soif, et ni Octobre,
Ses lièvres, et son manteau de buissons morts...

O Pays de mon cœur et si près de mon cœur,
Avec vos murs en pierres sèches
Et vos champs infléchis et blonds, vos herbes rêches,
Vos oliviers noués et courts, et vos bourdons
Velus, vibrants aux corselets d'or et de sable...

Pierre Seghers

Adieux de Jeanne d'Arc à sa maison

O maison de mon père où j'ai filé la laine,
Où, les longs soirs d'hiver, assise au coin du feu,
J'écoutais les chansons de la vieille Lorraine,
Le temps est arrivé que je vous dise adieu.

Tous les soirs passagère en des maisons nouvelles,
J'entendrai des chansons que je ne saurai pas ;
Tous les soirs, au sortir des batailles nouvelles,
J'irai dans des maisons que je ne saurai pas...

Quand pourrai-je le soir filer encor la laine,
Assise au coin du feu pour les vieilles chansons ;
Quand pourrai-je dormir après avoir prié
Dans la maison fidèle et calme à la prière ?

Quand nous reverrons-nous ? Et nous reverrons-nous ?...
O maison de mon père, ô ma maison que j'aime !

Charles Péguy

Adieux de Jeanne à la Meuse

Ô Meuse inépuisable et douce à mon enfance,
Qui passes dans les prés auprès de la maison,
C'est en ce moment-ci que je m'en vais en France.
Ô ma Meuse, à présent, je m'en vais pour de bon.

Ô maison de mon père où je filais la laine,
Maison de pierre forte, ô ma douce maison,
Je m'en vais pour de bon dans la bataille humaine.
Oh ! Voici que je vais m'en aller pour de bon !

Vous tous que j'aimais tant quand j'étais avec vous,
Ô vous que j'aimais tant quand je m'en fus en France,
A présent je vous aime encore plus, loin de vous :
Mon âme a commencé l'étrange amour d'absence.

Charles Péguy

Saint Simon

Simon, dont on ne dit rien dans l'Évangile,
Et qui ne dit pas un mot,
Est l'apôtre qui part et qu'on ne voit que de dos...

Tout son bagage est le nom de Jésus dans sa bouche ;
Dans son sac, un peu de vin et de farine,
Dans sa main droite la croix, et la pierre de la messe sur la poitrine.

Paul Claudel

Le cantique de Lourdes

Mes amis, venez entendre
L'histoire pieuse et tendre
Arrivée en mon pays
Où les eaux vives bruissent.
Elles tombent et puis glissent
Le long des champs de maïs
Et sur les prés qu'elles lissent
Comme ceux du paradis.

La montagne est suspendue
Au dessus de l'étendue ;
On dirait que dans ses mains
C'est un ange qui la tient...

C'est dans ma claire Bigorre
Que l'Etoile de l'Aurore
S'est montrée à une enfant.

La Sainte Vierge Marie
Aime les belles prairies
Qui sont au bord des torrents,
Ou bien les rochers penchant
Sur le miroir des eaux vives.

Francis Jammes

La mort de Bernadette

Elle a fini sa prière
Et sa peine et son ennui.
Elle voit dans la lumière
La Dame qui lui sourit.

De Bernadette et Marie
L'histoire au ciel a fini.
Il faut à présent qu'on prie
Ainsi qu'elles nous l'ont dit.

Elle a fini sa prière

Et sa peine et son ennui.
Dieu l'appelle auprès de Lui.

De Bernadette et de Marie
L'histoire au ciel a fini.
Qu'à jamais Dieu soit béni.

Louise André Delastre

Sainte Geneviève

Pour habiller ceux qui ont froid
Du vêtement de vos agneaux,
Seigneur,
Je tirerai ce fil de laine.

Et je tirerai de mon cœur
Si chaudement vêtu d'amour,
Seigneur,
Une longue prière.

Assez longue pour attacher,
Assez pour amener à vous,
Seigneur,
Tout un peuple de souffrance.

Henri Géon

La reine Clotilde

Elle fut une fleur de vaillance française,
De charité française,
De sainteté française.
Elle fut une fleur de la race chrétienne
Et de la race française,
Une fleur de chrétienté.
Une fleur de toutes les vertus héroïques.

Charles Péguy

Sainte Geneviève

Comme elle avait gardé les moutons à Nanterre,
On la mit à garder un bien autre troupeau,
La plus énorme horde où le loup et l'agneau
Aient jamais confondu leur commune misère.

Et comme elle veillait tous les soirs, solitaire,
Dans la cour de la ferme ou sur le bord de l'eau,
Du pied du même saule et du même bouleau,
Elle veille aujourd'hui sur ce monstre de pierre.

Et quand le soir viendra qui fermera le jour,

C'est elle la caduque et l'antique bergère,
Qui, ramassant Paris et tout son alentour,

Conduira d'un pas ferme et d'une main légère,
Pour la dernière fois, dans la dernière cour,
Le troupeau le plus vaste à la droite du Père

Charles Péguy

Le chêne de Vincennes

Veut-on voir un peuple heureux ?
Qu'on aille au chêne
De Vincennes.
Veut-on voir un peuple heureux ?
Son roi est voué au bleu.

Son roi est voué au bleu.
Il a mis le ciel sur terre.
La paix partout. Plus de guerre ;
Vuet-on voir un peuple heureux ?

Il n'en est qu'un, non pas deux,
Sous le chêne
De Vincennes,
Autour de son roi pieux
Dans son habit de futaine.

Il n'en est qu'un, non pas deux :
C'est tout le peuple de France,
La paix, comme un chêne immense,
Plantée en son beau milieu...

Veut-on voir un peuple heureux ?
Qu'on aille au chêne
De Vincennes...

Henri Ghéon, Le mystère du roi Saint Louis

Le bleu, couleur choisie par le roi, est symbole de paix.

La patrie aux soldats morts

Vous ne reverrez plus les monts, les bois, la terre,
Beaux yeux de mes soldats qui n'aviez que vingt ans,
Et qui êtes tombés en ce dernier printemps
Où plus que jamais douce apparut la lumière...

Hélas ! où sont vos corps jeunes, puissants et fous,
Où, vos bras et vos mains et les gestes superbes
Qu'avec la grande faux vous faisiez dans les herbes ?
Hélas ! la nuit immense est descendue en vous...

Mais je ne veux pas, moi, qu'on voile vos noms clairs,
Vous qui dormez là-bas dans un sol de bataille
Où s'enfoncent encor les blocs de la mitraille
Quand de nouveaux combats opposent leurs éclairs.

Je recueille en mon cœur votre gloire meurtrie,

Je renverse sur vous les feux de mes flambeaux
Et je monte la garde autour de vos tombeaux,
Moi qui suis l'avenir parce que la Patrie

E. Verhaeren, Les Ailes rouges de la guerre

Où : où sont vos bras

La patrie, ici la Belgique, s'adresse à ses enfants morts au cours des combats de la première guerre mondiale

Les deux petites sœurs

Les deux petites sont en deuil ;
Et la plus grande, c'est la mère,
A conduit l'autre jusqu'au seuil
Qui mène à l'école primaire.

Elle inspecte dans le panier
Les tartines de confiture,
Et jette un coup d'œil au dernier
Devoir du cahier d'écriture.

Puis, comme c'est un matin froid
Où l'eau gèle dans la rigole,
Et comme il faut que l'enfant soit
En état d'entrer à l'école,

Ecartant le vieux châle noir
Dont la petite s'emmitoufle,
L'aînée alors tire un mouchoir,
Lui prend le nez, et lui dit : « Souffle ! »

François Coppée, Les Humbles

C'est la mère : la mère n'est plus, c'est la sœur aînée qui remplit auprès de sa jeune sœur le rôle d'une mère (relève les traits qui le prouvent)

Après la bataille

Mon père, ce héros au sourire si doux,
Suivi d'un seul housard qu'il aimait entre tous
Pour sa grande bravoure et pour sa haute taille,
Parcourait à cheval, le soir d'une bataille
Le champ couvert de morts sur qui tombait la nuit.
Il lui sembla dans l'ombre entendre un faible bruit :
C'était un Espagnol de l'armée en déroute,
Qui se traînait, sanglant, sur le bord de la route,
Râlant, brisé, livide et mort plus qu'à moitié,
Et qui disait : « A boire ! à boire ! par pitié ! »
Mon père, ému, tendit à son housard fidèle
Une gourde de rhum qui pendait à sa selle,
Et dit : « Tiens, donne à boire à ce pauvre blessé ! »
Tout à coup, au moment où le housard baissé
Se penchait vers lui, l'homme, une espère de Maure,
Saisit un pistolet qu'il étreignait encore,
Et vise au front mon père, en criant : Caramba !
Le coup passa si près que le chapeau tomba,
Et que le cheval fit un écart en arrière.
« Donne-lui tout de même à boire », dit mon père.

Victor Hugo, La légende des siècles

Mon père : il s'agit du père de Victor Hugo ; fils d'un menuisier, il devint général sous le 1^{er} Empire. La scène se passe pendant la guerre d'Espagne. Le poète rend un touchant hommage à son père, et c'est avec une émotion contenue, mais profonde, qu'il répète les mots : « Mon père ».

Une espèce de Maure : les Maures de l'Afrique du Nord avaient au Moyen-Age conquis l'Espagne et en occupèrent le sud pendant plusieurs siècles. Traqués et persécutés, ils restèrent farouches et à demi sauvages : ce sont ces instincts de haine aveugle et brutale qui poussent brusquement le blessé à tirer sur son bienfaiteur.

Donne-lui tout de même à boire : ce qu'a d'héroïque ce mot tout simple, ce sont les sentiments de bonté, d'humanité qui triomphent, sans protestation, sans révolte

7- Chasse, animaux d'automne

L'écureuil malin

L'écureuil malin
Au petit matin
Cueille d'une main
Les pommes de pin.

En les épluchant
Sur son plastron blanc
L'écureuil gourmand
S'aiguise les dents.

Pas besoin de hache,
La queue en panache,
Il grignote et mâche
Les grains qu'il arrache.

Marcelle Vérité

Soleil couchant

Dans les forêts dépouillées
Déjà les feuilles rouillées
Font un tapis de velours.

Les frileuses hirondelles
Rasant le sol d'un coup d'aile
Se rassemblent à grands cris.

Et tous les oiseaux sauvages
S'appellent sur les rivages
Près des étangs défleuris.

Jean Richopin

La perdrix

Quand la perdrix voit ses petits
En danger, et n'ayant qu'une plume nouvelle
Qui ne peut fuir encore, par les airs, le trépas,

Elle fait la blessée et va traînant de l'aile,
Attirant le chasseur et le chien sur ses pas,
Détourne le danger, sauve ainsi sa famille ;

Et puis, quand le chasseur croit que son chien la pille,
Elle lui dit adieu, prend sa volée, et rit
De l'homme qui, confus, des yeux en vain la suit.

La Fontaine

La pille : se jette violemment sur elle

Confus : honteux de s'être laissé jouer (voyez son long regard déçu)

La biche

La biche brame au clair de lune
Et pleure à se fondre les yeux :
Son petit faon délicieux
A disparu dans la nuit brune.

Pour raconter son infortune
A la forêt de ses aïeux,
La biche brame au clair de lune
Et pleure à se fondre les yeux.

Mais aucune réponse, aucune,
A ses longs appels anxieux !
Et le cou tendu vers les cieux,
Folle d'amour et de rancune,
La biche brame au clair de lune.

Maurice Rollinat

Le hérisson

Bien que je sois très pacifique,
Ce que je pique et pique et pique,
Se lamentait le hérisson.

Je n'ai pas un seul compagnon,
Je suis pareil à un buisson,
Un tout petit buisson d'épines
Qui marcherait sur des chaussons !

J'envie la taupe, ma cousine,
Douce comme un gant de velours,
Emergeant soudain des labours.
Il faut toujours que tu te plains,
Me reproche la musaraigne.

Certes, je sais me mettre en boule
Ainsi qu'une grosse châtaigne,
Mais c'est surtout lorsque je roule
Plein de piquants, sous un buisson,
Que je pique, et pique, et repique,
Moi qui suis si, si pacifique !
Se lamentait le hérisson.

Maurice Carême

Le cerf

Dans un ravin, sous le soir triste, au chant du cor,
Le grand fauve est tombé. Son poitrail fume encore,
Et du sang tiède pleure à ses cornes légères.
A l'aube, il s'éveillait sous les blondes fougères,
Dans l'ombre et dans l'odeur balsamique du pin.

L'oreille amplifiée au souffle du matin,
Debout, il écoutait bruire les voix prochaines

Des sources dans l'étang et du vent dans les chênes.
Immobile à ses pieds, une biche aux aguets
Protégeait le sommeil des faons et des daguets
Cà et là, bondissaient des chevrettes furtives.

Puis, au bord de l'étang où riaient des eaux vives,
Favori de la biche et prince du coteau,
Il allait souple, et noble, et fier, mirer dans l'eau
Le double chandelier de ses cornes d'ébène.

Et la biche avec lui, tout près de la fontaine,
Allongeant son col fin vers le saule pendant,
Aux pointes des bourgeons amers risquait sa dent.
Ils folâtraient tous deux, loin des retraites sombres,
Mais on ne verra plus, là-bas, jouer leurs ombres.

P. Harel, En forêt

Daguet : jeune cerf de deux ans

Qu'est-ce qu'un ravin ? un fauve ?

Que signifient amplifié, bruire, aux aguets, favori, ébène, folâtraient, retraites ?

Quel tableau représentent les trois premiers vers ? Du 4^{ème} vers jusqu'au 12^e le poète décrit la vie du cerf : détaille chacun des incidents heureux de cette vie libre.

Comment représente-t-il la biche ?

Quelle impression te laissent les deux derniers vers ?

Expliquer l'emploi du sens figuré : le sang pleure aux cornes du cerf mort ; les blondes fougères ; les voix des sources ; les eaux vives riaient ; le cerf prince du coteau (ces mots s'emploient-ils pour les personnes ou pour les choses ?)

Le petit lièvre

Brusque, avec un frisson
De frayeur et de fièvre,
On voit le petit lièvre
S'échapper du buisson.

Ni mouche ni pinson,
Ni pâtre, avec sa chèvre,
La chanson
Sur la lèvre.

N'entend-il pas quelqu'un ?
Non, ce n'est que la brise
Qui caresse et qui grise
Son petit corps à jeun.

Et dans le taillis brun,
Le fou s'aromatise
Au parfum
Du cytise.

Dans le matin pâlot,
Leste et troussant sa queue,
Il fait plus d'une lieue
D'un seul trait, au galop.

Il s'arrête au solo
D'un joli hoche-queue,
Près de l'eau
Verte et bleue.

Maurice Rollinat

L'écureuil et la feuille

Un écureuil, sur la bruyère,
Se lave avec de la lumière.

Une feuille morte descend,
DouceMENT portée par le vent.

Et le vent balance la feuille
Juste au dessus de l'écureuil;

Le vent attend, pour la poser,
LégèrEMENT sur la bruyère,

Que l'écureuil soit remonté
Sur le chêne de la clairière

Où il aime à se balancer
Comme une feuille de lumière.

Maurice Carême

Les petits canards

Ils vont, les petits canards ;
Et, au bord de la rivière,
Comme de bons campagnards,
Barboteurs et frétilleurs,
Heureux de troubler l'eau claire
Ils vont, les petits canards.

Ils semblent un peu nasillards
Mais ils sont à leur affaire
Comme de bons campagnards.
Dans l'eau pleine de têtards
Où tremble une herbe légère,
Ils vont, les petits canards.

Rosemonde Gérard

8- Automne – vent et pluie

Dame la pluie

Que faites-vous dame la pluie
Sur mes carreaux frappant ainsi ?
Le ciel a donc tant de chagrin
Qu'il pleure depuis ce matin ?

Que faites-vous dame la pluie
Sur mes carreaux frappant ainsi ?
Lavez-vous le joli jardin
La maison, le toit, le chemin ?

Que faites-vous dame la pluie
Sur mes carreaux frappant ainsi ?

Je suis le vent

Ouvrez les gens ! Ouvrez la porte !
Je frappe au seuil et à l'auvent.

Ouvrez les gens ! Je suis le vent
Qui s'habille de feuilles mortes.

Entrez, Monsieur, entrez, le vent,
Voici pour vous la cheminée
Et sa niche badigeonnée,
Entrez chez nous, Monsieur le vent.

Emile Verhaeren

Le brouillard

Le brouillard a tout mis
Dans son sac de coton ;
Le brouillard a tout pris
Autour de ma maison.

Plus de fleurs au jardin,
Plus d'arbre dans l'allée ;
La serre du voisin
Semble s'être envolée.

Et je ne sais vraiment
Où peut s'être posé
Le moineau que j'entends
Si tristement crier.

Maurice Carême

Les derniers beaux jours

Déjà plus d'une feuille sèche
Parsème les gazons jaunis ;
Soir et matin, la brise est fraîche ;
Hélas ! les beaux jours sont finis !

On voit s'ouvrir les fleurs que garde
Le jardin pour dernier trésor.
Le dahlia met sa cocarde,
Et le souci sa toque d'or.

La pluie au bassin fait des bulles ;
Les hirondelles sur le toit
Tiennent des conciliabules :
Voici l'hiver, voici le froid !

Théophile Gautier

Trésor : il s'agit ici des fleurs de l'automne qui sont la dernière richesse, la dernière parure du jardin.

Cocarde, toque d'or : n'est-il pas vrai que la fleur du dahlia, ressemble à une cocarde, et la fleur du souci à une toque d'or ?

L'averse

Un arbre tremble sous le vent,
Les volets claquent.
Comme il a plu, l'eau fait des flaques.

Des feuilles volent sous le vent
Qui les disperse.
Et, brusquement, il pleut à verse.

Le jour décroît
Sur l'horizon qui diminue,
Je vois la silhouette nue
D'un clocher mince avec sa croix.

Dans le silence,
J'entends la cloche d'un couvent :
Elle s'élève, elle s'élançe,
Et puis retombe avec le vent.

Un arbre que le vent traverse
Geint doucement
Comme une floue et molle averse
Qui s'enfle et tombe à tout moment.
Francis Carco

La pluie

Il pleut. J'entends le bruit égal des eaux ;
Le feuillage humble, et que nul vent ne berce,
Se penche, et brille en pleurant sous l'averse ;
Le deuil de l'air afflige les oiseaux.

La bourbe monte, et trouble la fontaine ;
Et le sentier montre à nu ses cailloux.
Le sable fume, embaume et devient roux ;
L'onde à grands flots le sillonne et l'entraîne.

Tout l'horizon n'est qu'un blême rideau ;
La vitre tinte et ruisselle de gouttes ;
Sur le pavé sonore et bleu des routes
Il saute et luit des étincelles d'eau.

Le long d'un mur, un chien morne à leur piste,
Trottent, mouillés, de grands bœufs en retard ;
La terre est boue, et le ciel est brouillard,
L'homme s'ennuie : oh ! que la pluie est triste !

Sully-Prudhomme

Que signifie le deuil de l'air ?

Sens de la bourbe, à nu, blême, ruisseler, morne, à leur piste

Avez-vous remarqué si, après la pluie, le sable fume, embaume ?

La terre elle-même exhale une odeur particulière : laquelle ?

L'idée générale qui domine ce morceau est résumée dans le dernier vers ; l'homme s'ennuie : la pluie est triste

Quels sont les êtres cités dans la première strophe qui peignent cette tristesse ?

Relève les mots qui font image dans cette strophe

Remarque la précision des détails dans les strophes 2 et 3

Les pavés, lavés par l'eau, paraissent bleus, les gouttes d'eau paraissent des étincelles

Remarque la précision de ce détail : le chien est morne : pourquoi ? Il ne précède pas les bœufs comme d'ordinaire ; où est-il ? Pourquoi ?

Le vent

Sur la bruyère longue infiniment,
Voici le vent cornant Novembre ;
Sur la bruyère, infiniment,
Voici le vent
Qui se déchire et se démembre,
En souffles lourds, battant les bourgs ;
Voici le vent,
Le vent sauvage de Novembre.

Aux puits des fermes,
Les seaux de fer et les poulies
Grincent ;
Aux citernes des fermes.
Les seaux et les poulies
Grincent et crient
Toute la mort, dans leurs mélancolies.

Le vent rafle, le long de l'eau,
Les feuilles mortes des bouleaux,
Le vent sauvage de Novembre ;
Le vent mord, dans les branches,
Des nids d'oiseaux ;
Le vent râpe du fer
Et peigne, au loin, les avalanches,
Rageusement du vieil hiver,
Rageusement, le vent,
Le vent sauvage de Novembre.

Dans les étables lamentables,
Les lucarnes rapiécées
Ballottent leurs loques falotes
De vitres et de papier.
- Le vent sauvage de Novembre ! -
Sur sa butte de gazon bistré,

De bas en haut, à travers airs,
De haut en bas, à coups d'éclairs,
Le moulin noir fauche, sinistre,
Le moulin noir fauche le vent,
Le vent,
Le vent sauvage de Novembre.

Les vieux chaumes, à cropetons,
Autour de leurs clochers d'église.
Sont ébranlés sur leurs bâtons ;
Les vieux chaumes et leurs auvents
Claquent au vent,
Au vent sauvage de Novembre.
Les croix du cimetière étroit,
Les bras des morts que sont ces croix,
Tombent, comme un grand vol,
Rabattu noir, contre le sol.

Le vent sauvage de Novembre,
Le vent,
L'avez-vous rencontré le vent,
Au carrefour des trois cents routes,
Criant de froid, soufflant d'ahan,
L'avez-vous rencontré le vent,
Celui des peurs et des déroutes ;
L'avez-vous vu, cette nuit-là,
Quand il jeta la lune à bas,
Et que, n'en pouvant plus,
Tous les villages vermoulus
Criaient, comme des bêtes,
Sous la tempête ?

Sur la bruyère, infiniment,
Voici le vent hurlant,
Voici le vent cornant Novembre.

Émile VERHAEREN

Jour pluvieux d'automne

Une feuille rousse
que le grand vent pousse
dans le ciel gris-bleu,
l'arbre nu qui tremble
et dans le bois semble
un homme frileux,

Une gouttelette
comme une fléchette
qui tape au carreau,
une fleur jaunie
qui traîne sans vie
dans la flaqué d'eau

Sur toutes les choses
des notes moroses,
des pleurs, des frissons,
des pas qui résonnent :
c'est déjà l'automne
qui marche en sifflant sa triste chanson.

Michel Béau

Une tempête souffle

Une tempête souffle, et sur l'immense plage
S'appesantit un ciel presque noir et cruel,
Où s'obstine le vol grisâtre d'un pétrel,
Qui le rend plus funèbre encore et plus sauvage ;

Un tourbillon de sable éperdu se propage
Vers un horizon blême où tout semble irréel ;
Il traîne sur la dune un lamentable appel
Fait du courroux des vents et de cris de naufrage ;

Les joncs verts frissonnants sont pâles dans la brume
Sous le morne brouillard qui roule sur la mer,
Bondit, hurle et s'écroule un tumulte d'écume ;

Auguste Angellier, À l'amie perdue

Temps d'automne

On en peut plus s'asseoir, tous les bancs sont mouillés ;
Crois-moi, c'est bien fini jusqu'à l'année prochaine,
Tous les bancs sont mouillés, tant les bois sont rouillés
Et tant les cors ont fait ton, ton, ont fait ton taine !...

Ah, nuées accourues des côtes de la Manche,
Vous nous avez gâté notre dernier dimanche.
Il bruine ;
Dans la forêt mouillée,
Les toiles d'araignées
Ploient sous les gouttes d'eau, et c'est leur ruine...

Jules Laforgue, Œuvres complètes

9- Maison de famille

Ma maison

Dans notre maison si petite
Tout le monde se trouve heureux.

L'été, la fraîche clématite
Encadre notre nid joyeux.

Et tour à tour, chaque saison
Le charme et l'embellit de même,

Car lorsqu'on travaille et qu'on s'aime,
C'est toujours fête à la maison.

M. Bellier

Ma maison

J'aime ma maison chaude
L'hiver, quand le vent rôde.

Le printemps y pénètre
Par toutes les fenêtres.

Sous le soleil qui sèche,
L'été, comme elle est fraîche !

Elle est douce en automne,
Dans le parfum des pommes.

Louis Guillaume

La maison des ancêtres

Mon père a relevé la maison des ancêtres :
Blanche, à travers les pins, par-dessus les lauriers,
Elle regarde au loin, de toutes ses fenêtres,
Se lever le soleil sur les champs d'oliviers...

Je m'accoude souvent au marbre usé du puits
Et j'entends, sans répondre, autour de moi,
Le bruit de la ferme et des champs qui varie avec l'heure
Et le rouge coteau, tout parfumé de thym
Comme une ruche en fleur, embaume la demeure.

Joachim Gasquet

Grenier

Odeur de la famille !
Que j'aïlle me cacher
au grenier qui m'habille
de poudreuse clarté !

Que l'hirondelle crie,
qu'un chat me vienne voir,
la lucarne est emplie
de ciel et de silence

Ou si l'averse inonde
les tuiles murmurantes,
que j'entre dans un monde
tout protégé d'absence.

Charbon du crépuscule,
l'ange t'apporte à moi !
J'entends le vent léger
qui marche sur le toit.

Henri THOMAS, *Le Monde absent*, Gallimard. (1912-1993)

Ferme comtoise

Loin du chemin étroit, en retrait du verger,
La maison basse et longue, au ras du pré posée,
Avec sa grange haute où grimpe la levée,
Du remous des noyers touffus, semble émerger.

La barrière du seuil est en osier léger,
Grandes portes, murs lourds et petite croisée.
Elle éclaire de sa géante cheminée
Le fusil du chasseur, la trompe du berger.

Les draps gardent l'odeur subtile des lavandes
Des combes où les bœufs roux, mouchetés, par bandes,
Font tintinnabuler les cloches de leur cou.

Le plafond de sapin sent toujours la résine
Et dans son nid de bois de la chambre voisine,
A chaque heure on entend le chant clair d'un coucou.

Charles Dornier (1873)

Les vieilles maisons

Je n'aime pas les maisons neuves :
Leur visage est indifférent,
Les anciennes ont l'air de veuves
Qui se souviennent en pleurant.

Les lézardes de leur vieux plâtre
Semblent les rides d'un vieillard !
Leurs vitres au reflet bleuâtre
Ont comme un triste et long regard !

Leurs portes sont hospitalières,
Car ces barrières ont vieilli ;
Leurs murailles sont familières.
A force d'avoir accueilli.

Les clefs s'y rouillent aux serrures,
Car les cœurs n'ont plus de secrets ;
Le temps y ternit les dorures,
Mais fait ressembler les portraits.

Des voix chères dorment en elles,
Et dans les rideaux des grands lits,
Un souffle d'âmes fraternelles
Remue encor les anciens plis.

Sully-Prudhomme

Qu'est-ce qu'un visage indifférent ?

Donne le contraire de cette expression

Sens de lézardes, rides, reflet, hospitalières, barrières, familières

Qu'est-ce que ternir les dorures ?

A qui le poète compare-t-il d'abord les vieilles maisons ? par quels détails ?

Comment les vieilles maisons ont-elles gagné les sympathies générales ?

Montre par quels détails le poète indique leur bienveillance

Sont-elles secrètes, méfiantes ?

Pourquoi aime-t-on surtout les anciennes demeures ? qu'aime-t-on à retrouver en elles ? quels souvenirs ? quelles figures ?

Aimes-tu ce qui te rattache ainsi aux anciens souvenirs, ou préfères-tu les choses nouvelles que l'on prend parce que la mode le veut, et que l'on rejette quand elles sont démodées ?

Tâche de comprendre la voix des vieilles maisons, et des vieux objets de la famille

Vieux logis

Dans un cher souvenir de vos jeunes années
Ne regrettez-vous pas ces hautes cheminées
Où l'âtre réjouit par un grand feu de bois
Réchauffait en flambant nos maison d'autrefois ?

Ne regrettez-vous pas ces vieilles cheminées
Dans l'épaisseur des murs en granit maçonnées
Qui portaient sur trois rangs de nombreux andouillers
Dont les fusils de chasse ornaient les râteliers.

Quand le sarment jetait ses gerbes d'étincelles,
Au dressoir miroitaient des antiques vaisselles.
Comme un riche éventail en ordre s'étagéant,
Plats de cuivre et d'étain semblaient d'or et d'argent.

Quand soufflait un vent noir roulant des feuilles mortes
Si quelque infortuné, le soir, frappait aux portes,
Un pauvre, un voyageur perdu dans le chemin,
« Entrez, lui disait-on, restez jusqu'à demain ! »

André Lemoyne

Après trois ans

Ayant poussé la porte étroite qui chancelle,
Je me suis promené dans le petit jardin
Qu'éclairait doucement le soleil du matin,
Pailletant chaque fleur d'une humide étincelle.

Rien n'a changé. J'ai tout revu : l'humble tonnelle
De vigne folle avec les chaises de rotin...
Le jet d'eau fait toujours son murmure argentin
Et le vieux tremble sa plainte sempiternelle.

Les roses comme avant palpitent, comme avant,
Les grands lys orgueilleux se balancent au vent,
Chaque alouette qui va et vient m'est connue.

Paul Verlaine

1^{ère} STROPHE

. *Chanceler*, c'est être prêt de tomber : la porte est très vieille, elle ne tient plus très bien. Que sait-on de cette porte, également ? Elle est *étroite*.

. Où mène cette porte ? S'agit-il d'un grand jardin ?

. A quel moment de la journée est-on ?

. *Pailleter*, c'est mettre des *paillettes*, ces minuscules brindilles qui brillent comme des *étincelles*. Quelle est cette *humide étincelle* dont le *soleil* paillette chaque fleur le *matin* ? La rosée.

2^{ème} STROPHE

. Le poète entre-t-il pour la première fois, où connaissait-il déjà ce jardin ? A quoi le sais-tu ?

. Une tonnelle, c'est un espace ombragé, couvert de plantes grimpantes. Quelle plante pousse sur cette tonnelle ?

. Des chaises en rotin, ce sont des chaises en paille.

. Qu'entend-on dans ce jardin ? Un jet d'eau : il semble y avoir une fontaine.

. Le son en est argentin. Dans argentin on entend ? argent : son bruit ressemble à celui que fait l'argent quand il tombe.

. Un tremble est un arbre. On entend le bruit que fait le vent dans ses feuilles. C'est ce que le poète appelle sa plainte sempiternelle, c'est-à-dire qui ne s'arrête jamais.

3^{ème} STROPHE

. Quelles fleurs trouve-t-on dans ce jardin ? Et quels oiseaux ?

. Pourquoi le poète dit-il que les lys sont orgueilleux ? Explique-le par l'autre adjectif qu'il leur donne.

Le puits

Notre puits est ancien, et voilà bien des ans
Que ceux qui l'ont creusé n'ont plus soif dans ce monde.

Son toit chenu, ses murs qui vont se crevassant
Sont pleins de mousse folle et d'herbe vagabonde ;

La margelle s'effrite et tremble comme un seuil ;
Fatigué par des pas multipliés, le treuil
Gémit enroulant la chaîne rauque et vieille
Qui guide, ruisselante et sonore, la seille.

Louis Mercier

Margelle : rebord du puits

Chenu : devenu blanc de vieillesse

Treuil : appareil de levage qui fait s'enrouler une corde

Guinder : élever, hisser

Seille : seau en bois

La marmite

Sur le feu jaune et bleu
Chante la grosse marmite
La marmite au pot-au-feu.

La marmite au pot-au-feu
De temps en temps souffle un peu
De sa vapeur : « teuf, teuf, teu »,
Comme une locomotive.

Et quand il l'entend – mon Dieu !
Le chat qui dort dans la cendre
Entrouvre à demi les yeux.

Le feu lèche la marmite
Sans bruit et la soupe cuit.
Et l'horloge va moins vite :
Elle écoute la marmite,
La marmite au pot-au-feu.

Maurice Fombeure, Pin Pon d'Or

Pot-au-feu : morceau de viande que l'on met dans la marmite pour faire du bouillon
L'horloge écoute la marmite : l'auteur veut montrer que dans la maison on ne fait plus attention qu'à la marmite
Pourquoi dit-on que la marmite chante ?
Comment souffle-t-elle ?
Que fait alors le chat ?
Comment le feu lèche-t-il la marmite ?

10- Veillée en famille

En famille

J'aime les soirs d'hiver chez nous...
Dehors il fait froid et tout est blanc de givre...
Ma mère coud, mon père prend un livre.

Moi, sur un tabouret, entre eux,
Je joue ou bien j'apprends ma fable.

Alexis Noël

Berceuse

Au fond des bois,
Couleur de faîne,
La feuille choit
Si doucement
Que c'est à peine
Si on l'entend.

A la fontaine,
Le merle boit
Si doucement
Que c'est à peine
Si on l'entend.

A demi-voix,
Si doucement
Que c'est à peine
Si on l'entend,
Une maman
Berce la peine
De son enfant.

Maurice Carême

Saint Louis

Dormez, dormez, mon petit prince,
N'ayez pas peur du loup-garou,
N'écoutez pas le vent qui grince :
Les saints français veillent sur vous.

Madame Sainte Geneviève
Qui filait en gardant Paris
Vous file aujourd'hui de beaux rêves
Où l'enfant Jésus vous sourit.

Madame Blanche de Castille
Etend sur vous son blanc manteau
Où les lys glorieux fourmillent
Afin que vous ayez bien chaud.

Albert Pestour

Quand on est petit enfant

Quand on est petit enfant,
Qu'on trébuche à chaque pierre,
On prend, chancelant,
La main de sa mère.

Quand on est un peu plus grand,
Qu'on ne trébuche plus guère,
On va bravement
Auprès de sa mère.

Quand on est tout grand, tout grand,
Qu'on marche ferme sur terre,
On tend fièrement
Son bras à sa mère.

Mademoiselle Brès

Sous la lampe

Sous l'abat-jour de papier rose,
La lampe, mes petits amis,
Est douce et sa clarté se pose
Sur tous les objets endormis.

Elle met des blondes lumières
Au plafond blanc qu'elle fleurit.
Travaillant bien tard votre mère
Pense à ses enfants et sourit.

Pendant que les enfants sommeillent,
Les mamans travaillent pour eux.
Les mamans et les lampes veillent
Pour que les petits soient heureux.

Octave Aubert

Les belles histoires d'autrefois

Qu'il est doux, qu'il est doux d'écouter des histoires,
Des histoires du temps passé,
Quand les branches d'arbres sont noires,
Quand la neige est épaisse et charge un sol glacé !

Quand seul dans le ciel pâle un peuplier s'élance,
Quand, sous le manteau blanc qui vient de le cacher,
L'immobile corbeau sur l'arbre se balance,
Comme la girouette au bout du long clocher !
Qu'il est doux, qu'il est doux d'écouter des histoires,
Des histoires du temps passé !

Alfred de Vigny, Poésies

L'hiver au dehors : sur un fond de neige épaisse, se détachent les branches noires des arbres, un peuplier qui s'élance vers le ciel, un corbeau sur une branche

L'hiver au-dedans : les histoires d'autrefois qu'on raconte à la veillée : connais-tu un de ces beaux contes ?

Remarque les répétitions : qu'il est doux ! puis cette longue phrase : quand, quand, quand

L'Enfant Jésus de Prague

Il neige. Le grand monde est mort sans doute. C'est décembre.
Mais qu'il fait bon, mon Dieu, dans la petite chambre.
La cheminée emplie de charbons rougeoyants
Colore le plafond d'un reflet somnolent.

Et l'on n'entend que l'eau qui bout à petit bruit.
Là-haut, sur l'étagère, au-dessus des deux lits,
Sous son globe de verre, couronne en tête,
L'une des mains tenant le monde, l'autre prête
A couvrir ces petits qui se confient à elle,
Tout aimable dans sa grande robe solennelle
Et magnifique sous cet énorme chapeau jaune,
L'Enfant-Jésus de Prague règne et trône.

Il est tout seul devant le foyer qui l'éclaire
Comme l'hostie cachée au fond du sanctuaire,
L'Enfant-Dieu jusqu'au jour garde ses petits frères...

Quand Il est avec nous, nul mal ne nous arrive.
On peut dormir : Jésus, notre frère, est ici.

Paul Claudel

Maman

Maman, près du berceau blanc,
Berce son petit enfant
Qui rit aux anges
Dans ses langes.

Voilant d'une main la lumière,
Elle contemple son petit,
En murmurant cette prière :
« Sainte Marie, veillez sur lui. »

Bruits d'hiver

Sur un ton monotone
La bise hurle et tonne
Dans le corridor noir.

C'est l'hiver, c'est décembre,
Il faut garder la chambre
Du matin jusqu'au soir.

Théophile Gautier

L'enfant au berceau

Dans l'alcôve sombre,
Près d'un humble autel,
L'enfant dort à l'ombre
Du lit maternel.

Cependant sa mère,
Prompte à le bercer,
Croit qu'une chimère
Le vient opprimer.

Fière, elle l'admire,
L'entend qui soupire,
Et le fait sourire
Avec un baiser.

Victor Hugo, Les feuilles d'automne

Une chimère : ici, il s'agit d'un mauvais songe qui trouble le sommeil de l'enfant

Dors, mon petit enfant

Dors, mon petit enfant, dors et rêve en silence,
Au bruit du berceau...
Vois-tu, dans le grand chêne où le vent le balance,
Le nid de l'oiseau ?

Les nids sont des berceaux que des souffles d'orages
Font tomber parfois,
Et que les loups, la nuit, avec des cris sauvages,
Mangent dans les bois.

Mais toi, mon bel enfant, dors et rêve en silence,
Au bruit du berceau...
Vois-tu, sur la mer bleue où le vent le balance
Le petit vaisseau ?

La barque est un berceau que frappent les tempêtes
De leurs fouets d'éclairs ;
Que de pauvres marins sont mangés par les bêtes
Dans le fond des mers.

Mais toi, mon bel enfant, dors et rêve en silence
Au bruit du berceau...
Regarde ce ballon qu'au ciel le vent balance,
Comme un grand oiseau.

Les ballons sont aussi des berceaux dont la brise
Tourmente le vol ;
Homme et nacelle, oh ! Dieu ! que de fois tout se brise
En touchant le sol !

Les berceaux sont des nids, des nacelles captives,
De petits vaisseaux ;
Mais loin du vent, des loups et des vagues plaintives
Dorment les berceaux.

Jean Aicard

*Des nacelles captives : le berceau est comparé au panier suspendu au-dessous du ballon, mais à un panier qui n'a pas sa liberté et qui est retenu prisonnier sur le sol
Pourquoi le berceau peut-il être comparé à un nid, à une nacelle, à une barque ? quelle est pourtant la différence ?*

Nourritures

Puisque nous avons été sages
Et que nous avons bien chanté,
Racontez-nous ce qui se mange,
Petite mère, racontez.

Ce qui est plus blanc que le linge,
Et qui sent la ferme et les champs
Et les hameaux et les villages,
Racontez-nous le lait, maman.

Ce qui est si beau, si fragile,
Ni rond, ni carré, ni pointu,
Et que l'on trouve sous les poules,
Raconte-nous les œufs, veux-tu ?

Ce qu'on voudrait donner aux pauvres ;
On y pense quand on a faim ;
On en parle dans tous les livres.
Maman, raconte-nous le pain.

Racontez-nous toutes les choses,
Qu'il faut manger pour être fort,
Toutes les choses merveilleuses.
Nous n'avons pas sommeil encore.

G. DUHAMEL

Le père et la fille

Elle avait pris ce pli, dans son âge enfantin,
De venir dans ma chambre un peu chaque matin.
Je l'attendais ainsi qu'un rayon qu'on espère.
Elle entra et disait : « Bonjour, mon petit père ! »
Prenait ma plume, ouvrait mes livres, s'asseyait
Sur mon lit, dérangeait mes papiers et riait ;
Puis soudain s'en allait comme un oiseau qui passe.
Alors je reprenais, la tête un peu moins lasse,
Mon œuvre interrompue, et, tout en écrivant,
Parmi mes manuscrits je rencontrais souvent
Quelque arabesque folle qu'elle avait tracée,
Et mainte page blanche entre ses mains froissée,
Où, je ne sais comment, venaient mes plus doux vers...

Victor Hugo, Les contemplations

*Arabesque : il s'agit ici des griffonnages et des traits irréguliers faits par la fillette sur les papiers du poète...
Je ne sais comment : le poète nous laisse le soin de rechercher pourquoi. Ne serait-ce pas parce que le souvenir vivant
de son enfant mettait dans son âme des sentiments de tendresse et de joie calme ?*

J'aime Maman, qui promet et qui donne
Tant de baisers à son enfant,
Et qui si vite lui pardonne
Toutes les fois qu'il est méchant.

J'aime Papa, qui, toute la semaine,
Va travailler pour me gagner du pain,
Et qui paraît ne plus avoir de peine,
Quand je lui mets un bon point dans la main.

Et j'aime aussi bonne Grand-Mère,
Qui sait des contes si jolis,
J'aime encore mon petit frère
Qui me taquine quand je lis.
L. Trautner

*Qui cet enfant aime-t-il ?
Pourquoi aime-t-il sa maman ?
Que fait pour lui son papa ?
Comment le petit garçon peut-il lui faire plaisir ?
Que sait sa grand-mère ?
Que fait son petit frère quand il lit ?
Qui aimez-vous encore ?*

Dieu voit tout

Qui l'a marqué sur mon visage,
Maman, que je n'étais pas sage ?
- C'est Dieu – Mais Dieu n'était pas là !
- Ah ! mon enfant, tu crois cela !
Parce que tu n'as vu personne.
Jour, nuit, à toute heure qui sonne,
Dieu, mon cher enfant, est partout.
Nul ne le voit, et lui voit tout.

L. Ratisbonne

*Que dit l'enfant à sa maman ?
Qui a vu qu'il n'était pas sage ?
Où est le bon Dieu ? Quand est-il partout ?
Qui voit le bon Dieu ? Pourquoi faut-il toujours être sage ?*

Demain

Demain, demain, je serai sage ;
Bonne mère, je le promets.
- Enfant, je comprends ton langage ;
Demain, tu veux dire jamais.
Ainsi ne dis pas à ta mère :
« Demain, je serai sage », enfant ;
Mais dis-lui d'une voix sincère :
« Je veux l'être dès à présent. »

Tournier

Que promet l'enfant à sa mère ? Sa mère le croit-elle ? Que devrait-il promettre ?

Petite Jeanne

Jeanne songeait, sur l'herbe assise, grave et rose.
Je m'approchai : « Dis-moi si tu veux quelque chose,
Jeanne ! »

Jeanne m'a répondu : « Je voudrais voir des bêtes ».
Alors je lui montrai dans l'herbe une fourmi :
« Vois ! » Mais Jeanne ne fut contente qu'à demi.
« Non ! les bêtes, c'est gros », me dit-elle.

Je n'ai pas d'éléphant sous la main, répondis-je.
Veux-tu quelque autre chose ? ô Jeanne, on te le doit !
Parle. » Alors Jeanne au ciel leva son petit doigt :
« Ca », dit-elle. – C'était l'heure où le soir commence !
Je vis à l'horizon surgir la lune immense.

V. Hugo, L'Art d'être grand-père

Où Jeanne est-elle assise ?
Que lui demande son grand-père ?
Que lui montre-t-il d'abord ?
Pourquoi Jeanne n'est-elle pas satisfaite ?
Que demande-t-elle ensuite ? Essaie de dire pourquoi.
Conclusion : les petits enfants sont quelquefois difficiles à contenter

L'orphelin

Pourquoi, veux-tu me le dire,
En tes yeux ces pleurs brûlants ?
Les visages de dix ans,
Dieu les a faits pour sourire.

Suis-moi, je te mènerai
Dans mon jardin plein de roses :
Ouvertes et demi-closes,
Pour toi je les cueillerai.

Enfant, j'ai dans ma volière
Un oiseau rare et charmant ;
Son col est étincelant
Comme un bouquet de lumière.

Viens ! c'est à qui le verra :
Si tu veux, je te le donne ;
Bientôt sa patte mignonne
Sur ton doigt se posera.

Hélas ! rien ne sait lui plaire...
Son front reste soucieux.
Pauvre enfant, pour être heureux,
Que veux-tu ? – Je veux ma mère.

Marie Jenna

Pleurs brûlants : larmes causées par un gros chagrin

Demi-closes : qui commencent à s'ouvrir

Une volière : grande cage où sont enfermés des oiseaux

Son col étincelant : son cou est si brillant qu'il semble jeter des étincelles

Qu'est-ce qui montre le chagrin de cet enfant ?

Qu'offre-t-on d'abord à cet enfant pour le consoler ?

Que lui offre-t-on ensuite ?

Quelles sont les expressions qui montrent la beauté de l'oiseau ?

Pourquoi de si belles choses ne peuvent-elles plaire à l'enfant ni le rendre joyeux ?

Avent

L'Avent

C'est décembre. Voici le saint temps de l'Avent.
Vêtus de violet, ses austères dimanches
Cheminant par le gel, la froidure et le vent.

Tels que des pénitents que la prière penche,
Au déclin de l'année ils marchent à pas lents,
Le regard vers la terre et les mains dans leurs manches.

Ils sont quatre et chacun représente mille ans,
Mille ans de longs désirs et de prière ardente,
Avant que le salut ne luise aux fils d'Adam.

C'est pourquoi, tour à tour, pour exprimer l'attente
Et les gémissements des justes d'Israël
Vêtus de violet, d'une voix grave ils chantent :

- Versez votre rosée, ô nuages du ciel,
Laissez pleuvoir celui que le Seigneur envoie !
- Racine de Jessé, Rameau surnaturel,

Que l'Arbre du salut par vous croisse et verdoie !
- O merveilleuse clef du Paradis ancien,
Rouvrez-nous le jardin de l'éternelle joie !

- O céleste Orient d'où le soleil nous vient,
L'univers vous attend ; faites luire l'aurore
Aux peuples que la Mort en ses ténèbres tient !

Puisque la sainte Eglise, en ce jour, vous implore,
Nous unissons, Seigneur, notre voix à sa voix,
Et nous vous supplions aussi de faire éclore

Le grand jour qu'espéraient les Justes d'autrefois ;
Puis, lorsque finira l'avent de notre vie,
Faites qu'ayant vécu selon vos saintes lois,

Dans un Noël sans fin nous fêtions le Messie !

Louis Mercier

Chant de la Vierge marie

MARIE

Je me hâte, je prépare
Car nous entrons en Avent,
Je me hâte, je prépare
Le trousseau de mon enfant.
Joseph a taillé du hêtre
Pour sa couchette de bois.

LES ANGES

Les Juifs tailleront du hêtre
Pour lui dresser une croix.

MARIE

J'ai fait de beaux points d'épine
Sur son petit bonnet rond.

LES ANGES
Nous avons tressé l'épine
En couronne pour son front.

MARIE
J'ai là des drapeaux de toile
Pour l'emballoter au sec.

LES ANGES
Nous avons un drap de toile
Pour l'ensevelir au sec.

MARIE
Un manteau de laine rouge
Pour qu'il ait bien chaud dehors.

LES ANGES
Une robe de sang rouge
Pour lui couvrir tout le corps.

MARIE
Pour ses mains, ses pieds si tendres,
Des gants, des petits chaussons

LES ANGES
Pour ses mains, ses pieds si tendres
Quatre clous, quatre poinçons.

MARIE
La plus douce des éponges
Pour laver son corps si pur.

LES ANGES
La plus dure des éponges
Pour l'abreuver de vin sûr.

MARIE
La cuillère qui tourne, tourne,
Dans sa soupe sur le feu.

LES ANGES
La lance qui tourne, tourne,
Dans son cœur. Un rude épieu.

MARIE
Et, pour lui donner à boire,
Le lait tiède de mon sein.

LES ANGES
Et, pour lui donner à boire,
Le fiel prêt pour l'assassin.

MARIE
Au bout de l'Avent nous sommes,
Tout est prêt, il peut venir...

LES ANGES
Tout est prêt, tu peux venir,
O Jésus, sauver les hommes.

11- Noël

Noël

Un petit enfant nous est né,
Réjouissez-vous ciel et terre,
Voici la nuit du grand mystère :
Un fils nous a été donné !

L'étoile d'or a rayonné
Sur une étable solitaire ;
Un petit Enfant nous est né,
Réjouissez-vous ciel et terre !

Geneviève Duhomelet

Noël ancien

A la minuit cette nuitée,
La douce Vierge eut son enfant ;
Sa robe n'était pas fourrée
Pour l'envelopper chaudement.

Elle le mit dans une crèche
Sur un peu de foin seulement,
Une pierre dessous sa tête
Pour reposer le Tout-Puissant.

~~Mes très chers gens, ne vous déplaie,
Si vous vivez bien tristement,
Si fortune vous est contraire,
Prenez le bien patiemment~~

~~En souvenance de la Vierge
Qui prit son logis bien pauvrement
En une étable découverte
Qui n'était fermée au devant.~~

Marchant sur la pointe des pieds...

Marchant sur la pointe des pieds,
(Doucement, leur a dit Marie),
Les Mages, les petits bergers
Pénètrent dans l'hôtellerie.

Car Jésus est né cette nuit.
Marie l'a roulé dans son linge
Et le berce à si petit bruit
Qu'on entendrait voler un ange.

Sur ses genoux, l'enfant s'endort...
Mais en dormant comme il sourit !
Chut ! Chut ! Ne parlez pas si fort !
Il rêve encore au Paradis.

Jésus dort...

Jésus dort. La Vierge Marie
L'a couché dans son manteau bleu.
Dans les bras d'un berger qui prie
Tremble un petit frileux.

Et voilà que la porte s'ouvre :
Les rois mages sont là dehors.
Entrez sous le toit qui recouvre
Le tout petit enfant qui dort.

Vous voyez : c'est une humble étable,
Sans lit, sans chaise, ni rideau.
Il n'y a même pas de table
Pour mettre vos riches cadeaux.

Mais Marie sourit sous son voile.
Joseph a joint ses lourdes mains,
Et la lumière de l'Etoile
S'est posée sur l'Enfant divin.

Pernette Chaponnière

Noël

Le ciel est noir, la terre est blanche ;
- Cloches carillonnez gaïement ! -
Jésus est né ; - la Vierge penche
Sur lui son visage charmant.

Pas de courtines festonnées
Pour préserver l'enfant du froid,
Rien que les toiles d'araignée
Qui pendent des poutres du toit.

Il tremble sur la paille fraîche
Ce cher petit enfant Jésus,
Et pour l'échauffer dans sa crèche
L'âne et le bœuf soufflent dessus.

La neige au chaume coud ses franges,
Mais sur le toit s'ouvre le ciel,
Et, tout en blanc, le chœur des anges
Chante aux bergers : « Noël ! Noël ! »

Théophile Gautier

Les cloches sonnent, les cloches carillonnent : quelle différence de sens vois-tu entre les deux verbes ?

Sens de courtines festonnées

Que désigne ici le mot chaume ?

Remarque la simplicité charmante de ce tableau : quels sont les mots si simples qu'ils te paraissent un peu vulgaires ?

Où se trouvent les courtines festonnées ? A l'étable de Bethléem, que trouve le poète ?

Remarque la beauté de la dernière strophe : elle oppose à un tableau du dénuement de Jésus la splendeur du ciel ouvert sur le toit. Ce pauvre petit Jésus est salué par le chœur des Anges

La crèche

Les solives du toit faisaient comme un arceau
Les rayons du soleil baignaient la tête blonde.
Tout était pur alors et le maître du monde
Était un jeune enfant dans un pauvre berceau.

Sous le regard de l'âne et le regard du bœuf
Cet enfant reposait dans la pure lumière.
Et dans le jour doré de la vieille chaumière
S'éclairait son regard incroyablement neuf.

Mais le vent qui soufflait par les énormes brèches
Eût glacé cet enfant qui s'était découvert.
Et le vent qui soufflait par le portail ouvert
Eût glacé dans sa crèche entre les autres crèches

Cet enfant qui dormait en fermant les deux poings
Si ces deux chambellans et ces museaux velus
Et ces gardes du corps et ces deux gros témoins
Pour le garer du froid n'eussent soufflé dessus.

Et ces deux gros barbus et ces deux gros bisons
Regardaient s'éclairer la lèvre humide et ronde
Et ces deux gros poilus et ces deux gros barbons
Regardaient sommeiller le premier roi du monde.

Charles Péguy

La légende du chevrier

Comme ils n'ont pas trouvé place à l'hôtellerie,
Marie et Saint Joseph s'abritent pour la nuit
Dans une pauvre étable où l'hôte les conduit,
Et là, Jésus est né de la Vierge Marie.

Il est à peine né qu'aux pâtres d'alentour
Qui gardent leurs troupeaux dans la nuit solitaire
Des anges lumineux annoncent le mystère ;
Beaucoup sont en chemin avant le point du jour.

Ils portent à l'enfant, couché sur de la paille
Entre l'âne et le bœuf qui soufflent doucement,
Des agneaux, du lait pur, du miel ou du froment,
Tous les humbles trésors du pauvre qui travaille.

Le dernier venu dit : « Trop pauvre, je n'ai rien
Que la flûte en roseau pendue à ma ceinture,
Dont je sonne, la nuit, quand le troupeau pâture ;
J'en peux offrir un air si Jésus le veut bien. »

Or tout le monde écoute avec ravissement ;
Les rois sont attentifs à la flûte rustique ;
Et quand le chevrier a fini sa musique,
Jésus qui tend les bras sourit divinement.

Jean Aicard

La crèche

Le soleil qui passait par les énormes brèches
Eclairait un enfant gardé par du bétail.
Le soleil qui passait par un pauvre portail
Eclairait une crèche entre les autres crèches.

Mais le vent qui soufflait par les énormes brèches
Eût glacé cet enfant qui s'était découvert,
Si ces deux chambellans et ces museaux velus,
Pour le garer du froid, n'eussent soufflé dessus.

Et les pauvres moutons eussent donné leur laine
Avant que nous n'eussions donné notre tunique.
Et ces deux grands pandours donnaient vraiment leur peine ;
Et nous, qu'avons-nous mis aux pieds du Fils unique ?

Charles Péguy

Noël

Mon Dieu qui dormez, faible entre mes bras,
Mon enfant tout chaud sur mon cœur qui bat,

J'adore en mes mains et berce, étonnée,
La merveille, ô Dieu, que m'avez donnée.

Marie Noël

Noël

Il naquit à Bethléem dans une étable.
Les bergers prosternés présentaient la laine.
Les Rois Mages, l'or, l'encens, la myrrhe.
Tout cela se passait sous la clarté des cieux.
Les anges dans la nuit avaient formé des chœurs.
Par-dessus les bergers, par-dessus les Rois Mages,
L'étoile dans la nuit brillait comme un clou d'or.

Paul Claudel

Pour voir l'enfant...

Pour voir l'enfant qui vient de naître,
Deux petits anges curieux
Sont descendus du haut des cieux
Et regardent par la fenêtre

- Moi, dit l'un d'eux, je vois Marie.
Que son visage est tendre et doux !
- Et moi je vois Joseph qui prie
Tout près de la crèche, à genoux.

- Moi, je vois le bœuf qui sommeille
Dans un coin, tout en ruminant
- Et moi, l'âne aux grandes oreilles,
Et je l'entends qui fait « hi-han ».

- Moi, je vois Gaspard le Roi Mage,
Et tout l'or qu'il vient d'apporter.
- Moi, un petit berger très sage
Qui n'a qu'une fleur à donner.

- Moi je vois le petit Enfant
Tout enveloppé de lumière.
- Moi, je vois sourire en dormant
Jésus dans les bras de sa mère.

Adoration des bergers

Sous le ciel d'Orient, des musiques étranges
Passent avec douceur dans le soir étonné...
Les bergers de Judée, éveillés par les anges,
Vers l'étable, en pressant le pas, ont cheminé.

Il est là, ce royal et frêle Nouveau-Né,
Qui sommeille, vêtu de quelques pauvres langes !
Pour offrir des présents, des fleurs et des louanges,
Chaque pasteur aux pieds divins s'est prosterné.

Est-ce donc là le Dieu prédit par le Prophète ?...
Ils n'interrogent pas. Leur foi, ferme et parfaite,
Devine le Sauveur en ce Jésus tremblant.

Et devant le regard très doux de la Madone
Qui leur sourit dessous son chaste voile blanc,
Ils adorent l'Enfant qu'à la terre elle donne.

"Ame bretonne", Revue "Le Noël" n°1439

La Vierge à la crèche

Dans ses langes blancs fraîchement cousus,
La Vierge berçait son enfant Jésus.
Lui gazouillait comme un nid de mésanges !
Elle le berçait et chantait tout bas
Ce que nous chantons à nos petits anges...
Mais l'enfant Jésus ne s'endormait pas.

« Doux Jésus, lui dit la mère en tremblant,
Dormez, mon agneau, mon bel agneau blanc.
Formez ; il est tard, la lampe est éteinte !
Votre front est rouge et vos membres sont las.
Dormez, mon amour, et dormez sans crainte. »
Mais l'enfant Jésus ne dormait pas.

« Si quelques instants vous vous endormiez,
Les songes viendraient en vols de ramiers
Et feraient leurs nids sur vos deux paupières ;
Ils viendront : dormez, doux Jésus. » Hélas !
Inutiles chants et vaines prières,
Le petit Jésus ne s'endormait pas.

Et Marie, alors, le regard voilé,
Pencha sur son Fils son front désolé.
« Vous ne dormez pas, votre mère pleure,
Des larmes coulaient de ses yeux ; sur l'heure,
Le petit Jésus s'était endormi.

Alphonse Daudet

La Chandeleur

En ce jour où, docile aux lois du peuple hébreu,
La vierge Mère, au Temple, offrit deux tourterelles
Afin de racheter le premier-né de Dieu,
Seigneur, daignez bénir ces cierges longs et frêles.

Que le feu consacré dont leur chair pure luit
Nous préserve du mal, et défende nos âmes
Des rêts que le démon leur dresse dans la nuit.
Protégez les foyers où brilleront leurs flammes.

Aux champs, les jours d'été, quand un orage vient,
Qu'il tonne, et que le ciel plein d'éclairs se déchire,
Les femmes dont l'esprit est demeuré chrétien
Allument en priant ces longs épis de cire.

Bénissez, ô mon Dieu, ces cierges ! Donnez-nous
Un cœur digne, comme eux, de brûler en un temple ;
Que notre charité pour le prochain et Vous
De leur rayonnement suive le clair exemple !

Et comme en ce matin nous élevons, pieux,
Ces flambeaux où palpite une ardente prière,
Faites que, pour entrer dans la gloire des cieus,
Nous vous portions, Seigneur, des œuvres de lumière !

Louis Mercier

Aumône de Noël

Comme ils rentraient pour prendre ensemble le repas
De la nuit de Noël, un vieux pauvre était là.

Il se tenait au seuil sous les froides étoiles
Et portait un bâton et un bissac de toile.

Cette heure solennelle imprimait à son être
Le sceau de Dieu. « Venez manger », lui dit le maître.

Il entra, et le chien se coucha à ses pieds.
Assis sur l'escabeau, dans un coin il soupait.

Tout près de lui, chaste sœur des filles des cieus,
La flamme déroulait dans l'ombre ses cheveux.

Ce pauvre cheminait par toute la contrée,
Et sa misère, aux enfants mêmes, était sacrée.

Le maître du logis tenait pour un honneur
D'héberger cette nuit un prince du Seigneur.

Aussi bien celui-ci savait qu'à cette porte
Il n'était pas besoin que la poussée fût forte

C'est pourquoi il était venu s'inviter là ;
Longtemps muet, tous souhaitaient qu'il leur parlât.

Ayant laissé un peu de pain dans l'écuelle,
Il donna à manger à la bête fidèle.

Les anges du foyer se signèrent en voyant
Une aumône tomber des mains d'un mendiant.

Francis Jammes, Les Géorgiques chrétiennes

Jésus, je T'aime

Le blond petit Ségor,
Agé de six années,
Se lamentait bien fort
Depuis quelques journées.

« Je suis triste et confus »,
Disait-il à sa mère ;
Pour l'offrir à Jésus,
Je n'ai rien sur la terre.

Vois les autres bergers :
Ils iront à l'étable
De présents surchargés
Pour l'enfant adorable. »

« Aux pieds de ce doux Roi,
Mon enfant, va quand même,
Dis-lui : « Jésus, c'est moi !
Je n'ai rien, mais je t'aime ! »
(Frères maristes belges)

*Quel âge avait le petit Ségor ?
Que faisait-il sur quelques jours ? Pourquoi était-il triste ?
Qu'allaient faire les autres bergers ?
A qui allaient-ils apporter des présents ? Que dit Ségor au petit Jésus ?*

Le matin des étrennes

Ah ! quel beau matin, que ce matin des étrennes !
Chacun, pendant la nuit, avait rêvé des siennes
Dans quelque songe étrange où l'on voyait joujoux,
Bonbons habillés d'or, étincelants bijoux,
Tourbillonner, danser une danse sonore,
Puis fuir sous les rideaux, puis reparaitre encore !

On s'éveillait matin, on se levait joyeux,
La lèvre affriandée, en se frottant les yeux...

On allait, les cheveux emmêlés sur la tête,
Les yeux tout rayonnants, comme aux grands jours de fête,
Et les petits pieds nus effleurant le plancher,
Aux portes des parents tout doucement toucher...
On entrait !... Puis alors les souhaits... en chemise,
Les baisers répétés, et la gaieté permise !

Arthur Rimbaud (1854-1891)

12- Epiphanie

Les mages

Les bergers sont en voyage
Par les routes d'Orient,
Et s'avancent trois rois mages
Chargés d'or et de présents.

Tous, ils s'en vont vers la crèche
Où Jésus s'éveille et rit,
Entre le bœuf qui le lèche
Et l'âne qui gratte aussi.

Noël Fagus

Les rois mages

Au milieu des bêtes de somme,
L'enfant dort parce qu'il fait nuit.
Le roi des rois, le Fils de l'homme,
Qu'Il est faible, qu'Il est petit !

Mais l'étoile s'est arrêtée
Sur l'étable, juste dessus.
Les rois mages l'ont regardée ;
Ensuite, ils regardent Jésus.

Viachaud

Où allez-vous bergers ?

Où allez-vous, bergers ?
Vous semblez bien pressés.
Vos moutons dans les champs
Vous cherchent en bêlant.

Un Sauveur adorable
Cette nuit vous est né
Dans une pauvre étable ;
Nous allons l'admirer.

Où allez-vous, les mages,
En si bel équipage ?
Pourquoi avez-vous fui
Votre lointain pays ?

Nous venons d'Orient,
Suivant l'Etoile d'or,
Déposer nos trésors
Aux pieds de cet Enfant.

Et vous, les petits anges,
Où volez-vous ainsi ?
Je vois des ailes blanches

~~Tomber du Paradis.~~

C'est Noël, c'est Noël !
Nous venons tout heureux
Des quatre coins du ciel
Prier le Fils de Dieu.

Pernette Chaponnière

Qui trotte ainsi...

Qui trotte ainsi dans la plaine ?
C'est un petit âne gris.
Il trotte à perdre haleine,
Tout gris dans la sombre nuit.

Marie, pleine de douceur,
Est assise sur son dos,
Tenant son enfant nouveau
Bien serré contre son cœur.

Petit âne, hâte-toi !
Emporte l'Enfant joli !
Hérode, le méchant roi
Veut le tuer sans merci.

Mais, en agitant la queue,
L'âne trotte allègrement :
Il s'enfuit dans la nuit bleue,
Portant Marie et l'Enfant.

Et jamais, jamais les gardes
Ne pourront les retrouver,
Car Dieu le Père les garde
Du haut du ciel étoilé.

Pernette Chaponnière

Epiphanie

Donc Balthazar, Melchior et Gaspar, les rois mages
Chargés de neufs d'argent, de vermeil et d'émaux
Et suivis d'un très long cortège de chameaux
S'avancent, tels qu'ils sont dans les vieilles images.

De l'Orient lointain, ils portent leurs hommages
Aux pieds du Fils de Dieu né pour guérir les maux
Que souffrent ici-bas l'homme et les animaux ;
Un page noir soutient leurs robes à ramages.

Sur le seuil de l'étable où veille Saint Joseph,
Ils ôtent humblement la couronne du chef
Pour saluer l'Enfant, qui rit et les admire.

C'est ainsi qu'autrefois, sous Auguste et César,
Sont venus, présentant l'or, l'encens et la myrrhe,
Les rois mages Gaspar, Melchior et Balthazar.

José-Maria de Heredia, Les Trophées

Prière aux Rois Mages

Intercédez pour nous, Mages, saints astronomes
Dont les regards ont su discerner la splendeur
De l'Étoile invisible aux yeux des autres hommes !

Etant, quoique savants, doux et simples de cœur,
Vous n'avez pas cherché dans la science humaine
Des raisons de nier l'astre révélateur ;

Mais, soumis au miracle, et tenant pour certaine
La route dont le clair message vous instruit,
Sans tarder, franchissant et les monts et les plaines,

Et les sables sans ombre et les déserts sans puits,
Pour trouver le Berceau qu'une humble étable cèle,
Vous avez cheminé pendant des jours, des nuits...

O rois mystérieux, qui fûtes jugés dignes
De voir au firmament luire un astre d'amour,
Nous implorons de vous cette faveur insigne :
Donnez-nous d'imiter votre foi sans détour !

Louis Mercier

Les rois mages

À minuit sonnante passent les Rois Mages.
Ils viennent tous trois du pays lointain
Où fleurit la rose, où naît le matin.
Ils vont à Jésus rendre leurs hommages.

Ils vont saluer l'enfant printanier,
Son père Joseph, sa mère Marie.
Deux sont blancs, avec la barbe fleurie ;
Le troisième est noir comme un charbonnier.

Tandis qu'ils dormaient, la couronne en tête,
Un ange du ciel éblouit leurs yeux
– « Ô rois, levez-vous, le monde est joyeux ;
Ô rois, levez-vous, la terre est en fête.

« Allez promptement. Le Sauveur est né,
Parmi les pasteurs, au fond d'une crèche. »
La brise souffla, divinement fraîche,
Et tout le palais fut illuminé...

Ils vont. Leurs manteaux traînent sur la brande
Où filent gaiement par les prés mouillés.
Trente petits nains, de rouge habillés,
Sur des coussins verts portent leur offrande...

Voici qu'en pleins champs apparaît l'étable.
L'étoile s'arrête et la troupe aussi.
« Holà, font les Rois, entrons. C'est ici
Que nous trouverons l'enfant délectable... »

Le loquet tiré, sont entrés les Rois,
Ils ont, dès le seuil de la bergerie,
Salué Joseph, salué Marie,
Fait une risette au poupon, tous trois.

– « Fontaine d'amour où le ciel se mire,
Perle qui brillez au milieu du foin,
Pour vous adorer nous venons de loin,
Nous vous apportons l'encens et la myrrhe. »

Gabriel VICAIRE, L'Heure enchantée

Dans la pauvre bergerie...

Dans la pauvre bergerie,
Voilà la Vierge Marie,
Et voilà l'Enfant Jésus,
Que Lui donneras-tu ?

Les Mages au manteau d'or
Lui ont donné leurs trésors.
Les bergers lui ont donné
Un petit agneau frisé.
Le voilà, l'Enfant Jésus,
Que Lui donneras-tu ?

Je lui donne mon cœur d'enfant,
Gentil et obéissant,
Pour qu'Il soit content.

Pernette Chaponnière

Le sommeil de l'Enfant Jésus

Le jeune nourrisson
S'endormit dans la paille et la balle et le son...

Et ses beaux yeux, fermés sous l'arceau des paupières,
Ne considéraient plus son immense royaume.
Et les bergers, venus par les chemins de pierres,
Le regardaient dormir dans la paille et le chaume...

Ses beaux cheveux tombaient en mouvante torsade
Et faisaient, sur sa nuque, une ombre creuse et blonde.
Les rois de l'Orient, venus en ambassade,
Le regardaient dormir comme le roi du monde...

Tout en lui reposait, et ses lèvres lactées
Riaient et s'entr'ouvraient comme une fleur éclosée.
Et le sang nouveau-né sur ses lèvres de rose
Courait dans le réseau des veines ajourées...

Charles Péguy, Eve

Le sommeil de l'Enfant Jésus

Dans ses langes blancs fraîchement cousus,
La Vierge berçait son Enfant Jésus.
Lui, gazouillait comme un nid de mésanges !
Elle le berçait, et chantait tout bas

Ce que nous chantons à nos petits anges...
Mais l'Enfant Jésus ne s'endormait pas.

« Doux Jésus, lui dit la mère en tremblant,
Dormez, mon agneau, mon bel agneau blanc.
Dormez, il est tard, la lampe est éteinte !
Votre front est rouge et vos membres las.
Dormez, mon amour, et dormez sans crainte. »
Mais l'Enfant Jésus ne s'endormait pas.

Et Marie, alors, le regard voilé,
Pencha sur son Fils un front désolé.
« Vous ne dormez pas, votre mère pleure,
Votre Mère pleure, ô mon bel ami !... »
Des larmes coulaient de ses yeux ; sur l'heure
Le petit Jésus s'était endormi.

A. Daudet

Langes : linges qui servent à envelopper les bébés
Fraîchement cousus : cousus depuis peu de temps
Gazouillait : faisait des petits cris comme les oiseaux
Vos membres las : bras et jambes fatigués
Regard voilé : triste
Que faisait la Vierge Marie ? pourquoi ?
Que signifient les mots « petits anges ?
Que faisait l'enfant Jésus
Que lui dit alors sa maman ?
Pourquoi le visage de la Vierge devient-il triste ?
Que dit-elle et que fait-elle alors ?
Pourquoi l'enfant Jésus s'endort-il ?

Les rois mages

Ils perdirent l'étoile, un soir ; pourquoi perd-on
L'étoile ? Pour l'avoir parfois trop regardée,
Les deux rois blancs, étant des savants de Chaldée,
Tracèrent sur le sol des cercles au bâton.

Ils firent des calculs, grattèrent leur menton,
Mais l'étoile avait fui, comme fuit une idée.
Et ces hommes dont l'âme eût soif d'être guidée
Pleurèrent, en dressant des tentes de coton.

Mais le pauvre Roi noir, méprisé des deux autres,
Se dit "Pensons aux soifs qui ne sont pas les nôtres,
Il faut donner quand même à boire aux animaux."
Et, tandis qu'il tenait son seau d'eau par son anse,
Dans l'humble rond de ciel où buvaient les chameaux
Il vit l'étoile d'or, qui dansait en silence.

Edmond Rostand

13- Hiver – neige

Il a neigé...

Il a neigé toute la nuit.
Vois, par la fenêtre entr'ouverte,
Le petit sentier qui s'enfuit
N'a plus son tapis d'herbe verte,
Il a neigé toute la nuit...

La neige papillonne

La blanche neige papillonne
Et fleurit les branches du houx
Elle se joue et tourbillonne
En nous frôlant tout doux, tout doux.

La blanche neige papillonne
Et, voletant sur les toits roux,
Vient mettre une coiffe mignonne
Aux vieilles maisons de chez nous.

Hermin Dubus

Les petits flocons

Cette nuit,
Sans bruit,
Les petits flocons
Se sont enfuis
Comme des oisillons
Hors de leur nid.

Cette nuit, sans bruit,
Les petits flocons
Ont butiné
Comme des papillons
Dans le verger.

Cette nuit,
Sans bruit,
Les petits flocons
Se sont ouverts
Comme de fins bourgeons,
Fleurs de l'hiver ?

Albert Atzenwiler

La neige

Un soir de grand hiver, la neige emplit la nuit,
Et sa lourde blancheur rend l'ombre plus étrange.
Il neige dans la cour, il neige sur la grange,
Et sur l'étable, et dans la mare, et sur le puits.

On dirait qu'elle tombe ainsi depuis des ans,
Et qu'elle tombera durant toute la vie ;
Il semble qu'à jamais la terre est endormie
Et qu'on ne reverra plus le printemps.

Louis Mercier

La neige au village
Lente et calme, en grand silence,
Elle descend, se balance
Et flotte confusément,

Se balance dans le vide,
Voilant sur le ciel livide
L'église au clocher dormant.

Pas un soupir, pas un souffle,
Tout s'étouffe et s'emmitoufle
De silence recouvert...

C'est la paix froide et profonde
Qui se répand sur le monde,
La grande paix de l'hiver.

Francis Yard

La neige tombe

Toute blanche dans la nuit brune,
La neige tombe en voletant,
O pâquerettes ! une à une,
Toutes blanches dans la nuit brune.

Qui donc là-haut plume la lune ?
O frais duvet ! flocons flottants !
Toute blanche dans la nuit brune,
La neige tombe en voletant.

La neige tombe monotone
Monotonement dans les cieux,
Dans le silence qui chantonne
La neige tombe monotone.

Et file, tisse, ourle et festonne,
Un suaire silencieux.
La neige tombe monotone
Monotonement dans les cieux.

Jean Richepin

Nuit de neige

La grande plaine est blanche, immobile et sans vois,
Par un bruit, pas un son, toute vie est éteinte.
Mais on entend parfois, comme une morne plainte,
Quelque chien sans abri qui hurle au coin d'un bois.

Plus de chansons dans l'air, sous nos pieds, plus de chaumes.
L'hiver s'est abattu sur toute floraison.
Des arbres dépouillés dressent à l'horizon
Leurs squelettes blanchis ainsi que des fantômes...

Oh ! la terrible nuit pour les petits oiseaux !
Un vent glacé frissonne et court par les allées.
Eux, n'ayant plus l'asile ombragé des berceaux,
Ne peuvent pas dormir sur leurs pattes gelées.

Dans les grands arbres nus que couvre le verglas,
Ils sont là, tout tremblants, sans rien qui les protège ;
De leur œil inquiet, ils regardent la neige,
Attendant jusqu'au jour la nuit qui ne vient pas.

Guy de Maupassant, Poésies

Que signifie toute vie est éteinte ?

Quelle différence de sens vois-tu entre hurler et aboyer ?

Quel est ici le sens de chaume ? de s'est abattu ? de floraison ?

Pourquoi l'auteur dit-il en parlant des arbres leurs squelettes blanchis ?

Sens de frissonne, berceaux

Le tableau dépeint deux aspects de l'hiver : d'abord la désolation de la nature par une nuit de neige ; ensuite les souffrances des petits oiseaux. Reconstitue ces deux tableaux

Comment l'hiver a-t-il tué toute vie ?

Pourquoi les petits oiseaux attendent-ils la nuit qui ne vient pas ?

Connais-tu des effets salutaires de la neige ? (pour les semences, les sources, la sève des arbres)

Pense aussi aux pauvres gens, que la terrible saison éprouve

Quand la neige tombe

Quand la neige tombe,
Est-ce une colombe
Qui secoue au vent
Son plumage blanc ?

Ou tout un cortège
De blancs perce-neige
Qui suit en dansant
Le Prince Charmant ?

Annaïk Le Léard

Neige

Sur la musique du silence
Dansent, dansent les flocons blancs
Qui se balancent
Et qui s'en vont
Tisser une douce couverture
Pour la terre qui s'endort
Sur la musique du silence
Dansent, dansent les flocons blancs.

Jacqueline Mériot

Il a neigé

Il a neigé dans l'aube rose,
Si doucement neigé,
Que le chaton noir croit rêver.
C'est à peine s'il ose marcher.

Il a neigé dans l'aube rose,
Si doucement neigé,
Que les choses semblent avoir changé.

Et le chaton noir n'ose
S'aventurer dans le verger,
Se sentant soudain étranger
A cette blancheur où se posent,
Comme pour le narguer,
Des moineaux effrontés.

Maurice Carême

Psaume à la neige

Louange à la neige blanche, amie des grands sapins noirs !
Parce qu'elle préfère nos ramures à celles des autres arbres,
Parce que ses papillons se prennent, innombrables,
aux aiguilles de notre feuillage,
Parce qu'elle est légère, silencieuse, immaculée,
Parce qu'elle nous revêt d'une blancheur
Plus blanche que tout ce qu'il y a de blanc au monde,
Plus blanche que les fleurs du narcisse et du lys,
Plus blanche que l'écume du ruisseau qui saute sur les pierres,
Plus blanche que la face de la lune par les claires nuits d'hiver,
Plus blanche que les étoiles qui fleurissent dans les prés de la nuit...
Louange à la neige, amie des sapins noirs.

Louis Mercier

Le givre

Mon Dieu ! comme ils sont beaux
Les tremblants animaux
Que le givre fait naître
La nuit sur ma fenêtre !

Ils broutent les fougères
Dans un bois plein d'étoiles,
Et l'on voit la lumière
A travers leurs corps pâles.

Il y a un chevreuil
Qui me connaît déjà ;
Il soulève pour moi
Son front d'entre les feuilles.

Et quand il me regarde,
Ses grands yeux sont si doux
Que je sens mon cœur battre
Et trembler mes genoux.

Laissez-moi, ô décembre !
Ce chevreuil merveilleux.
Je resterai sans feu
Dans ma petite chambre.

Maurice Carême, La lanterne magique

La grêle

Les légers grêlons de la grêle
Bondissent sur le bord des toits ;
Leur chute claire s'amoncelle,
Au pied des murs, en tas étroits ;

Parfois, se heurtant aux parois,
Un grain rejaillit et sautelle
Sur les pavés mouillés et froids,
Comme une blanche sauterelle.

Le sol un instant étincelle,
Argenté de ce fin gravois ;
Les légers grêlons de la grêle
Bondissent sur le bord des toits.

Auguste Angellier

L'hiver

L'hiver s'il tombe de la neige,
Le chien blanc a l'air d'être beige.

Les oiseaux marquent les allées
Avec leurs pattes étoilées.

Aussitôt qu'il fait assez jour,
Dans le jardin bien vite on court.

Notre maman nous emmitoufle :
Même au soleil, la bise souffle !

Pour faire un grand bonhomme blanc,
Tout le monde prend son élan.

Et puis, on rentre le nez bleu,
Pour se sécher autour du feu.

Lucie Delarue-Mardrus

Les boules de neige

Le ciel est gris, la terre est blanche,
Le givre pend à chaque branche.
Si loin que l'on porte les yeux,
On ne voit que neige et glace.
Le feu souffle et cingle la face
Des petits écoliers joyeux.

C'est un beau temps, c'est une fête,
Chacun à la lutte s'apprête.
Alerte, les vaillants gamins !
Ripostez à qui vous assiège ;
A rouler les boules de neige
On n'a pas longtemps froid aux mains.

F. de Gramont

Décembre

Un brouillard épais noie
L'horizon où tournoie
Un nuage blafard,
Et le soleil s'efface,
Pâle comme la face
D'une vieille sans fard.

La haute cheminée,
Sombre et chaperonnée
D'un tourbillon fumeux,
Comme un mât de navire,
De sa pointe déchire
Le bord du ciel brumeux.

Sur un ton monotone
La bise hurle et tonne
Dans le corridor noir :
C'est l'hiver, c'est décembre,
Il faut garder la chambre
Du matin jusqu'au soir.

Les fleurs de la gelée
Sur la vitre étoilée
Courent en rameaux blancs,
Et mon chat qui grelotte,
Se ramasse en pelote
Près des tisons croulants.

Théophile Gautier

L'hiver

Je hais l'hiver : il fait trop froid !
La bise mord mes pauvres doigts,
Rougit mon nez et mes oreilles
Et, dépouillant toutes les treilles,
Décime les oiseaux des bois.

J'aime l'hiver : on est si bien
Au coin de l'âtre avec son chien
Quand, au dehors, tombe la neige
Et que s'enfuit le long cortège
Des feuilles mortes au lointain.

Je hais l'hiver : il est méchant
D'avoir tué le rosier blanc !
Plus rien ne vit, plus rien ne bouge.
On voit saigner le soleil rouge

Parmi la brume de l'étang.

J'aime l'hiver : il est si beau
Dans l'hermine de son manteau
Où le givre met sa dentelle !
Qu'importe la bise cruelle :
Voici Noël et ses joyaux !
Raymond Richard

La nature en hiver

En hiver, la plupart des plantes sont fanées
Et les oiseaux n'ont plus à manger.
Le froid s'installe, tout est gelé
Et les gens commencent à grelotter.

L'hiver est là,
L'automne s'en va.
La neige arrive
Avec les premières fleurs de givre.

Les oiseaux se sont tus
Et l'on n'entend plus
Que des chiens aboyer
Et les chasseurs tirer.

Plus de feuilles, ni de fleurs ;
Plus de papillons de couleurs,
Plus de grains à picorer,
Mais demain l'hiver sera passé.

Olivier BOUILLERCE

La bise

Sur un ton monotone
La bise hurle et tonne
Dans le corridor noir ;
C'est l'hiver, c'est décembre,
Il faut garder la chambre
Du matin jusqu'au soir.

Les fleurs de la gelée
Sur la vitre étoilée
Courent en rameaux blancs ;
Et mon chat qui grelotte
Se ramasse en pelote
Près des tisons croulants.

Th Gautier, Premières poésies

Monotone : toujours sur le même ton
Les fleurs de la gelée : les dessins que la gelée fait sur les vitres
Qu'est-ce que la bise ?
Pourquoi faut-il garder la chambre ?
Quelles sont les expressions qui montrent qu'on est en hiver ?

Sports d'hiver.

Avec nos corps blessés dans les combats des villes,
Montagne, nous venons à toi,
Nous ne voulons avoir, pendant tes nuits tranquilles,
Qu'une toile en guise de toit.

De tes plateaux où, seuls, le vent et le silence
Echangent des mots de cristal,
Sur les ailes des skis, comme un oiseau s'élançe,
Nous franchirons le fond du val.

Les cheveux retenus par notre serre-tête,
Ton air pur gonflant nos poumons,
Nous braverons le froid, la neige, la tempête,
Nous croirons régner sur les monts.

Et nous assisterons à des levers d'étoiles
Si proches, parfois, de nos mains,
Que nous les cueillerons, en écartant les voiles
Qui les dérobent aux humains.

Paul SAUCHON.

14- Hiver - intérieur

Le bénédicité

Ne mange pas mon petit Pierre
Avant d'avoir fait ta prière.

Tu vois, Médor, notre gros chien,
Avant de manger ne dit rien ;

C'est que Médor est une bête
Et qu'il n'a rien dedans la tête.

Mais ceux qui savent ce qu'ils font
Vers le beau ciel tournent leur front.

Ils voient la main de Dieu si bonne,
Car le pain, c'est Dieu qui le donne.

Prière pour le pain

Pour que la table soit toujours joyeuse, afin
Que ceux de la maison y mangent à leur faim,
Donnez-nous notre pain de chaque jour, ô Père,
Gardez nos bras vaillants et nos sillons prospères.

Bénissez la charrue et le soc, et les bœufs,
Et ceux qui vont jetant la semence autour d'eux ;
Dieu très bon, bénissez la table des ancêtres
Et donnez-nous le pain de chaque jour, ô maître.

Louis Mercier

Le feu clair

Le feu clair, c'est le bon visage
Qui vous sourit dans la maison
Quand vous entrez et que fait rage
Le vent de la rude saison.

Le feu clair, c'est la souvenance...
L'automne, au retour des troupeaux
Les chers Noël de mon enfance,
Et les joujoux dans les sabots

Le feu clair, la lueur dansante,
Au mur qui rit, c'est la gaieté.
Le ronron, c'est l'espoir qui chante
La chanson de l'humanité

Le feu clair, la flamme qui monte
Vers le ciel noir, hier si bleu
C'est la légende et le vieux conte...
Dans la maison, c'est le Bon Dieu.

Francis Yard, l'arc en fleur

A l'heure où la lampe luit

Le brouillard est froid, la bruyère est grise ;
Les troupeaux des bœufs vont aux abreuvoirs ;
La lune sortant des nuages noirs,
Semble une clarté qui vient par surprise.

Un panache gris sort des cheminées ;
Le bûcheron passe avec son fardeau ;
On entend, parmi le bruit des cours d'eau,
Des frémissements de branches traînées.

La faim fait rêver les grands loups moroses ;
La rivière court, le nuage fuit ;
Derrière la vitre où la lampe luit,
Les petits enfants ont des têtes roses.

Victor Hugo, L'Art d'être grand-père

Des têtes roses : c'est la lumière de la lampe qui donne au groupe d'enfants des têtes roses.

Les vêpres sonnent

C'est un dimanche de chez nous.
Le paysage nu frissonne
Au soleil d'hiver triste et doux...
Les Vêpres sonnent.

Personne ne travaille aux champs
De loin, les arbres solitaires
Ressemblent aux semeurs marchant
Au fond des terres.

Les rares maisons que l'on voit
Ont toutes leur porte fermée
Et laissent filtrer de leur toit
Une fumée.

Rien n'émeut le calme décor.
Le vent songe, les bois écoutent.
Les feuilles qu'ils gardent encor
Se taisent toutes

L'heure est pensive et l'on dirait
Tant elle est grave en son sourire
Que la terre sait un secret
Qu'elle va dire.

Louis Mercier

Sommeil à deux

Dans un grand fauteuil l'aïeule est assise,
Et l'humble logis flambe en pétillant ;
Près d'elle, accroupie, une chatte grise
Fixe sur la flamme un œil scintillant.

La dame médite un verset biblique,
Sur ses deux genoux le livre est ouvert.
La chatte, plissant sa paupière oblique,
Près de s'endormir cligne son œil vert.

Et l'aïeule aussi, d'idée en idée,
Vers la sainte page, après maint effort,
Penche lentement sa tête ridée,
La lève en sursaut, puis cède et s'endort.

La dame sourit, la chatte frissonne ;
Chacune a son rêve et remue un peu :
La chatte, au grenier, guerroye et moissonne,
La dame est au ciel, et cause avec Dieu !

E. Manuel, Pages intimes

Etudie le sens de humble foyer, scintillant, médite

Justifie l'emploi de plisser, paupière oblique, l'œil vert, en sursaut, frissonne, moissonne

Remarque ce tableau d'intérieur : deux personnages auprès du feu ; que fait l'aïeule ? et la chatte ? l'attitude de la dame n'est-elle pas bien rendue ? comment tombe-t-elle enfin endormie ? quel est son rêve, et celui que le poète prête à la chatte ?

La cheminée

Un soir de grand hiver, la neige emplit la nuit.
Et sa lourde blancheur rend l'ombre plus étrange.
Il neige dans la cour, il neige sur la grange,
Et sur l'étable, et dans la mare, et sur le puits.

Tout ce que la maison peut découvrir du monde,
Les champs des siens et ceux des autres, les hameaux
Et les bourgs éloignés qu'on voit lorsqu'il fait beau,
Tout appartient ce soir à la neige profonde.

Mais pendant que la neige innombrable accumule
Du froid et du silence autour de la maison,
Et que ses flocons fous meurent dans les tisons,
Le feu, paisible et fort, au cœur de l'âtre brûle.

Et soudain, du réduit obscur dont il est l'hôte,
Sentant un lumineux bien-être l'envahir,
Un grillon se réveille et chante au souvenir
Du chaud parfum des prés quand les herbes sont hautes.

Louis Mercier

La petite espérance

La Foi est celle qui tient bon
Dans les siècles des siècles.

La Charité est celle qui se donne
Dans les siècles des siècles.

Mais la petite Espérance est celle
Qui se lève tous les matins.

Charles Péguy

Il gèle

Les fleurs de la gelée
Sur la vitre étoilée
Courent en rameaux blancs
Et mon chat qui grelotte
Se ramasse en pelote
Près des tisons croulants.

Théophile Gautier

La salle à manger

Il y a une armoire à peine luisante,
Qui a entendu les voix de mes grand'tantes...
Il y a aussi un coucou en bois,
Je ne sais pourquoi il n'a pas de voix.

Il y a aussi un vieux buffet
Qui sent la cire, la confiture,
La viande, le pain et les poires mûres :
C'est un serviteur fidèle qui sait
Qu'il ne doit rien voler.

Francis Jammes

Le buffet

C'est un large buffet sculpté : le chêne sombre,
Très vieux, a pris cet air si bon des vieilles gens ;
Le buffet est ouvert et verse dans son ombre
Comme un flot de vin vieux, des parfums engageants.

Tout plein, c'est un fouillis de vieilles vieilleries,
De linges odorants et jaunes, de chiffons
De femmes ou d'enfants, de dentelles flétries,
De fichus de grand'mère où sont peints des griffons.

O buffet du vieux temps, tu sais bien des histoires
Et tu voudrais conter tes contes, et tu bruis
Quand s'ouvrent lentement tes grandes portes noires.

Arthur Rimbaud

La porte

Quand la nuit vient pourtant, et lorsqu'à pas de loup
L'ombre sort des fourrés, débouche des ramures,
S'étend au coin des bois, pullule, et tout à coup
Inonde le pays de ses hordes obscures,

Quand, le soleil couché, les choses que l'on voit
Prennent soudainement une forme qui change
Leur visage amical en des faces d'effroi,
Et que nos propres pas nous paraissent étranges ;

Quand ceux qui travaillaient au loin sont revenus
Laisant les champs déserts et les ténèbres seules,
Et quand les chemins sont aux passants inconnus
Qu'on n'aime pas trouver rôdant autour des meules ;

Sachant qu'il n'est pas bon que les siens aient sur eux
La menace et la peur des ombres ennemies,
La porte, close à l'heure où l'on éteint les feux,
Veille pieusement sur leur âme endormie.

Louis Mercier

L'horloge

Elle a l'air vaguement humaine
Avec sa face d'émail blanc,
Et sa robe couleur de chêne
Où bat son cœur rythmique et lent.

Elle habite un coin solitaire
Où l'araignée a son réduit,
Et fait son œuvre de mystère
Sans se hâter, le jour, la nuit...

Elle vit à l'écart, étrange
Et respectée ; on la défend
Du heurt des chaises qu'on dérange
Et des gambades des enfants.

L'horloge valétudinaire
Craint les caprices des saisons ;
Elle vibre aux coups de tonnerre,
Le vent lui donne le frisson.

Elle a peur du cahot des roues,
Des portes qu'on ferme trop fort ;
Les jours de pluie, elle s'enroue,
Et le gel des grands froids l'endort.

Un souffle, un rien la contrarie,
Souvent même, on ne sait pourquoi,
S'arrête la fragile vie
Dont palpite son cœur de bois...

Louis Mercier, Le poème de la maison

La graine

La graine se souvient de son mystère ;
Dans la main paysanne elle n'avait
Jamais pesé plus qu'un lointain secret
Fait de sommeil et vaine poussière.

Mais voici s'élargir une blessure :
Tout le poids de la terre la saisit
Et l'ombre qui la berce dans l'oubli
Répand une chaleur à sa mesure.

Alors la graine prend son vol et monte
Ainsi qu'un lent insecte végétal ;
Et l'homme, qui connaît le cœur du monde
Entend passer ce souffle nuptial.

Ah ! ne crains pas que pourrisse la graine,
Elle a pour elle sa vertu d'épi ;
Ecoute bien cette mémoire souterraine
Où germe un souvenir que tu croyais sans prix.

Edmond Vanderammen

Journée d'hiver

Il pleut, il neige ;
Les cochers, transis sur leur siège,
Ont le nez bleu.
Par ce vilain soir de décembre
Qu'il ferait bon garder la chambre
Devant son feu !

On n'entend rien dans le silence
Que la pendule qui balance
Son disque d'or,
Et que le vent qui pleure et rôde,
Parcourant, pour entrer en fraude,
Le corridor.

Théophile Gautier, Emaux et Camées

Transis : engourdis par le froid

Son disque d'or : il s'agit du balancier, de forme ronde, et de couleur jaune comme l'or.

15- Animaux

Dame souris trotte,
Noire dans le gris du soir,
Dame souris trotte,
Grise dans le noir.

Dame souris trotte,
Rose dans les rayons bleus,
Dame souris trotte,
Debout, paresseux !

Paul Verlaine

La petite souris

C'est la petite souris grise,
Dans sa cachette elle est assise.
Quand elle n'est pas dans son trou,
C'est qu'elle galope partout.

C'est la petite souris blanche,
Qui ronge le pain sur la planche.
Aussitôt qu'elle entend du bruit,
Dans sa maison, elle s'enfuit.

C'est la petite souris rouge,
Elle a peur aussitôt qu'on bouge.
Mais, lorsque personne n'est là,
Elle mange tout ce qu'on a.

Lucie Delarue-Mardrus

Les lapins

Nous sommes les petits lapins,
Gens étrangers à l'écriture,
Et chaussés des seuls escarpins
Que nous a donnés la Nature...

Nous sommes les petits lapins,
C'est le poil qui forme nos bottes,
Et, n'ayant pas de calepin,
Nous ne prenons jamais de notes...

Et dans la bonne odeur des pins
Qu'on voit ombrageant ces clairières,
Nous sommes les petits lapins
Assis sur leurs petits derrières.

Théodore de Banville

Le rouge-gorge

Je suis le compagnon
Du pauvre bûcheron.

Je suis en automne,
Au vent des premiers froids,
Et c'est moi qui lui donne
Le dernier chant des bois.

Mais quand vient la gelée
Je frappe à son carreau,
Il n'est plus de feuillée,
Prends pitié de l'oiseau.

Je suis le compagnon
Du pauvre bûcheron.

Jules Michelet

Maître chat

La cheminée flambe et chantonne,
Le chat, assis devant le feu
Trouve la place chaude et bonne,
Il ouvre large ses yeux bleus.

Qu'il pleut fort ! Une pluie opaque !
Sur la vitre, l'eau coule à flots.
Le tonnerre gronde, là-haut
Alors la maison tremble, craque.

Maître chat entend-il qu'il pleut ?
L'oreille dressée, il ronronne,
Il trouve que la place est bonne;
Le petit chat devant le feu.

Emilia Cuchet-Albaret, Le jardin aux pivoines

Le petit chat

C'est un petit chat noir, effronté comme un page.
Je le laisse jouer sur ma table souvent.
Quelquefois il s'assied sans faire de tapage,
On dirait un joli presse-papier vivant.

Rien en lui, pas un poil de son velours, ne bouge ;
Longtemps il reste là, noir sur un feuillet blanc,
A ces minets tirant leur langue de drap rouge
Qu'on fait pour essuyer les plumes, ressemblant.

Quand il s'amuse, il est extrêmement comique,
Pataud et gracieux, tel un ourson drôlet.
Souvent je m'accroupis pour suivre sa mimique,
Quand on met devant lui la soucoupe de lait.

Tout d'abord, de son nez délicat il le flaire,
Le frôle ; puis, à coups de langue très petits,
Il le happe ; et dès lors il est à son affaire,

Et l'on entend, pendant qu'il boit, un clapotis.

Il boit, bougeant la queue et sans faire une pause,
Et ne relève enfin son joli museau plat
Que lorsqu'il a passé sa langue rêche et rose
Partout, bien proprement débarbouillé le plat.

Alors, il se purlèche un moment les moustaches,
Avec l'air étonné d'avoir déjà fini ;
Et comme il s'aperçoit qu'il s'est fait quelques taches,
Il se lisse à nouveau, lustre son poil terni.

Edmond Rostand

Sens de effronté, page, pataud, drôlet, s'accroupir, mimique, happer, se purlécher, lisser, lustrer
1^{er} tableau : le petit chat presse-papier ; 2^{ème} tableau : son jeu ; 3^{ème} tableau : devant la soucoupe de lait. Les gestes du chat ont-ils été bien observés ?

Le cygne

Sans bruit, sous le miroir des lacs profonds et calmes,
Le cygne chasse l'onde avec ses larges palmes,
Et glisse. Le duvet de ses flancs est pareil
A des neiges d'avril qui croulent au soleil ;
Mais, ferme et d'un blanc mat, vibrant sous le zéphir,
Sa grande aile l'entraîne ainsi qu'un lent navire.

Il dresse son beau col au-dessus des roseaux,
Le plonge, le promène allongé sur les eaux,
Le courbe gracieux comme un profil d'acanthé,
Et cache son bec noir dans sa gorge éclatante.

Tantôt il pousse au large, et, loin du bois obscur,
Superbe, gouvernant du côté de l'azur,
Il choisit, pour fêter sa blancheur qu'il admire,
La place éblouissante où le soleil se mire.

Puis, quand les bords de l'eau ne se distinguent plus,
A l'heure où toute forme est un spectre confus,
Que les rainettes font dans l'air serein leur bruit
Et que la luciole au clair de lune luit,

L'oiseau, dans le lac sombre, où sous lui se reflète
La splendeur d'une nuit lactée et violette,
Comme un vase d'argent parmi des diamants,
Dort, la tête sous l'aile, entre deux firmaments.

Sully Prud'homme

J'aime l'âne si doux

J'aime l'âne si doux,
Marchant le long des houx ;
Il prend garde aux abeilles,
Et il bouge ses oreilles ;

Il va près des fossés
D'un petit pas cassé...
Il est l'âne si doux,
Marchant le long des houx.

Francis Jammes

La grenouille

La petite grenouille verte
Est fraîche comme une feuille.
Enferme-la dans ta main :
Tu sentiras remuer
Ses pattes mouillées.

Avant de la lâcher,
Laisse passer sa tête
Pour regarder encore
Son bel œil de bronze et d'or.

Madeleine Ley

Biquette

Connaissez-vous ma biquette ?
Pas une chèvre au hameau
N'a plus fière barbichette
Sous un plus hardi museau.

Elle va, fine et coquette,
De la corne et du sabot,
Et fait d'un air de conquête
Sonner son petit grelot.

Biquette est aventurière.
Dans les rochers, sous les bois,
Elle est toujours la première
A se risquer sans effroi.

Sur la pointe d'une pierre,
Au bord des gouffres parfois,
C'est pour elle un jeu de faire
Tenir ses quatre pieds droits.

Maurice Morel

La petite chèvre de Monsieur Seguin

Ah ! qu'elle était jolie, la petite chèvre de Monsieur Seguin ! Qu'elle était jolie avec ses yeux doux, sa barbiche de sous-officier, ses sabots noirs et luisants, ses cornes zébrées et ses longs poils blancs qui lui faisaient une houppelande ! Et puis docile, caressante, se laissant traire sans bouger, sans mettre son pied dans l'écuelle. Un amour de petite chèvre...

Alphonse Daudet

Ses cornes zébrées : ses cornes rayées
Houppelande : vêtement large et chaud qui se met par-dessus les habits ; sorte de pèlerine
Qu'est-ce qui rendait la chèvre si jolie ?
Quelles étaient ses qualités ?

La panthère noire

La reine de Java, la noire chasseresse,
Avec l'aube revient au gîte où ses petits,
Parmi les os luisants, miaulent de détresse,
Les uns sous les autres blottis.

Sous la haute fougère, elle glisse en silence,
Parmi les troncs moussus s'enfonce et disparaît.
Les bruits cessent, l'air brûle, et la lumière immense
Endort le ciel et la forêt.

Leconte de Lisle

Chantecler

Au matin clair,
Coq Chantecler
Lance bien haut :
Cocorico !

Quand tu appelles,
Le poulailler
Ouvre ses ailes,
Pour s'éveiller.

Tu as bel air,
Mon Chantecler,
Et les poulettes
Penchent la tête

Pour t'écouter,
Pour t'admirer,
Perché bien haut,
Sur tes ergots.

Marcelle Vérité

Chanteclair

C'était bien le vrai coq gaulois
A l'œil rouge, à la crête altièrre,
Avec des ergots de trois doigts
Dont il labourait la poussière...

Il avait une voix sonore
Aussi puissante qu'un clairon,
Qui remplissait avant l'aurore
La ferme où tout dormait encore...

Et comme il faisait la sentinelle,
Pressé sur ses ergots de fer !
Jamais quand il battait de l'aile,
Il n'aurait fermé sa prunelle,
Le petit-fils de Chanteclair.

François Fabié

Les deux vieux

Chaque matin le vieux Jean part pour le marché.
Celui qui le suivrait pourrait l'entendre dire :
« Allons ! mon vieux baudet ! » Et le vieux baudet tire.
Pourtant le fouet de Jean ne l'a jamais touché :
« Allons ! mon vieux baudet ! » dit Jean, le bon vieil homme,
Il nous faut arriver là-bas de grand matin !
Avant d'aller dormir aujourd'hui notre somme,
J'aurai gagné des sous, et toi ton picotin. »
Et le vieux Jean répète avec un bon sourire :
« Allons ! mon vieux baudet ! » Et le baudet tire.

Bolte

*Quels sont les deux vieux dont parle l'histoire ?
Que fait le vieux Jean chaque matin ? Que fait le vieux baudet ? Que lui dit Jean ?
Que gagne Jean chaque jour ? Que gagne son baudet ?
Le vieillard frappe-t-il sa bête ? Pourquoi ne faut-il pas maltraiter les animaux ?*

Les lézards

Nous sommes les dormeurs vigilants ; sur les pierres
Nous goûtons le soleil en battant des paupières.
Nous détalons sans nombre au tumulte d'un pas.
Nous fuyons, mais midi ne nous dérange pas.

C'est pour lui seulement que nous sommes inertes.
Tandis que le troupeau cherche les ombres vertes,
Notre repos ardent reste au jour exposé.

Notre queue a bien l'air d'un poignard aiguisé ;
Mais si tu peux, hâtif, de ta main qui surplombe,
La toucher, ne crois pas qu'elle blesse : elle tombe.

Abel Bonnard

Le chat et le soleil

Le chat ouvrit les yeux,
Le soleil y entra.
Le chat ferma les yeux,
Le soleil y resta.

Voilà pourquoi, le soir
Quand le chat se réveille,
J'aperçois dans le noir
Deux morceaux de soleil.

Maurice Carême

Le Noiraud

La bonne vache noire aux tachetures claires,

Au pis rose et pesant, à l'œil doux et voilé,
Paît dans la lande vaste où le pin désolé
Se lamente en sourdine aux vents crépusculaires.

Une clochette en fer tinte à son col pesant,
Au rythme du museau qui broute l'herbe tendre ;
Et dans la lande, en paix, on ne peut rien entendre,
Que les cloches de fer d'autres vaches paissant.

Elle rentre à l'étable, où l'attend son veau frêle,
Son bon petit Noiraud au front blanc tant léché,
Et, quand elle le voit, vers elle tout penché,
Sa voix pleure et paraît presque surnaturelle !

Et son œil est très doux, son cœur est très heureux ;
Le bon Noiraud s'approche en beuglant de tendresse,
Et la mère, en émoi, sent, dans une caresse,
Le front du veau trembler sous son pis généreux.

Jean Rameau, Nature

Recherche le sens de tachesures, le pis, la lande, se lamente, vents crépusculaires

Pourquoi se lamente en sourdine ?

Que signifie au rythme du museau ?

Donne le sens du douzième vers

En rapprochant émoi des mots de la même famille, essaie d'en donner le sens

Quelle est l'idée générale qui domine ce morceau ?

Quel tableau reconnais-tu dans les deux premières strophes ?

Pourquoi Noiraud est-il si impatient de revoir sa mère ?

Comment celle-ci montre-t-elle sa tendresse et son dévouement ?

Le vers suivant sa voix pleure ne te paraît-il pas exagéré ? pourquoi ?

Observe le tableau de la quatrième strophe : comment le juges-tu ?

Les éléphants de l'Egypte

Le sable rouge est comme une mer sans limite,
Et qui flambe, muette, affaissée en son lit.
Une ondulation immobile remplit
L'horizon aux vapeurs de cuivre où l'homme habite.

Nulle vie et nul bruit. Tous les lions repus
Dorment au fond de l'ancre éloigné de cent lieues,
Et la girafe boit dans les fontaines bleues,
Là-bas, sous les dattiers des panthères connus.

Pas un oiseau ne passe en fouettant de son aile
L'air épais, où circule un immense soleil.
Parfois quelque boa, chauffé dans son sommeil,
Fait onduler son dos dont l'écaille étincelle.

Tel l'espace enflammé brûle sous les cieus clairs.
Mais, tandis que tout dort aux mornes solitudes,
Lés éléphants rugueux, voyageurs lents et rudes
Vont au pays natal à travers les déserts.

D'un point de l'horizon, comme des masses brunes,
Ils viennent, soulevant la poussière, et l'on voit,
Pour ne point dévier du chemin le plus droit,
Sous leur pied large et sûr crouler au loin les dunes.

Celui qui tient la tête est un vieux chef. Son corps
Est gercé comme un tronc que le temps ronge et mine
Sa tête est comme un roc, et l'arc de son échine
Se vouôte puissamment à ses moindres efforts.

Sans ralentir jamais et sans hâter sa marche,
Il guide au but certain ses compagnons poudreux ;
Et, creusant par derrière un sillon sablonneux,
Les pèlerins massifs suivent leur patriarche.

L'oreille en éventail, la trompe entre les dents,
Ils cheminent, l'œil clos. Leur ventre bat et fume,
Et leur sueur dans l'air embrasé monte en brume ;
Et bourdonnent autour mille insectes ardents.

Mais qu'importent la soif et la mouche vorace,
Et le soleil cuisant leur dos noir et plissé ?
Ils rêvent en marchant du pays délaissé,
Des forêts de figuiers où s'abrita leur race.

Ils reverront le fleuve échappé des grands monts,
Où nage en mugissant l'hippopotame énorme,
Où, blanchis par la Lune et projetant leur forme,
Ils descendaient pour boire en écrasant les joncs.

Aussi, pleins de courage et de lenteur, ils passent
Comme une ligne noire, au sable illimité ;
Et le désert reprend son immobilité
Quand les lourds voyageurs à l'horizon s'effacent.

Charles-Marie Leconte de Lisle

Le lion et le rat

Entre les pattes d'un lion
Un rat sortit de terre assez à l'étourdie.
Le roi des animaux, en cette occasion,
Montra ce qu'il était, et lui donna la vie.
Ce bienfait ne fut pas perdu.
Quelqu'un aurait-il jamais cru
Qu'un lion d'un rat eût affaire ?
Cependant il advint qu'au sortir des forêts,
Le lion fut pris dans des rets,
Dont ses rugissements ne le purent défaire.
Sire Rat accourut, et fit tant par ses dents
Qu'une maille rongée emporta tout l'ouvrage.

Patience et longueur de temps
Font plus que force ni que rage.

La Fontaine

A l'étourdie : sans faire attention à ce qui pourrait lui arriver
Eût affaire : eût besoin
Il advint : il arriva
Des rets : des filets servant de piège
Emporta : détruisit
Comment se fait-il que le rat soit sorti entre les pattes du lion ?
Quelle qualité le lion montra-t-il ?
Pourquoi appelle-t-on le lion le roi des animaux ?

Que fit le lion en se voyant pris ?
Que fit le rat en l'entendant ?
Quelle leçon nous donne cette fable ?

16- Village, marché

Petit village

Petit village au bord des bois,
Petit village au bord des plaines,
Parmi les pommiers, non loin des grands chênes,
Là je suis né.

Petit village au bord des champs,
Petit village entre les haies,
Là j'ai chanté...

Petit village de silence,
Où la cloche sonne un air de France,
Là je viendrai....

Philéas Lebesgue

Le petit pays

C'est un petit pays qui se cache parmi
Ses bois et ses collines ;
Il est paisible, il va sa vie
Sans se presser sous ses noyers ;

Il a de beaux vergers
Et de beaux champs de blés,
Des champs de trèfles et de luzerne
Roses et jaunes dans les prés...

Il monte vers les bois,
Il s'abandonne aux pentes
Vers les vallons étroits
Où coulent les ruisseaux

Et, la nuit, leurs musiques d'eau
Sont là comme un autre silence...

Ramuz

Mon beau village

Connais-tu mon beau village,
Qui se mire au fond du ruisseau?
Encadré dans le feuillage,
On dirait un nid d'oiseau

Ma maison parmi l'ombrage,
Me sourit comme un berceau,
Connais-tu mon beau village,
Qui se mire au clair du ruisseau?

Loin du bruit de la grand'ville,
A l'abri du vieux clocher,
Je cultive un champ fertile,
Un jardin près d'un verger,

Sans regret ni vœu stérile:
Mon bonheur vient s'y cacher,
Loin du bruit de la grand'ville,
A l'abri du vieux clocher.

Quand ta voix, cloche argentine,
Retentit dans nos vallons,
Appelant sur la colline,
Les bergers et leurs moutons,

Moi, joyeux je m'achemine,
En chantant vers les sillons,
Quand ta voix, cloche argentine,
Retentit dans nos vallons.

Sous ton ciel, ô ma patrie
Mon village est le plus beau!
Plein de lui, l'âme attendrie,
Je le vois dans ton drapeau,

Et je veux qu'il me sourie
Dans mes fils jusqu'au tombeau!
Sous le ciel de ma patrie
Mon village est le plus beau!

Frédéric BATAILLE

Paysage de France

Trois ou quatre cyprès sur la pente fleurie.
Paysage toscan ?... Paysage d'Ombrie ?
Non, c'est tout simplement paysage de France.
Une route chez nous, là-bas, vers la Provence.

Ainsi, cherche-t-on loin ce que l'on a tout près !
Une route fleurie, trois ou quatre cyprès,
C'est l'Italie, dit-on, vers Assise ou Florence,
Et c'est un petit coin de notre belle France.

C'est un coin de chez nous. Si nous regardions mieux,
Nous y découvririons la marque des aïeux,
Car ils l'ont modelée par amour et souffrance,
Ces vieux Français terriens, notre terre de France.

Henri Ghéon

Terre de France

Oui, partout elle est bonne et partout elle est belle,
Notre terre de France aux mille aspects divers !
Belle sur les sommets où trônent les hivers,
Et dans la lande fauve à l'avoine rebelle,
Belle au bord des flots bleus, belle au fond des bois verts !

Belle et bonne aux coteaux où la vigne s'accroche,
Et dans la plaine grasse où moutonnent les blés,
Bonne dans les pâtis où les bœufs rassemblés
Mugissent ; bonne encore aux fentes de la roche
Où les oliviers gris aux figuiers sont mêlés.

Elle est douce au vallon où joua notre enfance
Et dont l'esprit toujours reprend l'étroit chemin,
Douce où l'on nous connaît : où l'on nous tend la main,
Douce où dorment nos morts, douce où l'on a d'avance
Marqué la place où l'on ira dormir demain.

F. Fabié

Le petit village

Comme à travers un noir et tranquille rideau,
A travers les rameaux dépouillés du vieux chêne,
J'ai, durant tout l'hiver, aperçu le hameau
Qui tient sur son giron la colline lointaine.

Je voyais son clocher, ses toits rouges, sa tour,
Le bout de chemin blanc qui tourne à son entrée,
Et les vitres briller au premier feu du jour,
Et sa fumée, au soir, par le vent étirée.

Mon regard m'y portait souvent ; j'imaginai
La place qui tient toute à l'ombre du vieil orme,
La porte du charron où pendent des harnais,
La grande où le fléau fait son bruit uniforme ;

Le retour des troupeaux traversant les ruisseaux,
Et qui s'en vont tout seuls rejoindre leur étable,
La source où la servante attend avec son seau,
Et la carrière avec son tombereau de sable.

Angellier, Le Chemin des Saisons

Que signifient le rideau, le regard, le giron, le fléau, la carrière

Comment s'appelle le premier feu du jour ?

Pourquoi la place tient-elle toute sous l'orme ?

Que signifie tenir ?

Est-ce bien chez le charron que l'on suspend les harnais ? comment s'appelle l'artisan qui les fait ?

Il y a deux parties dans cette description du village : l'une est une observation directe ; l'autre est un rappel de souvenirs

Où est situé le village ? cite les points dominants qui ont frappé le regard du poète

Pourquoi s'en tient-il à cette peinture générale dans la première partie

Quels nouveaux détails revoit-il en imagination ?

Citez les métiers que vous pouvez retrouver dans votre village ou dans votre rue ? comment et à quoi les reconnaît-on ?

Les cloches du pays

Combien je vous aime, ô voix argentines,
Cloches du pays, sœurs de mes vingt ans !
Ave Maria, laudes et matines
Combien mon cœur bat, quand je vous entends !...

Rien n'était si beau que vos envolées
Dans le grand soleil de l'après-midi,
Je suivais des yeux vos notes ailées
Qui tourbillonnaient dans l'air attiédi ;

Puis rasant l'église et ses vieilles tombes,
Planant sur le bourg à peine un moment,
Comme un fol essaim de blanches colombes

S'en allaient se perdre au bleu firmament.

L'horizon d'antan se trouble et recule
Et l'ombre envahit le cœur délaissé.
Cloches de l'aurore et du crépuscule
Rendez-moi, de grâce, un peu du passé !

Cloches qui riez quand l'aube s'allume,
Cloches qui pleurez quand le jour s'enfuit,
Angélus du soir, perdus dans la brume,
Glas des trépassés qu'emporte la nuit,

Carillons lancés à travers l'espace,
Qui faites un bruit d'oiseaux envolés,
Belles qui chantez pour le vent qui passe
Comme l'alouette au milieu des blés,

Cloches qui courez au ras des prairies,
Cloches qui frôlez la cime des bois,
Sur l'aile d'argent de vos sonneriez
Emportez mon âme au ciel d'autrefois !

Gabriel Vicaire, Bressans

Pourquoi voix argentines ?

Qu'est-ce qu'une envolée ?

Pourquoi grand soleil ?

Sens de tourbillonnaient, rasant l'église, planant

L'amour des cloches du pays persiste au cœur du poète

Deux expressions traduisent son affection profonde : sœurs de mes vingt ans, et mon cœur bat

Remarque la description d'un chant du carillon : que font les notes ?

A quoi sont-elles comparées ?

Les notes font comme la prière : elles montent vers Dieu.

Ses de horizon d'antan, aurore, crépuscule, glas des trépassés

Note la strophe remplie du regret du passé : qu'est cette ombre qui envahit le cœur ? c'est le remords du temps présent

Remarque cet appel aux cloches : que de jolis mots pour exprimer tout ce qu'elles font ! essaie de les retrouver et de les comprendre

Les clochers

Ô clochers paysans, humbles clochers perdus
Dans les pays sans gloire et les bourgs inconnus,
Clochers bleus, dont l'ardoise, entre les arbres brille
Et qui cousez le ciel de votre fine aiguille ;

Clochers trapus aux airs de château-fort, donjons
Dont les créneaux abritent les pigeons,
Clochers plats qui semblent vous blottir sous vos tuiles :
Clochers romans percés de fenêtres tranquilles...

Clochers des hauts plateaux que l'on voit de partout,
Clochers des bois, clochers des vignobles, clochers
Des pâtis qui sonnez l'Angélus aux bergers...
Clochers, ô bons clochers de la terre natale,
Vous êtes dignes, tous, d'une louange égale.

Louis Mercier

Pâtis : pâturages

Ville de France

Le matin, je me lève et je sors de la ville.
Le trottoir de la rue est sonore à mon pas,
Et le jeune soleil chauffe les vieilles tuiles
Et les jardins étroits sont fleuris de lilas.

Et me voici bientôt sur la côte gravie
D'où l'on voit, au soleil et couchée à ses pieds,
Calme, petite, pauvre, isolée, engourdie,
La ville maternelle aux doux toits familiers.

Elle est semblable à ses autres sœurs de la plaine,
A ses sœurs des plateaux, des landes et des prés ;
La mémoire, en passant, ne retient qu'avec peine
Parmi tant d'autres noms, son humble nom français.

Henri de Régnier

La chanson de la girouette

En zinc, en fer, en cuivre, en tôle,
De forme drôle,
A la crête des toits, par cent,
Les girouettes
- Comme les miroirs d'alouettes –
sans repos font des pirouettes,
pleurant, grinçant.

Que notre misérable vie,
Hélas ! est peu digne d'envie !
Que nous avons donc de soucis !
Nos pauvres cœurs sont tout noircis
A l'haleine des cheminées.
Tristes perchoirs de noirs corbeaux,
Bientôt, par la rouille minées,
Nous nous effritons en lambeaux.
J. Bonet

L'abbaye

L'abbaye qu'on vit naître au bas de ces coteaux
Longtemps vibra d'amour, d'œuvres et de prières,
Comme une ruche ardente au moindre renouveau.

Les essaims sont partis, la ruche est en poussière ;
Mais l'église sourit, belle, au milieu des prés,
Où, comme au temps jadis, s'attarde la rivière.

Louis Mercier

Paris

Toi dont l'air est si léger et le ciel si doux,
Toi dont les monuments harmonieux et délicats
Racontent une si longue et merveilleuse histoire !

O ville de Sainte Geneviève et de Saint Denis,
De Saint Vincent de Paul et des sœurs de charité,

Ville des poètes et des peintres glorieux,
Ville où Saint Thomas a enseigné,
Ville où Saint Louis a régné,

O ville de Notre-Dame !

Patrick Joquel

Paysage

Il est charmant, ce paysage,
Peu compliqué, mais que veux-tu ?
Ce n'est qu'une mer de feuillage
Où, timide, à peine surnage
Un tout petit clocher pointu.

Au premier plan, toujours tranquille,
La Saône reluit au matin.
Par instants, de l'herbe immobile,
Un bœuf se détache et profile
Ses cornes sur le ciel lointain.

Vis-à-vis, gardant ses ouailles,
Le nez penché sur son tricot,
Tandis qu'au loin chantent les cailles,
Une vieille compte ses mailles,
Rouge comme un coquelicot.

Et moi, distrait à ma fenêtre,
Je regarde et n'ose parler.
A quoi je pense ? A rien peut-être,
Je regarde les vaches paître
Et la rivière s'écouler.

G. Vicaire, Emaux Bressans

Toute la Flandre

Moi, je suis né là-bas, dans les brumes de Flandre,
En un petit village où des murs goudronnés
Abritent des marins pauvres, mais obstinés,
Sous des cieux d'ouragan, de fumée et de cendre...

Ô vous, les pays d'or et de douce splendeur !
Si vos bois, vos vallons, vos plaines et vos grèves
Tentent parfois encor mes désirs et mes rêves,
C'est la Flandre pourtant qui retient tout mon cœur.

Emile Verhaeren

Les maisons des dunes

Les petites maisons dans les dunes flamandes

Tournent toutes le dos à la mer grande ;
Avec leur toit de chaume et leur auvent de tuiles,
Et leurs rideaux propres et blancs
Et leurs fenêtres aux joints branlants,
Elles ont l'air de gens tranquilles.

Leurs vieux meubles peints et repeints,
En jaune, en bleu, en vert, en rouge,
Sont l'armoire d'où sort le pain,
Les bancs scellés au mur,
La table et le lit dur
Et puis l'horloge où le temps bouge.

Ainsi vivent-elles très pauvrement ;
Ainsi vivent-elles ces petites maisons,
Sous la crainte des horizons ;
Pauvres chaumes, minces guérites,
Pour ceux qu'elles abritent.

Emile Verhaeren

Le marché

Sur la petite place, au lever de l'aurore,
Le marché rit joyeux, bruyant, multicolore,
Pêle-mêle étalant sur ses tréteaux boiteux
Ses fromages, ses fruits, son miel, ses paniers d'œufs,
Et, sur la dalle où coule une eau toujours nouvelle,
Ses poissons d'argent clair, qu'une âpre odeur révèle.

Mylène, sa petite Alidé par la main,
Dans la foule se fraie avec peine un chemin,
S'attarde à chaque étal, va, vient, revient, s'arrête,
Aux appels trop pressants parfois tourne la tête,
Soupèse quelque fruit, marchande les primeurs
Ou s'éloigne au milieu d'insolentes clameurs.

L'enfant la suit, heureuse ; elle adore la foule,
Les cris, les grognements, le vent frais, l'eau qui coule,
L'auberge au seuil bruyant, les petits ânes gris,
Et le pavé jonché partout de verts débris.
Mylène a fait son choix de fruits et de légumes ;
Elle ajoute un canard vivant aux belles plumes !

Alidé bat des mains, quand, pour la contenter,
La mère donne enfin son panier à porter.
La charge fait plier son bras, mais déjà fière,
L'enfant part sans rien dire et se cambre en arrière,
Pendant que le canard, discordant prisonnier,
Crie et passe un bec jaune aux treilles du panier.

Albert Samain

17- Les métiers

Le boulanger

Qu'il est drôle, le boulanger,
Avec ses cheveux couleur de farine !
Sur ses bras, ses mains et sur sa poitrine,
On dirait qu'il vient de neiger.

Sans se lasser, d'un geste prompt,
Tandis qu'au village chacun sommeille,
Il moule les pains au creux des corbeilles,
Pareils à des chats accroupis en rond.

Puis dans le four au cœur vermeil,
Il les plonge au bout d'une longue pelle ;
Et bientôt, les miches en ribambelles
Sortiront, couleur de soleil.

Raymond Richard

Brave petit homme

On avait dit : « Lis une page »,
Et sur son alphabet penché,
Demeuré seul, Pierre, très sage,
Suivait du doigt le mot tracé.

Mais voici que, par la fenêtre,
L'appelle un brillant rayon d'or...
L'enfant va regarder, peut-être ?
Non, cinq lignes restent encor !

Puis un oiseau par la fenêtre,
Joyeusement, chante bien fort...
L'enfant va l'écouter, peut-être ?
Non, trois lignes restent encor !

Enfin, voici la page dite.
Plus de livre pour aujourd'hui !
Et Pierre, le remplaçant vite,
Se redresse, tout fier de lui !

Tout travaille

Voici le jour, voici l'aurore !
Tout s'éveille avec le soleil
Pour le travail. Le soleil dore
La plaine et le coteau vermeil.

Voici le jour ! L'homme et la bête
Se préparent à travailler.
Voici le jour ! Enfant, apprête
Ton petit livre et ton cahier.

Sois résolu, marche bien vite !

Pars à l'école, l'air joyeux.
Car tout travaille et tout s'agite,
Sous la belle clarté des cieux.

Maurice Bouchor

Chanson

Devant ma maison close,
Tout le village ce matin est passé.
Les voitures des maraîchers
Sont parties en pleine nuit
Pour le marché de la ville lointaine,
Au pas du cheval endormi
Marchant tout seul dans la clarté de la lanterne
Et les cahots bercés longuement ont gémi.

Puis j'ai reconnu les charrues
Au cliquetis de leurs roues de fer,
Et les laboureurs au fouet
Qu'ils faisaient claquer dans l'air...
Et je les ai trouvés si gais
Avec leurs chansons sifflées
Que j'ai su que l'aube était enfin née...

Devant ma maison close,
Tout le village est passé,
Et ma chambre cette matinée
Fut toute pleine des bruits de l'aube.

Henri Ghéon

Le sommeil des travailleurs

Tout dort. Rompus de lassitude,
Les hommes sont ensevelis
Entre leurs draps de toile rude,
Dans les ténèbres des grands lits.

Les troupeaux gisent près des crèches :
Les bœufs, dans la paille, affaîssés,
Rêvent des prés, de l'herbe fraîche,
Et des sillons qu'ils ont tracés.

Le chien dort, et le coq sonore
Se tient muet sur son perchoir,
Car le jour n'est pas près d'éclorre
Et le côté de l'aube est noir.

Le sommeil tient aussi les choses :
Les outils qui vivent dehors,
Les meubles que les murs enclosent
Et la maison même, tout dort.

Seule, vivante en l'ombre immense,
L'horloge obscure ne dort pas ;
Seule, dans l'anxieux silence,
Comme un pas lent mais jamais las,

Ou comme le pouls d'une artère
Ou le battement d'un cœur sourd,
Elle fait son bruit solitaire,
Toujours, toujours, toujours, toujours.

Louis Mercier, Le poème de la maison

Les métiers

Sans le paysan, aurais-tu du pain ?
C'est avec le blé qu'on fait la farine ;
L'homme et les enfants, tous mourraient de faim,
Si dans la vallée et sur la colline
On ne labourait et soir et matin.

Sans le boulanger, qui ferait la miche ?
Sans le bûcheron, roi de la forêt,
Sans poutres, comment est-ce qu'on ferait
La maison du pauvre et celle du riche ?
Même notre chien n'aurait pas sa niche.

Où dormirais-tu, dis, sans le maçon ?
C'est si bon d'avoir sa chaude maison
Où l'on est à table, ensemble en famille !
Qui cuirait la soupe, au feu qui pétille,
Sans le charbonnier qui fit le charbon ?

Sans le tisserand, qui ferait la toile ?
Et sans le tailleur, qui coudrait l'habit ?
Il ne fait pas chaud à la belle étoile !
Irons-nous tous nus, le jour et la nuit,
Et l'hiver surtout, quand le nez bleuit ?

Aime le soldat qui doit te défendre !
Aime bien ta mère, avec ton cœur tendre :
C'est pour la défendre aussi qu'il se bat ;
Quand les ennemis viendront pour la prendre,
Que deviendras-tu, sans le bon soldat ?

Aime les métiers, le mien et les vôtres !
On voit bien des sots, pas un sot métier ;
Et toute la terre est comme un chantier,
Où chaque métier sert à tous les autres,
Et tout travailleur sert le monde entier.

Jean AICARD

L'amour des métiers

Je vous aime, gars des pays blonds, conducteurs
De hennissants et clairs et pesants attelages,
Et vous, bûcherons roux des bois pleins de senteurs,
Et toi, paysan fruste et vieux des blancs villages,
Qui n'aimes que les champs et leurs humbles chemins,
Qui projettes la semence d'une ample main
D'abord en l'air, droit devant toi, vers la lumière
Pour qu'elle en vive un peu, avant de choir en terre ;

Et vous aussi, marins qui partez sur la mer
Avec un simple chant, la nuit, sous les étoiles ;
Quand se gonflent, aux vents atlantiques, les voiles
Et que vibrent les mâts et les cordages clairs ;
Et vous, lourds débardeurs dont les larges épaules
Chargent ou déchargent, au long des quais vermeils,
Les navires qui vont et vont sous les soleils
S'assujettir les flots jusqu'aux confins des pôles...

Et vous encor, chercheurs d'hallucinants métaux
En des plaines de gel, sur des grèves de neige,
Au fond des pays blancs ou le froid vous assiège
Et brusquement vous serre en son immense étau ;
Et vous encor, mineurs, qui cheminez sous terre,
Le corps rampant, avec la lampe entre vos dents,
Jusqu'à la veine étroite où le charbon branlant
Cède sous votre effort obscur et solitaire ;

Et vous, enfin, batteurs de fer, forgers d'airain,
Visages d'encre et d'or trouant l'ombre et la brume,,
Dos musculeux tendus ou ramassés, soudain,
Autour des grands brasiers et d'énormes enclumes ;
Lamineurs noirs bâtis pour un œuvre éternel,
Qui s'étend de siècle en siècle toujours plus vaste,
Sur des villes d'effroi, de misère et de faste,
Je vous sens en mon cœur, puissants et fraternels.

J. Verhaeren

E. Verhaeren, *La Multiple splendeur*

Explique gars, attelages clairs

Que veut désigner le poète par les pays blancs, les vents atlantiques ?

Qu'est-ce qu'un paysan fruste ?

Donne un synonyme de choir en terre

Explique vermeils, les confins

L'auteur fait une énumération des principaux métiers. Il les aime tous. Pour éviter la monotonie d'une liste, il caractérise chaque métier par un mot, un vers pittoresque. Cherche-les pour chaque profession : voici d'abord les travailleurs des champs, et ceux de la mer ; ne connais-tu pas une jolie description des travailleurs de la mer de V. Hugo ? (Les pauvres gens) Pourquoi tous ces ouvriers méritent-ils d'être aimés, soutenus et secourus ?

Sens de hallucinants, assiège, étau, veine, charbon branlant, dos musculeux, lamineurs

Voici les ouvriers du sein de la terre et ceux du fer, dans les usines

Où vont les premiers pour trouver les métaux hallucinants ?

Remarque le choix des mots plaine de gel, une grève de neige

Quel est le sens propre de ces mots ? l'hiver a-t-il un étau ? explique

Détaille la description du mineur

Qu'est-ce que cette veine étroite

Enfin, la description des ouvriers d'usine : leur physique, leur travail, le résultat de ce travail. Le poète termine par un élan de fraternité à l'égard de tous ces travailleurs

Les enfants lisent, troupe blonde

Les enfants lisent, troupe blonde ;

Ils épellent, je les entends ;

Et le maître d'école gronde

Dans la lumière du printemps.

Tout rit, tout chante ; c'est la fête

De l'infini que nous voyons ;

La beauté des fleurs semble faite

Avec la candeur des rayons.

J'épelle aussi moi ; je me penche
Sur l'immense livre joyeux ;
Ô champs, quel vers que la pervenche !
Quelle strophe que l'aigle, ô cieux !

Victor Hugo

Les ouvriers de la maison

Charpentier solide et hardi maçon,
Bâissez la maison !
Coiffez-la de tuile ou de fine ardoise,
Couvreur que je vois si vaillant !
Peintre fais-la claire et jolie ;
Ferme-la bien, bon menuisier ;
A vous tous, adroits ouvriers,
Faites une œuvre accomplie.
Jardinier, pare-la de fleurs.
Achevez la maison de l'homme, ô travailleurs !

M. Bouchoir

L'apprenti maçon

Plus tard je tiendrai la truelle
Je bâtirai murs et maisons.
En attendant, sur mon échelle
Je suis manœuvre d'un maçon.

Et je lui porte, sur ma tête,
Ce qu'il demande à tout moment,
Dans l'auge en bois que je tiens prête,
La chaux, le sable ou le ciment.

La truelle d'acier, bien souple,
Lance, aplatit plâtre et mortier
Entre pierres qu'on accouple...
Le mur monte... Quel beau métier !

On voit d'en haut toute la ville,
Pleine de bruit, de pas, de cris,
Que de maisons ! mille ! cent mille !
Sans maçons, où serait Paris ?

J. Aicard, *Le Livre des Petits*

Un manœuvre : ouvrier à tout faire – ici, un aide-maçon
Accoupler : réunir deux à deux
Quel est celui qui parle ?
Par quoi faut-il commencer pour devenir un bon maçon ?
A quoi sert l'auge ? la truelle ?
Comment l'apprenti porte-t-il l'auge ?
Pourquoi le métier de maçon est-il un beau métier ?

Travailleurs heureux

Bergers, hommes de la forêt et de la lande,
Pauvres laboureurs, n'étiez-vous pas les plus gais des chrétiens ?
Le bonheur est peut-être toujours de l'autre côté des montagnes,
Mais vous connaissiez le contentement.
Oui, gens des hautes terres,
N'étiez-vous pas sur les sommets quasi sacrés,
Ceux qui vivaient le mieux en grand air, près du ciel ?

Je n'ai qu'à me souvenir de celui-ci, de celui-là,
De ce cantonnier droit et naïf qui gagnait trois cent francs par an,
De cet autre vieux qui eut tant de peine et si résigné,
Si vaillant sans le savoir ;
De ces vieilles honnêtes et gaies,
Et de la façon dont elles parlaient de ceux d'autrefois,
De tant de pauvres gens aux yeux purs, aux faces si braves,
Si loyales et si bonnes...
Près d'eux, une envie vous venait d'être meilleur.

Henri Pourrat

Le marché de la petite ville

Le marché qui revient une fois la semaine,
Pour quelques heures, seul, éveille la cité,
Et, seul, entre ses murs silencieux ramène
Une rumeur de vie et de prospérité.

Le jour se lève à peine, et le vieux pont de pierre
Résonne et sent trembler ses deux arches sous lui,
Au passage des chars à bancs pleins de fermières,
Et qu'un valet faraud et déluré conduit.

Voici les tombereaux venus de la montagne,
Chargés de sacs d'avoine et de sacs de froment ;
Un bouvier, l'aiguillon en main, les accompagne,
Touchant ses bœufs, l'un après l'autre, en les nommant.

Les auberges s'égaient et flamboient ; on afflue
Au Cheval blanc, au Lion d'or, aux Trois moineaux ;
L'hôtelier se prodigue, et l'hôtesse mafflue
Tempête et resplendit autour de ses fourneaux ;

Dans la salle enfumée, où pullulent les mouches,
Autour des rouges bords qu'ils vident d'un seul coup,
Gesticulent et crient des maquignons farouches,
Qui portent un long fouet en étole à leur cou...

Louis Mercier

*Explique une rumeur de vie, faraud et déluré, toucher les bœufs, affluer, se prodiguer, mafflue, tempête, porter en étole
La ville est morte, qui l'éveille ?*

Remarque les détails de l'animation qui envahit le village

Vers midi, l'animation a gagné les auberges : comment ?

Remarque leurs enseignes, la description de l'hôtelier et de l'hôtesse

Que remarques-tu dans la description de la salle ? c'est une peinture réaliste, mais bien vraie

Le couvreur de chaumière

Les maisons autrefois étaient comme les granges,
Couvertes de paille fraîche, avec un large pignon.
Voici le couvreur sur la cour !

Il faut de la paille de seigle pour faire le toit de chaume,
Attacher bien serrées les petites balles égalisées ;
Et l'homme sans sabots monte sur la charpente,
Maître de lui, fier Auvergnat !

Les chaumes amoncelés, d'un rude coup de patte,
Il arrange la chaumière, les liasses de bottes
Qui, jusqu'au faîtage, s'attachent sur les lattes :
La main fait tourner le bâton !

Quelques arceaux de noisetiers accrochent le pailler.
Content, notre artisan siffle une chanson ;
Là-haut, sans aucune frayeur, il fait « pointe grillée »
Et plante une croix sur le pignon.

J-H Bonhomme

Les cathédrales

Ceux qui firent les cathédrales,
Où vient prier l'humanité,
Ceux qui firent les cathédrales
Avec du ciel et de l'éternité,

Tirant, hissant la pierre lourde,
Souffrant, mais le front radieux,
Tirant, hissant la pierre lourde,
Un reflet divin brillant dans les yeux,

Moines, bourgeois, manants, ou maîtres,
Verriers, maçons ou compagnons,
Moines, bourgeois, manants ou maîtres,
Qui se souvient encore de leurs noms ?

Claude Benoîte

Les vitraux d'Ambierle

Le chef-d'œuvre est en place, et la haute verrière
Débarrassée enfin des pesants échafauds
Qui, depuis de longs mois offusquaient sa lumière,
Demain, au grand soleil, livrera ses émaux.

Nous sommes en l'an mil quatre cent quatre-vingt...
C'est un soir de juillet sur le pays d'Ambierle.

Or, dans l'ombre du chœur silencieux, un homme
Est seul, genoux en terre, à prier humblement ;
Jeune encor, il a l'air d'un vieillard ; on le nomme
« Le Maître » ; nul ne sait s'il s'appelle autrement.

Car c'est lui le verrier, dont le fougueux génie,
Soumettant tour à tour le cristal et le feu,
Des tons et des couleurs concerta l'harmonie,

Et fit chanter au verre un chant digne de Dieu.

Hélas ! il n'a pas vu la gloire de son œuvre.
Un jour, ses yeux, brûlés par le four en travail
Se sont éteints. Il est aveugle, et les manœuvres
Ont dû monter sans lui le merveilleux vitrail.

Il a voulu pourtant être là. Sa science
A pu guider encor le bras des ouvriers.
Puis il nourrit au cœur une grande espérance ;
Il a pleuré, souffert, et surtout tant prié !

« Seigneur, miséricorde ! et faites que je voie
Une fois mon ouvrage, une seule, et joyeux
Je me replongerai dans l'ombre qui me noie
Et je vous bénirai dans la nuit de mes yeux !

Je vois ! je vois ! Mon œuvre est bonne et salutaire ;
Elle fera bénir votre nom des vivants,
Seigneur, je ne veux point d'autre gloire sur terre ! »

Louis Mercier

Le facteur

Il s'en vient, d'un pas régulier,
Tout seul traînant ses gros souliers.
Il s'en vient par la route claire,
Ses souliers sont blancs de poussière.

par les sentiers sur le gazon,
Il disparaît dans les maisons.
Il porte (sait-il ce qu'il porte?)
Les nouvelles de porte en porte.

Il a grand chaud c'est un bon vieux...
Le soleil lui fait mal aux yeux.
Et vidant son sac à mystères,
Il s'en va sur la route claire.

Henry Spiess (1876-1940)

Les agents de police

Les agents de police
Avec leur bâton blanc
Veulent qu'on obéisse.
Ils arrêtent l'élan
Des autos en furie.
Mais, dès qu'on les en prie,
Ils vous font traverser
Sans qu'on soit renversé.
Et si, par aventure
Un bébé doit passer
En petite voiture,
Les agents bien appris
Arrêtent tout Paris
Pour que le bébé passe.
Il faut leur rendre grâce,

Car, vraiment, les agents
Sont de bien braves gens !

L. Delarue-Mardrus, Poèmes mignons

Les autos en furie : être en furie, c'est être dans une grande colère. On dit que les autos sont en furie car elles vont très vite et font beaucoup de bruit
Il faut leur rendre grâce : il faut savoir les remercier et se montrer aimable avec eux
Où se tiennent les agents de police ? Pourquoi ont-ils un bâton blanc ?
Les agents arrêtent-ils vraiment tout Paris ?
Pourquoi les agents sont-ils de braves gens ?

La plainte du bois

Dans l'âtre flamboyant le feu siffle et détonne,
Et le vieux bois gémit d'une voix monotone.
Il dit qu'il était né pour vivre dans l'air pur,
Pour se nourrir de terre et s'abreuver d'azur,
Pour grandir lentement et pousser chaque année,
Plus haut, toujours plus haut, sa tête couronnée,
Pour parfumer avril de ses grappes de fleurs,
Pour abriter les nids et les oiseaux siffleurs...

Il dit que l'homme est dur, avare et sans entrailles,
D'avoir à coups de hache et par d'âpres entailles
Tué l'arbre : car l'arbre est un être vivant.
Il dit comme il fut bon pour l'homme bien souvent,
Qu'il nous couvrait le jour de ses frais parasols,
Et nous berçait la nuit au chant des rossignols ;
Et, qu'ingrats, oubliant notre amour, notre enfance
Nous coupons sans pitié le géant sans défense.

J. Richepin, La chanson des gueux

Pourquoi le feu détonne-t-il ? Que signifient s'abreuver d'azur, la tête couronnée, parfumer avril ? que sont ces frais parasols ?

Le poète fait parler l'arbre comme un être vivant. De quoi se plaint-il ? que regrette-t-il ? quels étaient ses bienfaits ? ne servait-il qu'à l'homme ? n'était-il pas la parure de la nature ? que fait l'homme cependant ? A quels traits vois-tu qu'il est cruel ? pourquoi est-il ingrat ? cette plainte te paraît-elle juste ?

L'aiguille

Je suis la petite aiguille
Aux doigts de jeune fille,
Et des mères de famille.
Je vais, je viens, je sautille,
Pour que le monde s'habille
Selon l'âge et les saisons...
Nous cousons, nous cousons.

Dans la toile, dans la laine,
Dans la robe de futaine,
Dans le manteau de la reine,
Avec mon fil que j'entraîne,
Nuit et jour je me promène,
Et, dans toutes les maisons,

Nous cousons, nous cousons.

Aussi petite qu'utile,
Lorsqu'il faut que l'on m'enfile,
Si l'on me croit très facile
J'aime à paraître indocile...
Je donne à la plus habile
Les plus piquantes leçons...
Nous cousons, nous cousons.

J. Aicard, Le Livre des Petits

Futaine : étoffe de coton pour faire les habits ordinaires
Aussi petite qu'utile : l'aiguille est très petite et en même temps très utile
Qui parle dans cette poésie ?
Pourquoi dit-elle « nous cousons » ?
Que fait l'aiguille ?
Comment entraîne-t-elle le fil ?
Comment peut-elle être indocile ?
Quelles sont les piquantes leçons qu'elle donne aux plus habiles couturières ?

Printemps – pluie et vent

Que le monde est beau

Entends-tu ? Voici l'ondée
Elle vient... Elle est tombée...
La jeune abeille vole à la découverte
Dans le mystère du verger.

J'entends bêler les troupeaux ;
L'écho répond au berger
Que le monde est beau,
Que le monde est beau !

Oscar Milosz

O pluie de printemps

O pluie de printemps
Ne tombe pas si fort ;
Les fleurs de cerisier,
Je ne les vois encore
Si tu les faisais tomber, quel regret !

Poème japonais

Pluie d'été

Une petite pluie
Si fine, si fine,
Danse en riant sur les toits gris.
Le ciel est gris, très loin, très bas,
La pluie chantonne à travers les arbres,
Les feuilles luisent,
Les gens s'enfuient sur le chemin
Et la pluie rit...

Albert Fleury

Pluie d'avril

Il pleut, il pleut sur le jardin,
Dig, don, din !
Les escargots font leur toilette
Et, dans la mare, les reinettes,
Timidement, jouent de la flûte !
Tût ! Tût ! Tût !

Il pleut, il pleut sur le jardin,
Dig, don, din !
Les chats frileux rentrent bien vite,
Les limaçons font des visites,
Et les grillons chantent, surpris,
Cui ! Cui ! Cui !

Mais l'averse cesse soudain,
Dig, don, din !
Le soleil enfin se rallume,
Les gais pinsons lissent leurs plumes
Et se saluent de petits cris !
Cui ! Cui ! Cui !

Raymond Richard

Mars

Il tombe encore des grêlons,
Mais on sait bien que c'est pour rire.
Quand les nuages se déchirent,
Le ciel écume de rayons.

Le vent caresse les bourgeons
Si longuement qu'il les fait luire.
Il tombe encore des grêlons,
Mais on sait bien que c'est pour rire.

Les fauvettes et les pinsons
Ont tant de choses à se dire
Que dans les jardins en délire
On oublie les premiers bourdons.

Il tombe encore des grêlons...

Maurice Carême

Promesses de Mars

Quand Mars sème ses giboulées
Dont la grêle folle étincelle,
Quand, de ses blanches aiguillées,
Le givre brode de dentelle
Les noires branches des allées,

Et des collines aux vallées,
Le petit rouge-gorge appelle,
Secouant ses ailes mouillées,
Les jours où le bois entremêle,
Pour cacher les nids, ses feuillées.

Auguste Angellier Le chemin des saisons (1903).

Le vent de Mars

Le vent de Mars est insouciant :
Il joue aux billes avec les gouttes
Parfois même il les sèche toutes
Sans savoir que c'est du diamant.

Le vent de Mars est insouciant :
Quand il bouscule les jonquilles

Comme s'il s'agissait de quilles
Il gâche l'or qui est dedans.

Jean Crizet

Le jardin mouillé

La croisée est ouverte ; il pleut
Comme minutieusement,
A petit bruit et peu à peu,
Sur le jardin frais et dormant,

Feuille à feuille, la pluie éveille
L'arbre poudreux qu'elle verdit ;
Au mur on dirait que la treille s
S'étire d'un geste engourdi.

L'herbe frémit, le gravier tiède
Crépite et l'on croirait, là-bas,
Entendre sur le sable et l'herbe
Comme d'imperceptibles pas.

Le jardin chuchote et tressaille,
Furtif et confidentiel ;
L'averse semble maille à maille
Tisser la terre avec le ciel.

Henri de Régner, Les médailles d'argile

Ondée printanière

Il pleut gaîment, dans le soleil,
Il pleut sur les feuilles rieuses,
Il pleut sur les fleurs en éveil ;
Il pleut gaîment, dans le soleil,
Sur les chemins bordés d'yeuses...

Il pleut, et c'est, dans le lointain,
Une fête multicolore
Où tintent des sons argentins ;
Il pleut, et c'est, dans le lointain,
Une fête que le ciel dore...

Il pleut gaîment, dans le soleil,
Il pleut, et les gouttes murmurent
Les fièvres des midis vermeils ;
Il pleut gaîment, dans le soleil,
Il pleut, il pleut des perles pures...

Emile Lante

18- Printemps – fleurs

Mai

Mai revient ; tout brille aux cieux,
Tout chante sur la terre.

Dans les prés, l'agneau joyeux
Bondit près de sa mère.

L'eau coule bleue et claire ;
Tout chante sur la terre.

Mois de mai, mois de mai
Tu nous rends le cœur bien gai !

Maurice Bouchor

Printemps

De tous côtés, d'ici, de là
Les oiseaux chantaient dans les branches
En si bémol, en ut, en la.

De tous côtés, d'ici, de là.
Les prés en habit de gala
Etaient pleins de fleurettes blanches.

De tous côtés, d'ici, de là.
Les oiseaux chantaient dans les branches.

Lucie Delarue-Mardrus

Le printemps

Au printemps on est un peu fou.
Toutes les fenêtres sont claires,
Les prés sont pleins de primevères,
On voit des nouveautés partout.

Oh ! regarde ! une branche verte !
Les feuilles sortent de l'étui !
Une tulipe s'est ouverte...
Ce soir, il ne fera pas nuit.

Les oiseaux chantent à tue-tête,
Et tous les enfants sont contents.
On dirait que c'est une fête...
Ah ! Que c'est joli, le printemps !

Lucie Delarue-Mardrus

Le printemps

Les bourgeons verts, les bourgeons blancs
Percent déjà le bout des branches,
Et, près des ruisseaux, des étangs
Aux bords parsemés de pervenches,
Teintent les arbustes tremblants ;

Les bourgeons blancs, les bourgeons roses,
Sur les buissons, les espaliers,
Vont se changer en fleurs écloses ;
Et les oiseaux, dans les halliers,
Entre eux déjà parlent de roses ;

Les bourgeons verts, les bourgeons gris,
Reluisant de gomme et de sève
Recouvrent l'écorce qui crève
Le long des rameaux amoindris ;

Bourgeons laiteux des marronniers,
Bourgeons de bronze des vieux chênes,
Bourgeons mauves des amandiers,
Bourgeons glauques des jeunes frênes,
Bourgeons cramoisis des pommiers,
Bourgeons d'ambre pâle du saule,

Leur frisson se propage et court,
À travers tout, vers le froid pôle,
Et grandissant avec le jour
Qui lentement sort de sa geôle,

Jette sur le bois, le pré,
Le mont, le val, les champs, les sables,
Son immense réseau tout prêt
À s'ouvrir en fleurs innombrables
Sur le monde transfiguré.

Auguste Angellier Le chemin des saisons (1903)

*Espalier : mur le long duquel on plante des arbres fruitiers
Hallier : groupe de buissons touffus*

Le pêcher rose

J'ai vu fleurir le pêcher rose,
Le vieux pêcher noir et chenu.
Il rit sous le ciel ingénu,
Il rit de sa métamorphose !

Le mois d'avril est revenu,
J'ai vu fleurir le pêcher rose,
Le vieux pêcher noir et chenu
Devant le toit de tuiles roses.

Un oiseau gris parfois se pose
Sur le bout d'un rameau tenu
Et chante son bonheur menu.
Le mois d'avril est revenu !

Madeleine Ley

Le printemps

Champs et forêts, le sol tressaille.
Tout dit : « Le printemps est venu ! »
Et sous la terre qui s'émaille
Circule un fluide inconnu.

Chaque fleur prend part à la fête,
La nature éclate à la fois :
La fougère dresse sa tête,
Comme une crosse dans les bois.

Relevant sa coiffe dorée,
Le genêt dit : « C'est le printemps ! »
La sauge vers la centaurée
S'incline et lui dit : « Je l'entends ! »

Les renoncules étonnées
Entr'ouvrent leurs calices d'or
Et leurs corolles satinées
Où la coccinelle s'endort.

Dans son réduit, la violette
N'a point les habits de gala,
Mais elle ouvre sa cassolette,
Et son parfum dit : « Je suis là ! »

Tout vit, tout pousse, tout verdoie,
Tout se renouvelle en tout lieu ;
Pour remettre la terre en joie,
Il suffit d'un souffle de Dieu !

E. Manuel

*Que signifient tressaillir, s'émailler, des habits de gala, la cassolette, verdoyer ?
Comment s'appelle ce fluide inconnu qui circule à travers les plantes, venu du sol ?
Comment distingues-tu le calice de la corolle d'une fleur ?
Le poète veut montrer comment toute la nature se réveille du long sommeil de l'hiver, et se renouvelle
Que choisit-il dans la nature ? Enumère
Comment représente-t-il chaque fleur ? Toutes ces attitudes sont-elles exactes ?
Ne connais-tu pas d'autres fleurs qui s'ouvrent au printemps ?
Qu'a-t-il suffi, pour remettre ainsi la terre en joie ?
Retrouve d'autres marques de cette résurrection (ici, ce sont les fleurs, mais il y a aussi les oiseaux, les arbres, les jardins : que remarques-tu ?)*

Avril fleuri

Un rayon cogne à la fenêtre
Que l'on ouvre dès le réveil.
« Entre et sois béni, bon soleil !
C'est l'Avril qui vient de naître. »

Déjà sur l'arbre, ce matin,
On peut voir, tremblant à la brise,
Surgir du bourgeon qui se brise
Une feuille de vert satin.

Que de chansons parmi les branches !
Que de parfums dans l'air léger !
Avril répand sur le verger

Toutes ses fleurs, roses et blanches !

Avril, ô printemps, à mains pleines
Répands les fleurs et la clarté,
Et mets la joie et la bonté
Dans toutes les âmes humaines !

André Rivoire, Les Annales

*Remarque le choix du mot cogner : le soleil est une personne vivante qui frappe à la vitre. Entrez ! c'est le joyeux colloque
Voici la description en deux strophes : 1 c'est le renouveau de la nature ; quels faits a choisis le poète ? dans chaque
vers est notée une observation, qu'accompagne un mot chargé de sentiment Enumère ces observations ; 2 puis deux
souhaits : l'un est d'un poète, l'autre est d'un homme ; lequel préfères-tu ?
N'ajouterais-tu pas un souhait encore supérieur ? (n'y a-t-il pas un bien supérieur à la joie et la bonté, et qu'il faut
souhaiter aux hommes ?)*

Tout chante

Avril est de retour ;
La première des roses,
De ses lèvres mi-closes,
Rit au premier beau jour ;
La terre bienheureuse
S'ouvre et s'épanouit ;
Tout chante, tout jouit.

Théophile Gautier

Le bois est reverdi

Le bois est reverdi.
Une lumière douce
Sous la feuille à midi
Glisse et dore la mousse.
On dirait qu'on entend
Le bourgeon qui se fend
Et le gazon qui pousse.

André Theuriet

Au jardin

C'est le printemps,
Tout fleurit,
Tout sourit
Tout est parfum, tout est joie ;
L'oiseau chante à plein gosier,
Le rosier
Partout éclate et rougeoit.

André Rivoire

Douceur matinale

Le ciel est, par-dessus le toit,
Si bleu, si calme !
Un arbre, par-dessus le toit,
Berce sa palme.

La cloche dans le ciel qu'on voit
Doucement tinte.
Un oiseau, sur l'arbre qu'on voit,
Chante sa plainte.

Paul Verlaine

Gazon

Gazon, dit la pâquerette,
Préfères-tu le bouton d'or
A ma gentille collerette ?

Ma foi, je n'en sais rien encore
Au printemps, mon cœur est en fête,
Vous êtes le premier trésor
Dans l'écrin vert de mon herbe.

Myosotis

J'aime les étangs et j'habite
Partout où l'eau se creuse un lit.
Ma fleur d'un bleu pâle s'agite
Au moindre vent, au moindre bruit ;
Ma coupe d'or est si petite
Qu'une larme d'oiseau l'emplit.

Alphonse de Lamartine

Le liseron

Le liseron est un calice
Qui se balance à fleur de sol.
L'éphémère y suspend son vol
Et la coccinelle s'y glisse.
Le champignon rugueux et lisse
Parfois lui sert de parasol ;

Le liseron est un calice
Qui se balance à fleur de sol.
Or, quand les champs sont au supplice,
Brûlés par un ciel espagnol,
Il tend toujours son petit bol
Afin que l'averse l'emplisse ...

Le liseron est un calice.

Maurice Rollinat (le livre de la nature)

Après l'hiver

Tout revit, ma bien-aimée !
Le ciel gris perd sa pâleur ;
Quand la terre est embaumée,
Le cœur de l'homme est meilleur.

La branche au soleil se dore
Et penche, pour l'abriter,
Ses boutons qui vont éclore
Sur l'oiseau qui va chanter

Victor Hugo

Printemps

Regardez les branches
Comme elles sont blanches !
Il neige des fleurs.

Riant dans la pluie,
Le soleil essuie
Les saules en pleurs

Et le ciel reflète,
Dans la violette
Ses pures couleurs...

La mouche ouvre l'aile
Et la demoiselle
Aux prunelles d'or,

Au corset de guêpe
Dépliant son crêpe,
A repris l'essor.

L'eau gaîment babille,
Le goujon frétille
Un printemps encore !

Théophile Gautier

Matin de printemps

La pluie enveloppante ombrage
L'espace, les bois, la prairie,
Et forme sur le paysage
Une cage en verroterie.

C'est la pluie allègre d'avril,
Elle est mince, dansante et lâche
Comme des perles sur un fil.
Elle est joyeuse ! C'est sa tâche
De descendre en jets allongés,
De se glisser, de se loger
Dans les fentes et les entailles
Des bourgeons aux vertes écailles.

Soudain la voici qui s'arrête

Et qui suspend ses gouttelettes.
Le soleil renaît résolu.
Que l'air est bon quand il a plu !

Anna de Noailles

Le matin aux champs

La rosée arrondie en perles
Scintille aux pointes du gazon ;
Les chardonnerets et les merles
Chantent à l'envi leur chanson.

Les fleurs, de leurs paillettes blanches,
Brodent le vert du chemin ;
Un vent léger courbe les branches
Du chèvrefeuille et du jasmin.

Paul Verlaine

C'est l'aube : la rosée brille, les oiseaux chantent, les fleurs s'ouvrent, la brise agite les feuilles. Tout est calme, douceur, vie, et les vers sont une musique

Le moulin au printemps

Le chaume et la mousse
Verdissent les toits ;
La colombe y glousse,
L'hirondelle y boit ;

Le bras d'un platane
Et le lierre épais
Couvrent la cabane
D'une ombre de paix.

La rosée en pluie
Brille à tout rameau ;
Le rayon essuie
La poussière d'eau ;

Le vent qui secoue
Les vergers flottants,
Fait sur notre joue
Neiger le printemps.

Sous la feuille morte,
Le brun rossignol
Niche vers la porte, au niveau du sol.
L'enfant qui se penche voit dans le jasmin
Ses œufs sur la branche et retient sa main.

Alphonse de Lamartine Harmonies politiques et religieuses

*Le rayon essuie : les fines gouttelettes d'eau s'évaporent aux rayons du soleil
Neiger le printemps : le vent secoue les arbres fleuris, et fait tomber les pétales blancs*

Cloches naïves du muguet,
Carillonnez ! car voici Mai !

Sous une averse de lumière,
Les arbres chantent au verger,
Et les graines du potager
Sortent en riant de la terre.

Carillonnez ! car voici Mai !
Cloches naïves du muguet !

Les yeux brillants, l'âme légère,
Les fillettes s'en vont au bois
Rejoindre les fées qui, déjà,
Dansent en rond sur la bruyère.

Carillonnez ! car voici Mai !
Cloches naïves du muguet !

Maurice Carême

L'aube divine

L'aube divine baigne au loin l'horizon clair ;
L'alouette sonore et joyeuse, dans l'air,
D'un coup d'aile s'envole au sifflement des merles ;
Les lièvres, dans le creux des verts sillons tapis,
D'un bond inattendu remuant les épis,
Font pleuvoir la rosée en perles.

Leconte de Lisle

Le jour

Tout est ravi quand vient le jour
Dans les cieux flamboyant d'aurore.
Sur la terre en fleur qu'il décore
La joie immense est de retour.

Les feuillages au pur contour
Ont un bruissement sonore ;
Tout est ravi quand vient le jour
Dans les cieux flamboyants d'aurore.

La chaumière comme la tour
Dans la lumière se colore,
L'eau murmure, la fleur adore,
Les oiseaux chantent, fous d'amour.
Tout est ravi quand vient le jour.

Théodore de Banville

Le réveil des fleurs

Il fait à peine jour ; toute la maison dort
Sous son aile ardoisée
Quand les fleurs du parterre ouvrant leur coupe d'or
Déjeunent de rosée.

De blanches jeunes fleurs, c'est un peuple divin
Parqué dans l'herbe calme.
Le mol acacia fait sur le gravier fin
Un bercement de palme.

Anna de Noailles

Paysage

Les arbres du jardin
Se découpent dans l'air léger du soir
Comme s'ils étaient peints
Sur une fine soie ;
Le bel oiseau gris qui se balance
Sur la branche d'un pêcher fleuri
Se garde de troubler le silence
D'un seul cri ;
Tout dort,
Et la lune qui se mire en l'eau du lac
Est comme une mince barque
Au milieu d'un parc illuminé d'or.

Tristan Klingsor

La campagne

Après vos sœurs et votre mère,
Enfants, au cœur tendre et soumis,
Que la nature vous soit chère !
Les champs sont nos meilleurs amis.

L'air des champs donne avec largesse
Comme un autre lait maternel :
Il fait croître en force, en sagesse,
L'enfant placé là par le ciel.

Aimez donc les bois, la fontaine,
L'étang bordé de longs roseaux,
Les petites fleurs, le grand chêne
Tout peuplé de joyeux oiseaux.

V. de Laparde

*Qui les enfants doivent-ils aimer d'abord ? Que doivent-ils aimer ensuite ?
Que sont pour nous les champs ? Que donne l'air des champs ?
Que veut dire : avec largesse ?
Que fait encore l'air des champs ? Que trouve-t-on dans la campagne ?*

Le réveil

Lève-toi, les pieds nus, pour ouvrir la fenêtre ;
L'odeur du foin qu'on coupe et du trèfle pénètre
Avec l'aurore gaie et le vent du matin ;

Ecoute ; un arrosoir, là-bas, heurte une bêche,
Et plus loin, par-delà la haie et le jardin,
Le doux bruit d'une faux siffle dans l'herbe fraîche.

Henri de Régnier

La cueilleuse de bleuets

Douce cueilleuse de bleuets
Qui, par les prés, sous le ciel pur,
Vas, tenant dans tes doigts fluets
Ton frais bouquet de fleurs d'azur,

Tu marches la tête penchée ;
L'herbe scintille de rosée,
Une abeille s'est approchée,
Et sur ton bouquet s'est posée.

Auguste Angellier
Vois les fleurs

Vois les fleurs où la guêpe heureuse joue et boit,
Respire ces parfums que le vent chaud déplisse,
Touche ces groseilles aux baies rondes et lisses
Où s'enfonce au sommet un petit clou de bois.

Anna de Noailles

Printemps

La feuille a des chants,
Les herbes résonnent ;
Les buissons bourdonnent,
C'est concert aux champs.

Théophile Gautier

Les fleurs du printemps

Cueillons des fleurs et dans nos chevelures
Tressons des guirlandes légères ;
La brise est douce et la saison est claire,
Cueillons les fleurs tendres et pures.

Cueillons des fleurs et que leur fraîche haleine
Parfume nos danses pieuses ;
Le ciel est gai et la terre est riieuse :
Cueillons des fleurs parmi les plaines.

Ferdinand Herold

Les marronniers

Les fleurs des marronniers tombent déjà, flétries :
Il neige, il neige en mai des pétales de fleurs.

Sur le sol recouvert de leurs feuilles jaunies,
Les averses du soir mettent de larges pleurs...

Les fleurs des marronniers tombent déjà, finies :
Il neige, il neige en mai des pétales de fleurs.

Rosemonde Gérard

Comme un diable au fond de sa boîte,
Le bourgeon s'est tenu caché...
Mais dans sa prison trop étroite
Il baille est voudrait respirer.

Il entend des chants, des bruits d'ailes,
Il a soif de grand jour et d'air...
Il voudrait savoir les nouvelles,
Il fait craquer son corset vert.

Puis, d'un geste brusque il déchire
Son habit étroit et trop court ;
« Enfin, se dit-il, je respire...
Je vis, je suis libre... Bonjour ! »

Paul Géraldy

L'égantier en fleurs

Quand j'ai passé par la prairie,
J'ai vu, ce soir, dans le sentier,
Une fleur tremblante et flétrie,
Une pâle fleur d'égantier.
Un bourgeon vert à côté d'elle
Se balançait sur l'arbrisseau ;
J'y vis poindre une fleur nouvelle ;
La plus jeune était la plus belle.

Alfred de Musset, La Nuit d'Août

Une fleur d'égantier qui se flétrit, une fleur nouvelle qui va s'épanouir : la jeunesse est beauté, grâce et espoir. Des vers qui sont doux comme un chant

Joli mois de mai

L'aubépine fleurit ; les frêles pâquerettes,

Pour fêter le printemps, ont mis leurs collerettes :
La pâle violette, en son réduit obscur,
Timide, essaye au jour son doux regard d'azur,
Et le gai bouton d'or, lumineuse parcelle,
Pique le gazon vert de sa jaune étincelle.
Le muguet, tout joyeux, agite ses grelots,
Et les sureaux sont blancs des bouquets frais éclos ;
Les fossés ont des fleurs à remplir vingt corbeilles,
A rendre riche en miel tout un peuple d'abeilles.
Sous la haie embaumée, un mince filet d'eau
Jase et fait frissonner le verdoyant rideau
Du cresson. Ce sentier, tel qu'il est, moi je l'aime.

Théophile Gautier, Poésies

Leurs collerettes : les petites marguerites blanches (ou pâquerettes : elles fleurissent vers Pâques) ont leurs pétales disposés en rond comme les plus d'un col de lingerie.

Les fleurs se sont mises au frais pour fêter le printemps. Le pète célèbre cette fête du printemps, cette toilette et ce sourire des fleurs : l'aubépine ; regard bleu de la violette ; le jaune étincelle du bouton d'or ; les grelots du muguet verdoyant rideau du cresson

Réduit obscur : petit abri où la violette se cache

Lumineuse parcelle : le bouton d'or paraît si brillant sur la verdure des prés qu'on le compare à une petite lumière ou à une étincelle

Comment peut-on dire que les pâquerettes fêtent le printemps ?

Pourquoi dit-on que la violette a un regard d'azur ?

Quels sont les grelots du muguet ?

Comment les fleurs enrichissent-elles les abeilles ?

Le printemps

Le temps a laissé son manteau
De vent, de froidure et de pluie,
Et s'est vêtu de broderie,
De soleil luisant, clair et beau.

Il n'y a bête ni oiseau
Qu'en son jargon ne chante ou crie :
« Le temps a laissé son manteau
De vent, de froidure et de pluie. »

Rivière, fontaine et ruisseau,
Portent en livrée jolie
Gouttes d'argent d'orfèvrerie.
Chacun s'habille de nouveau ;
Le temps a laissé son manteau
De vent, de froidure et de pluie.

Charles d'Orléans

A laissé son manteau : le temps est un personnage dont les habits changent selon les saisons ; en hiver, il a un manteau de vent, de froid et de pluie ; au printemps, au contraire, il a un vêtement brodé de fleurs, de verdure et de soleil

Un peintre

Les blancs nuages

Dans le ciel bleu,
Les bords sableux
Du blond rivage,

Les rayons d'or
Le sombre orage,
Le vert feuillage
Où l'oiseau dort,

La belle rose
Charmant décor
Où l'ombre encor
Tremble et se pose,

Le ru d'argent
Vif, ou morose
Qui court, arrose
Les prés changeant :

D'une main sûre
Depuis longtemps
Monsieur Printemps
Peint la nature.

Michel Beau

Ce matin j'ai vu

Ce matin, dans les champs,
J'ai vu des primevères.
C'étaient bien les premières
A chanter le Printemps.

Ce matin, dans les prés,
J'ai vu des pâquerettes
A blanche collerette
Et corselet doré.

Ce matin, sous les pins,
J'ai vu des anémones.
Elles étaient mignonnes
En robe de satin.

Ce matin, dans le bois,
J'ai vu des pervenches
Se cacher sous les branches,
A l'abri des vents froids.

Ce matin, près du mur,
J'ai vu des violettes
Qui faisaient leur toilette
Sous un beau ciel d'azur.

Illerg

Le jardin

Il est humble, petit, mélancolique et clos.
Sa porte à claire-voie ouvre sur la grand-route.
Une fontaine au fond s'épuise goutte à goutte
Et ne remplit jamais qu'à demi le bassin.
La ruche, dans un coin, bourdonne d'un essaim
Qui rentre sous son toit dès que les fleurs sont closes.
Tout est calme, son rosier balance quelques roses
Qui s'empourprent dans l'ombre auprès d'un vieux laurier.

Henri de Régnier, La Cité des eaux

Mélancolique : un peu triste
Porte à claire-voie : porte dont les barreaux sont espacés
S'empourprer : devenir couleur rouge foncé
Où est situé ce jardin ?
Comment coule la fontaine ?
A quel moment les abeilles rentrent-elles ?

Botanique

Enfants, dans les jardins, cueillez à pleines gerbes
La verveine embaumée, et les grands lys superbes,
Le glaïeul odorant où le frelon s'endort,
Et dans les gazons verts, les jaunes boutons d'or.

Dans les grands bois, cueillez le grand muguet qui semble,
Lorsque le vent l'agite, une perle qui tremble ;
Cueillez, près de l'étang, l'iris bleu des roseaux
Et les clairs nénuphars, qui dorment sur les eaux ;

Ces fleurs-là, prenez-les, enfants, ce sont les vôtres,
Votre âme peut s'y mirer : laissez-nous les autres :
La digitale amère aux lobes diaprés,
L'aubépine épineuse et les œillets poivrés,

Les chardons trop nombreux toujours dans les corbeilles,
Le noir pavot mortel, qui fait peur aux abeilles,
La rose, enfin, qui blesse aussitôt qu'on la prend.

Toutes ces fleurs, enfants, ne sont pas vos pareilles ;
Et vous les cueillerez lorsque vous serez grands.

Paul Aros, L'âme heureuse

Qu'est-ce qu'un frelon ? les lobes d'une fleur ?

Pourquoi le muguet est-il appelé une perle ?

Qu'est-ce que se mirer ?

Pourquoi les œillets sont-ils dits poivrés ? et le pavot mortel ? La rose blesse-t-elle ?

Remarque le contraste entre les fleurs : il y a des fleurs aimables, elles sont pour les enfants qui leur ressemblent ; il y a des fleurs tristes et mauvaises, elles sont pour les hommes tristes et mauvais

Retrouve les fleurs que l'on abandonne aux enfants ; le choix est-il heureux ?

Retrouve celles que les hommes doivent garder pour eux ; quels en sont les inconvénients et les dangers ?

Le poète termine sur un vers bien mélancolique : enfants, vous les cueillerez, vous aussi, car vous serez, à votre tour, tristes et mauvais. La leçon morale te paraît-elle juste, bonne ? comment donc dois-tu préparer cet avenir de souffrances ?

19- Printemps – oiseaux

Le rouge-gorge

Le petit rouge-gorge
Sur une brindille,
Alerte, sautille.

Malicieux, son œil
En bouton de bottine,
Vive perle fine,
Cherche dans les feuilles
Un ver de terre rose.

Près de moi il vient ;
Je le voudrais bien
Tenir dans ma main.

Mais si je m'arrête,
Son œil me guette.
Il fait une pirouette,
Et s'en va plus loin.

Le nid

Entre les branches dérangées
J'ai vu le petit nid tout rond :
Ses œufs roses sont trois dragées
Dont trois oiselets sortiront.

Les trois coquilles si bien closes
Contiennent donc mille chansons.
Et dans les arbres, les buissons
Un jour chanteront les œufs roses.

Je ne veux pas voler ces œufs.
Comme font tous ceux de mon âge :
J'aime trop les oiseaux joyeux
Qui gazouillent dans le feuillage.

Lucie Delarue-Mardrus, *Poèmes mignons pour les enfants*

Laissez les oiseaux

Les prés ont des clochettes blanches
Et l'on entend au creux des branches
Et dans le cœur des vieux taillis,
Un réveil fait de petits cris.
Laissez les oiseaux dans leurs nids.

Regardez l'oiseau qui s'envole,
Enfants qui venez de l'école,
Les bois ne seraient plus jolis
Sans oiseaux et sans gazouillis.
Laissez les oiseaux dans leurs nids.

Laissez la petite famille

Qui tend le bec et s'égosille,
Que diriez-vous malgré vos cris
Qu'on prenne aux mamans leurs petits ?
Laissez les oiseaux dans leurs nids.

Pierre Alin

Aube

Un invisible oiseau dans l'air pur a chanté.
Le ciel d'aube est d'un bleu suave et velouté.

C'est le premier oiseau qui s'éveille et qui chante.
Ecoute ! Les jardins sont frémissants d'attente.

Ecoute ! Un autre nid s'éveille, un autre nid,
Et c'est un pépiement éperdu qui jaillit.

Qui chante le premier ? Nul ne le sait. C'est l'aurore.
Comme un abricot mûr le ciel pâli se dore.

~~Qui chante le premier ? Qu'importe ? On a chanté.
Et c'est un beau matin de l'immortel été.~~

Cécile PÉRIN

Les hirondelles

Jolis oiseaux, à tire d'aile
Vous vous élancez jusqu'au cieux,
Et dans votre ronde éternelle
Vous semblez monter près de Dieu.

Que votre vol est donc rapide !
Que vos petits cris sont joyeux !
Dans l'azur que votre vol ride
Qu'il fait bon vous suivre des yeux !

Dès que les neiges sont fondues,
Vous revenez vers nos maisons,
Sans vous égarer dans les rues,
Et vous nichez sous nos balcons.

Mais les tours des saints édifices
Sont vos demeures d'élection,
Vous les connaissez plus propices
A la divine protection.

Ainsi que font les hirondelles,
Abritons-nous sous les clochers.
Et nous verrons sur nous, comme elles,
Les regards de Dieu se pencher.

Chansons et rondes enfantines

Un nid d'oiseau

De ce buisson de fleurs, approchons-nous ensemble.
Vois-tu ce nid, posé sur la branche qui tremble ?
Pour les couvrir, vois-tu ces rameaux se ployer ?
Les petits sont cachés dans leur couche de mousse :
Ils sont tous endormis. Oh ! viens, ta voix est douce.
Ne crains pas de les effrayer.

De ses ailes encor la mère les recouvre ;
Son œil appesanti se referme et s'entr'ouvre ;
Et son amour longtemps lutte avec le sommeil ;
Elle s'endort enfin... Voix comme elle repose !
Elle n'a rien pourtant qu'un nid sous une rose,
Et sa part de notre soleil.

Vois, il n'est point de vide en son étroit asile :
A peine s'il contient sa famille tranquille ;
Mais là le jour est pur et le sommeil est doux ;
C'est assez ! Elle n'est ici que passagère,
Chacun de ses petits peut réchauffer son frère,
Et son aile les couvre tous.

E. Souveestre

Les mots se plier et se ployer ont-ils le même sens ?

Que désigne ici le mot couche ?

Que signifie : son œil appesanti ?

Le mot asile a-t-il été bien choisi ?

Pourquoi l'emploi du mot passagère ?

Ce morceau constitue une peinture saisissante de l'amour maternel chez les oiseaux. Etudie-le en répondant aux questions suivantes : où la mère a-t-elle construit son nid ? par quoi est-il couvert ? l'intérieur est-il moelleux ou dur ?

Qui recouvre les oiseaux et veille sur leur sommeil ?

Considère le tableau délicieux de la nichée endormie

La mère est-elle heureuse ? Pourquoi ?

L'alouette

Frêle alouette, je t'imite,
Caché dans l'herbe du sillon,
Je donne à mes vœux pour limite
Les bornes mêmes du vallon.

L'alouette m'entendit-elle
Sous son coquelicot vermeil ?
Elle en sortit, battant de l'aile,
Et s'éleva vers le soleil.

Montant, montant, montant encore,
Elle disparut à mes yeux.
Mais j'entendais son chant sonore
Comme une parole des cieux.

- Mon abri, semblait-elle dire,
Est, sans doute, un bouquet de fleurs !
Mais j'en sors souvent, et j'aspire
Aux espaces supérieurs.

Je monte dans l'azur tranquille,
Ami rêveur, fais comme moi ;

Demande à ces champs un asile
Mais à toute heure élève-toi.

A. Millien

Le merle au printemps

Avez-vous entendu un oiseau siffler ?
La nature assoupie
Par le vieil hiver
Va se réveiller ;
Voici le printemps habillé de vert :
Vous ne verrez plus le nid de la pie
En haut du peuplier.

Tristan Klingsor

Les nids

Il est des nids blottis loin de la route blanche,
Des nids que nul ne voit sur un rameau qui penche
A l'abri d'une feuille, à l'ombre d'un lilas...

Il est des nids blottis loin de la route blanche
Et les nids les plus chauds sont ceux qu'on ne voit pas.

Emilia Cuchet-Albaret

Le nid

Vois dans son nid la muette femelle
Du rossignol qui couve ses douze œufs :
Comme l'amour lui fait enfler son aile,
Pour que le froid ne tombe pas sur eux !

Son cou, que dresse un peu d'inquiétude,
Surmonte seul la conque où dort son fruit,
Et son bel œil, éteint de lassitude,
Clos de sommeil, se rouvre au moindre bruit.

Pour ses petits, son souci la consume
Son blond duvet à ma voix a frémi :
On voit son cœur palpiter sous sa plume,
Et le nid tremble à son souffle endormi

Alphonse de Lamartine

Chantez, mésange

Avril rit au jardin
Ce matin,
Tout paré de satin
Et d'or fin,

Chantez mésanges
Dans le verger,
Des plumes d'ange
Vont tôt neiger.

Il porte anneaux de choix
A ses doigts ;
Il fait jaillir des bois
Mille voix ;

Prodigue, il verse
A travers champs
En fine averse
Les diamants.

Philéas Lebesgue

Le merle

Un oiseau siffle dans les branches
Et sautille gai, plein d'espoir,
Sur les herbes, de givre blanches,
En bottes jaunes, en frac noir.

C'est un merle, chanteur crédule,
Ignorant du calendrier,
Qui rêve soleil, et module
L'hymne d'avril en février.

Lustrant son aile qu'il essuie,
L'oiseau persiste en sa chanson,
Malgré neige, brouillard et pluie,
Il croit à la jeune saison.

Il gronde l'aube paresseuse
De rester au lit si longtemps
Et, gourmandant la fleur frileuse,
Met en demeure le printemps.

Théophile GAUTIER (1811-1872)

Le merle

Gros bijoutier
En habit noir
Qui vous fait voir
Les perles fines
De sa vitrine,
Monsieur le merle
Va, se promène,
A pas comptés
Et puis égrène
Le bec levé
Comme un vrai merle
Toutes les perles
De son gosier.

Albert Atzenwiller

Le loriot

Le loriot siffle au milieu de l'arbre rose et doré !

Qu'est-ce qu'il dit ?
Que la pluie de cette nuit a été
Comme de l'or après ces longs jours de chaleur.

Qu'est-ce qu'il dit ?
Il dit qu'il fait bon labourer.

Qu'est-ce qu'il dit encore ?
Qu'il fait beau, que Dieu est grand,
Qu'il y a encore deux heures avant midi.

Paul Claudel

Toc ! toc ! Ouvrez-moi

Toc ! toc bonnes gens, ouvrez-moi !
Ayez pitié d'une mésange.
Puis-je venir dans votre grange ?
Dans dans le verger, il fait si froid.

Toc ! toc ! bonnes gens, ouvrez- moi !
La neige recouvre la terre ;
Je suis seule et n'ai plus de mère.
Il fait si chaud sous votre toit.

Toc ! toc ! bonnes gens, ouvrez-moi !
Je me contenterai des miettes
Qui resteront dans vos assiettes.
Comme on doit être bien chez soi !

Toc ! toc ! bonnes gens, ouvrez-moi !
Je serai toujours propre et sage,
Mais ne me mettez pas en cage ;
Il est si triste, cet endroit.

Toc ! toc ! bonnes gens, ouvrez-moi !
Je ne serai pas une ingrate ;
Je chanterai une sonate,
Pour vous, au printemps, dans le bois.

Gérard Illberg

Dans les bois

Au printemps l'oiseau naît et chante:
N'avez-vous pas ouï sa voix?
Elle est pure, simple et touchante
La voix de l'oiseau - dans les bois!

L'été, l'oiseau cherche l'oiselle;
Il aime - et n'aime qu'une fois!
Qu'il est doux, paisible et fidèle
Le nid de l'oiseau dans les bois!

Puis, quand vient la saison brumeuse
Il se tait avant les temps froids.
Hélas ! qu'elle doit être heureuse
La mort de l'oiseau dans les bois !

Gérard de NERVAL

Les oiseaux

J'eus toujours de l'amour pour les choses ailées.
Lorsque j'étais enfant, j'allais sous les feuillées,
J'y prenais dans les nids de tout petits oiseaux.

D'abord, je leur faisais des cages de roseaux
Où je les élevais parmi des mousses vertes.
Plus tard, je leur laissais les fenêtres ouvertes.

Ils ne s'envolaient point, ou, s'ils fuyaient au bois,
Quand je les rappelais, ils venaient à ma voix.
Une colombe et moi longtemps nous nous aimâmes.

Victor Hugo

Les fenêtres ouvertes : relevez les expressions qui montrent le bon cœur de l'enfant et son affection pour les oiseaux.

La bergeronnette

Charmant petit oiseau des champs,
Inconstante bergeronnette,
Qui voltige, vive et coquette,
Et qui siffles tes jolis chants.

Bergeronnette si gentille,
Qui tournes autour du troupeau,
Par les prés sautille, sautille,
Et mire-toi dans le ruisseau.

Va dans tes gracieux caprices,
Becqueter la pointe des fleurs
Ou poursuivre, aux pieds des génisses,
Les mouches aux vives couleurs.

Bergeronnette, vole, vole,
C'est ton doux chant qui me console,
Je n'ai pas d'autre ami que toi
Bergeronnette vole, vole,
Bergeronnette, devant moi !

Qu'est-ce que la bergeronnette ? Où vit-elle ? Comment est-elle ? Que fait-elle ?

20- Printemps – insectes ; douces soirées

Papillons bleus, papillons blancs

Les papillons bleus,
Les papillons blancs
Sur les prés mouillés
Et les blés tremblants
Vont battant des ailes.

C'est sous le soleil
Un frémissement
Qui fait s'incliner
Les fleurs doucement
Sur leurs tiges frêles.

Paul Bourget

Les Papillons

Blancs, bleus, gris, noirs, prompts, gais, fous, lestes,
Et titubants, et fanfarons,
Les papillons, ces fleurs célestes,
Battent l'air de leurs ailerons.

Ils déjeunent de primevères,
Font la dînette sur les lys
Et vont boire des petits verres
D'azur dans les volubilis.

Jean Rameau

Sur la glycine en fleurs

Sur la glycine en fleurs que la rosée humecte,
Rouges, verts, bleus, jaunes, bistres, vermeils,
Les mille insectes
Bougent et butinent dans le soleil.

Oh ! la merveille de leurs ailes qui brillent
Et leurs corps fins comme une aiguille
Et leurs pattes et leurs antennes
Et leur toilette quotidienne
Sur un brin d'herbe ou de roseau !

Emile Verhaeren

Nocturne

Le dernier feu s'éteint sur la lande embrumée ;
Plus de flamme aux carreaux, aux toits plus de fumée ;
La note des crapauds vibre seule et la nuit
Sous sa robe de crêpe endort ce faible bruit.

Les étoiles ne sont pas encore allumées.
Silencieusement, des brises embaumées
Passent sur le sommeil des moissons et des bois.
Une lueur surgit au faite blanc des toits
Et de taches d'argent sème la terre brune.

Laurent Tailhade

Chant du faucheur

Chante cigale, mon amie !
Chante grillon !
Comme le grain dans sa trémie,
Votre chanson
Danse et frémit dans un rayon !

Chantez ma mie, ô l'alouette,
Chante pinson ! Et toi,
Et vous, tarins, fauvette,
Sur le sillon,
Sur la rocaille et sur le buisson.

Chantez ma mie, abeille, abeille,
Chante frelon !
Le bouton d'or prête l'oreille
Et le chardon
Chante ma faux, dans la moisson.

Auguste Angelier

La cigale et la fourmi

La cigale, ayant chanté
Tout l'été,
Se trouva fort dépourvue
Quand la bise fut venue.

Pas un seul petit morceau
De mouche ou de vermisseau.

Elle alla crier famine
Chez la fourmi sa voisine,

La priant de lui prêter
Quelque grain pour subsister
Jusqu'à la saison nouvelle.

« Je vous paierai, lui dit-elle,
Avant l'août; foi d'animal,
Intérêt et principal. »

La fourmi n'est pas prêteuse
C'est là son moindre défaut.
« Que faisiez-vous au temps chaud ?
Dit-elle à cette emprunteuse.

- Nuit et jour à tout venant,
Je chantais, ne vous déplaie.

- Vous chantiez? J'en suis fort aise:
Eh bien ! Dansez maintenant. »

Jean de la Fontaine

Le crépuscule

Le crépuscule est au jardin.
L'odeur des sureaux monte et grise.
Huit heures sonnent au lointain,
Au cadran de la vieille église.

La chatte traverse la cour,
Le chien jappe vers son écuelle.
C'est l'ultime baiser du jour
Au front d'or des grappes nouvelles.

Le serin frappe à petits coups
Le bois vernissé de sa cage.
Là-bas, la plaine est à genoux
Dans la ferveur du paysage.

Instant de repos et d'espoir !
La terre humide et grasse fume,
Et dans la douce paix du soir
Meurt le son grave d'une enclume.

La dernière abeille s'enfuit !...
Mais dans le grand ciel qui se voile
S'ouvre la ruche de la nuit
D'où vont s'envoler les étoiles.

Nicolas Beauvuin

Les nuits tièdes sont revenues
Dans le bois qui bourgeonne encor,
A travers les feuilles menues,
Là-haut tremble la lune d'or.

André Theuriet

Au clair de lune
La lune blanche
Luit dans les bois ;
De chaque branche
Part une voix
Sous la ramée...

L'étang reflète,
Profond miroir,
La silhouette
Du saule noir
Où le vent pleure...

Paul Verlaine

*La lune luit, les oiseaux chantent dans les rameaux, et, comme ferait un miroir, l'eau reproduit l'image du saule planté sur les bords de l'étang
Ces vers sont la douceur et le charme d'une musique*

Que la soirée est fraîche et douce

Que la soirée est fraîche et douce !
Oh ! viens ! il a plu ce matin ;
Les humides tapis de mousse
Verdissent tes pieds de satin.
L'oiseau vole sous les feuillées,
Secouant ses ailes mouillées ;
Pauvre oiseau que le ciel bénit !
Il écoute le vent bruire,
Chante, et voit des gouttes d'eau luire,
Comme des perles, dans son nid.

Victor Hugo

Le chant du grillon

Souffle, bise, tombe à flots, pluie !
Dans mon palais tout noir de suie
Je ris de la pluie et du vent ;
En attendant que l'hiver fuie,
Je reste au coin du feu, rêvant.

C'est moi qui suis l'esprit de l'âtre !
Le gaz, de sa flamme bleuâtre,
Lèche plus doucement le bois ;
La fumée, en filet d'albâtre,
Monte et se contourne à ma voix.

La bouilloire rit et babille ;
La flamme aux pieds d'argent sautille,
En accompagnant ma chanson ;
La bûche, de duvet s'habille ;
La sève bout dans le tison.

Du fond de ma cellule noire,
Quand Berthe vous conte une histoire,
Le Chaperon ou l'Oiseau bleu,
C'est moi qui soutiens sa mémoire,
C'est moi qui fais taire le feu.

J'étouffe le bruit monotone
Du rouet qui grince et bourdonne ;
J'impose silence au matou ;
Les heures s'en vont, et personne
N'entend le timbre du coucou...

Th Gautier

*Que signifie l'esprit de l'âtre ? filet d'albâtre ? pieds d'argent ? s'habiller de duvet ?
Sens de rit, babille, cellule, soutiens, coucou
Quel est ce palais dont parle le grillon au début ?*

*Remarque l'importance naïve que s'accorde à lui-même le grillon du foyer. Il règne sur toute la maison
Etudie son rôle sur l'âtre et ce qu'il contient, sur les personnes de la maison, sur les animaux et les choses
Ne semble-t-il pas que voilà un grillon bien orgueilleux ? en réalité, que font du grillon les enfants ? ne connais-tu pas
une fable de La Fontaine où la mouche se donne aussi un rôle de première importance ?*

Harmonie du soir

Voici venir les temps où vibrant sur sa tige
Chaque fleur s'évapore ainsi qu'un encensoir ;
Les sons et les parfums tournent dans l'air du soir ;
Valse mélancolique et langoureux vertige !

Chaque fleur s'évapore ainsi qu'un encensoir ;
Le violon frémit comme un cœur qu'on afflige ;
Valse mélancolique et langoureux vertige !
Le ciel est triste et beau comme un grand reposoir.

Le violon frémit comme un cœur qu'on afflige,
Un cœur tendre, qui hait le néant vaste et noir !
Le ciel est triste et beau comme un grand reposoir ;
Le soleil s'est noyé dans son sang qui se fige.

Un cœur tendre, qui hait le néant vaste et noir,
Du passé lumineux recueille tout vestige !
Le soleil s'est noyé dans son sang qui se fige...
Ton souvenir en moi luit comme un ostensor !

Charles Baudelaire

Chant de nourrice

Dors, mon petit, pour que demain arrive.
Si tu ne dors pas, petite âme vive,
Demain, le jour le plus gai,
Demain ne viendra jamais.

Dors mon petit, afin que l'herbe pousse,
Ferme les yeux ; les herbes et la mousse
N'aiment pas, dans le fossé,
Qu'on les regarde pousser.

Dors, mon petit, pour que les fleurs fleurissent,
Les fleurs qui, la nuit, se parent, se lissent,
Si l'enfant reste éveillé,
N'oseront pas s'habiller.

Mais, s'il dort, les fleurs en la nuit profonde,
N'entendant plus du tout bouger le monde,
Tout doucement, à talons,
Sortiront de leurs boutons.

Et quand à la fin toutes seront prêtes,
En robes de noces, en habits de fête,
Alors d'un pays lointain,
Arrivera le matin.

G. Duhamélet

L'étoile du soir

Pâle étoile du soir, messagère lointaine,
Dont le front sort brillant des voiles du couchant,
De ton palais d'azur, au sein du firmament,
Que regardes-tu dans la plaine ?

Etoile qui descends sur la verte colline,
Triste larme d'argent du manteau de la nuit,
Toi que regarde au loin le pâtre qui chemine,
Tandis que pas à pas son long troupeau le suit,

Etoile, où t'en vas-tu dans cette nuit immense ?
Cherches-tu sur la rive un lit dans les roseaux ?
Où t'en vas-tu, si belle, à l'heure du silence,
Tomber comme une perle au sein profond des eaux ?

Alfred de Musset

La sauterelle

Saute, sauterelle,
Parmi les roseaux
Et, sans passerelle,
Franchis les ruisseaux.

Saute sur les gerbes
Au long des blé mûrs
Et dans les grandes herbes,
Du haut des vieux murs.

Saute, sauterelle,
Saute, et si l'enfant
Te cherche querelle,
Un bond te défend.

Et si la faux tranche
L'herbe sous tes pas,
Vole sur la branche
Qu'elle n'atteint pas.

Chavannes

L'araignée

Araignée grise
Araignée d'argent,
Ton échelle exquise
tremble dans le vent.
Toile d'araignée
- émerveillement ! -
Lourde de rosée
Dans le matin blanc.

Ouvrage subtil
Qui frissonne et ploie.
O maison de fil,
Escalier de soie !

Araignée grise,
Araignée d'argent,
Ton échelle exquise
Tremble dans le vent

Madeleine LEY

21- Pâques

Marche des rameaux

L'ânesse du Roi Jésus
Chemine à travers la ville,
Chemine d'un pas tranquille ;
Jésus est monté dessus.

Sous les pas du Roi Jésus
Les enfants jettent des palmes,
Des rameaux, et lente, calme,
L'ânesse marche dessus.

Marie Noël

L'enlumineur

Seigneur, c'est aujourd'hui le jour de votre Nom,
J'ai lu dans un vieux livre la geste de votre passion,

Un moine d'un vieux temps me parle de votre mort.
Il traçait votre histoire avec des lettres d'or.

Dans un missel, posé sur ses genoux,
Il travaillait pieusement en s'inspirant de Vous.

Blaise Cendrars

Sonnet à Jésus crucifié

Rien d'autre que vous ne m'attire
En vous voyant sur cette croix.
Seul, déchiré, mourant pour moi ;
A votre seul amour j'aspire.

C'est pour vous-même, ô Dieu très saint,
Que je vous aime et je vous crains ;
De vous seul mon âme s'enchanté.

Et je ne veux rien en retour
Sinon que brûle mon amour
D'une flamme toujours vivante.

Sainte Thérèse d'Avila

La croix

Au sommet du coteau, près de l'humble village
Dont les toits semblent rire à travers le feuillage,
Etendant ses grands bras noirs sur l'horizon bleu
Se dresse le gibet sacré du Fils de Dieu.

Le soir, en revenant, clair et gai, de sa vigne,
Le paysan s'arrête au détour du sentier,
Interrompt un instant le refrain familier
Et devant cette croix se découvre et se signe.

Quand le pâle soleil s'incline à l'horizon,
Glissant des reflets d'or sur le lointain gazon
Et la brume légère au faite des montagnes,
L'ombre de cette croix plane sur la campagne.

Lajoinie

Le voyage de Pâques

Ce Saint Jeudi, les cloches
Les cloches sont parties...
Leur jupe bouffait autour d'elles
Et le battant ne disait rien.

Elles volaient sans ailes,
Par des chemins à elles, très anciens,
Des chemins bleus au-dessus des nuages,
Les gros bourdons volaient très bas.

Et les petites cloches des couvents
Ou des églises de campagne, si petites
Qu'elles semblaient des gobelets d'argent, si fières
D'aller quand même à Rome volaient haut !

Bonjour, bonjour, disaient les gens ;
A bientôt, à votre retour, disaient les enfants ;
C'est bientôt le miracle, le miracle de Pâques, Alléluia !
Jésus ressuscité, le ciel nous est donné, Alléluia !

Sabine Sicaud

Dic nobis Maria

Marie, ah ! dites-nous ce que vous avez vu !
Et les yeux sont ardents, et les lèvres avides
Ont soif de boire enfin le message attendu.
- J'ai vu la pierre ôtée et le sépulcre vide.

J'ai vu, plus radieux que le soleil levant,
L'Ange qui nous a dit : « O femmes désolées,
Pourquoi parmi les morts cherchez-vous ce vivant ?
Il vous précèdera lui-même en Galilée. »

« Il est ressuscité comme Il l'avait promis ! »
Ainsi devant les Onze, a parlé Madeleine,
Et voici deux mille ans que le monde frémit
Au récit qu'elle a fait de la chose certaine.

Ressuscité ! Vraiment Il est ressuscité !
Femme, redites-nous encor cette nouvelle ;
Depuis que le soleil luit sur l'humanité,
La terre n'en a pas entendu d'aussi belle !

Louis Mercier

La nuit de Pâques

A travers la fenêtre, sans rideau, depuis longtemps je vois une petite étoile me luire.
Je ne dors pas. Mais entre le samedi Saint et Pâques, la nuit n'est pas faite pour dormir !
Les montagnes et les forêts attendent, elles m'entourent dans une émanation lumineuse.
La pleine lune, pas à pas, élève, suspend sa face pieuse...
Le soleil n'est pas levé encore : il y a une heure encore de cette immense solitude !
Il n'y a, pour garder le tombeau, que ces millions d'étoiles en armes, vigilantes depuis le pôle jusqu'au Sud !

Et tout à coup, dans le clair de lune, les cloches, en grappe énorme dans le clocher,
Les cloches au milieu de la nuit, comme d'elles-mêmes, les cloches se sont mises à sonner !
On ne comprend pas ce qu'elles disent, elles parlent toutes à la fois !
Ce qui les empêche de parler, c'est l'amour, la surprise toutes ensemble de la joie !
Ce n'est pas un faible murmure, ce n'est pas cette langue au milieu de nous-mêmes suspendue qui commence à remuer !

Paul Claudel

Les véroniques

Quand Jésus, gravissant la funèbre colline
Se traînait, accablé du fardeau de Sa croix,
La foule qui raillait Sa couronne d'épines
Criait en ricanant : « Salut au Roi des rois ! ».
Et chacun Lui jetait sa pierre et son outrage,
Et de hideux vieillards Lui crachaient au visage.
Alors, pour essuyer le visage divin
Une femme arracha son beau voile de lin.
Cette femme pleurait dans son acte héroïque
Et publiant ce fait, une sainte chronique
Raconte qu'à la place où tombèrent ses pleurs,
Le sol fut azuré sous un tapis de fleurs.

D'après M. Georges

Les vieilles croix

Au long des vieux chemins meurent les vieilles croix.
Au bord des prés, à l'ombre fraîche des étables,
Sur les vieux murs, au coin d'un champ, au seuil d'un bois,
Au long des vieux chemins meurent les vieilles croix.

Les hommes d'autrefois aimaient ces croix de pierres.
Et toujours réparaient la rustique barrière
Où l'herbe croissait libre, où chantaient les oiseaux,
Les hommes d'autrefois aimaient ces croix de pierres.

C. Gandilhon

Au Christ

Le voici donc, le jour qui nous assemble,
O mon Jésus ! Jusqu'à l'éternité,
Main dans la main, nous marcherons ensemble
A ta clarté.

Sur les hauts lieux, où ton divin mystère
A ses autels, je monterai vers toi ;
Et chaque aurore y versera, mon Frère,
Ta vie en moi.

Avec toi donc, à la Cène, au Calvaire,
Ou sur ton cœur, ou mes pas dans tes pas ;
C'est être au ciel que de marcher sur terre,
Christ, à ton bras !

*Remarque la force des sentiments : piété ardente au Christ : le poète désire être uni sans cesse à Jésus : il suit sa clarté, il cherche sa vie, il s'attache à tous ses pas
Que signifie main dans la main ? comment le chrétien recueille-t-il la vie du Christ en lui à chaque aurore ?*

Chant de Pâques

Alléluia ! Chantons, chrétiens, cloches, oiseaux !
Un nouveau jour paraît comme un lis sur les eaux
Et c'est un matin plein d'allégresse angélique !

Alléluia ! Chantons ! Le nuage est joyeux,
Le cri de l'alouette est rempli de lumière
Et les saints carillons volent parmi les bois,
Tandis que les coteaux que va dorer l'été
Frémiront en l'honneur du pur Ressuscité !

Noël Nouet

La croix

Ô croix en qui j'ai foi,
Arbre noble entre tous ;
Nulle forêt n'en produit de tel,
Pour le feuillage, la fleur, le fruit.

Ô doux bois, ô clous bénis,
Vous portez un doux fardeau.

J'ai planté un grain de blé
J'ai récolté du pain doré

J'ai planté un pépin de raisin
J'ai récolté un tonneau de vin

J'ai planté un noyau d'olivier

J'ai récolté un rameau de la paix

J'ai planté un germe de cœur
J'ai récolté une forêt d'amour.

Robert Fabri

22- Ste Vierge

Reine du Ciel

Reine du Ciel, réjouissez-vous, Alléluia !
Le Christ que vous avez porté, Alléluia !
Est ressuscité comme Il l'a dit, Alléluia !
Priez Dieu pour nous, Alléluia !

Je vous salue, Mère de Dieu

Ô clarté blanche
Que rien ne voile
Ni nuit, ni voile,
Je vous salue,
Ô claire et blanche.

Je vous salue,
Mère de Dieu,
Et Dieu me fasse
La grande grâce
D'un jour, au ciel
Vous voir de front,
Pleine de grâce.

P. de Gerdes

Vierge

Vierge Marie, aux fins voiles
Qui vivez dans le ciel d'azur
Près du soleil et des étoiles,
Faites que notre cœur soit pur.

Vierge Marie, ô tendre Mère,
Au mois de mai la terre entière,
Par la main des petits enfants,
Fleurit vos autels de Printemps.

Cantique des Pyrénées à Notre Dame de Lourdes

Nuages qui passez,
Louez l'Immaculée !
Par les lys des vallées,
Par les agneaux frisés,
Ah ! Qu'elle soit louée !

Granges qui sur les monts
Etes éparpillées,
Et myrtilles pillées
Par les pauvres pinsons,
Louez l'Immaculée !

Vives truites d'argent
Qui prenez la volée
Sur les eaux déroulées
Que l'on nomme torrents,
Louez l'Immaculée !

Il faut ici laver
Nos âmes et nos plaies
De dessus une claie
Un homme s'est levé !
Louez l'Immaculée !

Francis Jammes

La Vierge à midi

Il est midi. Je vois l'église ouverte. Il faut entrer.
Mère de Jésus-Christ, je ne viens pas prier.

Je n'ai rien à offrir et rien à demander.
Je viens seulement, Mère, pour vous regarder.

Vous regarder, pleurer de bonheur, savoir cela
Que je suis votre fils et que vous êtes là.

Rien que pour un moment, pendant que tout s'arrête, Midi !
Etre avec vous, Marie, en ce lieu où vous êtes.

Ne rien dire, regarder votre visage,
Laisser le cœur chanter dans son propre langage.

Parce que vous êtes belle, parce que vous êtes immaculée,
Parce que vous êtes là pour toujours,
Simplement parce que vous êtes Marie,
Simplement parce que vous existez,
Mère de Jésus-Christ, soyez remerciée.

Paul Claudel.

L'Annonciation

L'Ange s'en est allé, ne laissant nulle trace ;
La chambre est humble et douce ainsi que chaque jour.
Le pavé luit et les meubles bien à leur place
Attestent le travail et l'ordre dans l'amour.

Le monde indifférent fait sa tâche ordinaire.
Parmi les millions de vivants nul ne sait
L'ineffable nouvelle apportée à la terre,
Ni l'éclat de ce jour que le Seigneur a fait.

Seule, la Vierge sait. Assise à sa fenêtre
Qui regarde les champs et laisse voir le ciel,
Elle médite, adore et concentre en son être
Le message divin qu'apporta Gabriel.

Un rayon de soleil joue autour d'elle ; il n'ose
S'attarder sur Marie, ayant peur d'offenser
Le vivant tabernacle où le Très-Haut repose,
Mais sur ses pieds d'enfant, il pose un clair baiser.

Louis Mercier

Reine du Ciel

Reine du Ciel, Patronne de la France,
Prends en pitié nos cruelles douleurs ;
Demande à Dieu de guérir la souffrance
De tout un peuple à ses genoux en pleurs.

Lorsque Clovis, courbant sa tête altière,
Donnait au Christ tout un peuple nouveau,
Déjà ton cœur, ô douce et tendre Mère,
Veillait du Ciel sur la France au berceau.

Du peuple franc n'es-tu pas la Patronne ?
Oublieras-tu les vœux de ce grand roi
Qui te disait en t'offrant sa couronne
« Reine du Ciel, mon royaume est à toi ! »

On sent le cœur renaître à l'espérance,
Bonne Mère, en invoquant ton nom.
Oui, tu viendras, tu sauveras la France,
Et de Jésus, nous aurons le pardon !

Hersart de la Villermarqué

Notre-Dame de Chartres

Je suis noire, mais je suis belle,
Couleur des immenses labours
Dont la Providence éternelle
Nourrit le blé, couleur de jour...

Ainsi s'éleva mon image
Sous le fardeau fleuri des dons
Dont ils couronnaient mon visage
Comme une offrande au Dieu sans nom...

Je suis noire, mais je suis belle.
Mon peuple a compris ma beauté.
Il fut, avant la loi, fidèle,
Et je lui dois fidélité.

Sur la plaine qu'il a fouie,
Je pousserai deux hautes tours,
Pour que les maisons soient bénies
De leur grande ombre, chaque jour.

Henri Ghéon

La Vierge Marie

Et pourquoi, je vous prie,
Ne dormirais-je pas
Quand la Vierge Marie
M'ombrage de son bras ?

Les pauvres sont ses hôtes
Dont la Mère de Dieu
Ensevelit les fautes
Sous son grand manteau bleu.

Paul Claudel

Hymne à la Vierge

Notre dame de France, écoutez ma prière,
Je viens vous demander – après tout, trois fois rien –
De veiller aujourd'hui, et demain, comme hier,
Sur l'âme des enfants dont je suis le gardien.

Vous avez surmonté la douleur indicible
De voir le divin Fils élevé sur la croix,
N'est-ce pas un repos, un labeur bien paisible,
D'ouvrir votre manteau pour les garder du froid ?

Car les hivers sont rudes au pays de France
Les vents se font glaçants sur les âmes chrétiennes,
Et je ne voudrais pas que face à la souffrance
Ces pieux enfants oublient leur tendre Souveraine.

Faites-en les héros d'un morne quotidien,
Les humbles héritiers du flambeau de la foi,
Mais pour cela, Marie, pour qu'ils deviennent saints,
Je n'ai qu'une prière : sanctifiez-moi.

Angélique Lachaume

Saint Joseph

Quand les outils sont rangés à leur place et que le travail du jour est fini,
Quand du Carmel au Jourdain, Israël s'endort dans le blé et dans la nuit,
Comme jadis, quand il était jeune garçon et qu'il commençait à faire trop sombre pour lire,
Joseph entre dans la conversation de Dieu avec un grand soupir.

Il est silencieux comme la terre à l'heure de la rosée...
Et nous aussi, pour que Dieu enfin soit permis, dont les œuvres surpassent notre raison,
Pour que la lumière ne soit pas éteinte par notre lampe et sa parole par le bruit que nous faisons,
Pour que l'homme cesse, et pour que Votre Règne arrive et pour que Votre Volonté s'accomplisse,
Patriarche intérieur, Joseph, obtenez-nous le silence !

Paul Claudel

Fête des mères

Maman

J'ai cueilli pour toi Maman
Toute fraîche éclose
Et je t'offre tendrement
Cette belle rose.

Ce soir, mes yeux endormis
Sous ton gai visage,
Tu sauras que j'ai promis
D'être enfin plus sage.

Je le demande au bon Dieu
Qui peut toutes choses
Et qui dans ton cœur heureux
Fait parler les roses !

L. R. Brice

Pour ma mère

Il y a plus de fleurs
Pour ma mère, en mon cœur,
Que dans tous les vergers ;

Plus de merles rieurs,
Pour ma mère, en mon cœur,
Que dans le monde entier ;

Et bien plus de baisers
Pour ma mère, en mon cœur,
Qu'on en pourrait donner.

Maurice Carême

Pour la fête de Maman

Maman, pour te fêter,
Dans ce petit panier
J'ai mis ces jolies fleurs
Et je te donne aussi
Pour te dire merci
Tout l'amour de mon cœur.

Gertrude Berger

Merci maman

Pour les nuits de nos maladies,
Pour les bons gâteaux que tu fais,
Pour les soirs auprès de la lampe

Quand tu recouds nos tabliers,
Merci, maman.

Pour la soupe et le lait bien chauds,
Pour le feu qui salit tes mains,
Pour la lessive qui les gerce,
Merci, maman.

Pour le creux douillet de tes bras,
Pour la musique de ta voix,
Pour les chants qui nous ont bercés,
Pour les pleurs que tu as versés,
Merci, maman.

Pour le travail de chaque jour
Que tu fais avec tant d'amour,
Merci, maman.

Marthe AMIOT

Ma mère

Ma mère, que j'aime beaucoup,
M'a donné tout ;
J'aimerai cette bonne mère
Ma vie entière.

Elle m'a soigné tout petit ;
On me l'a dit.
Elle a balancé ma couchette
Blanche et proprette ;

M'apprit à marcher pas à pas,
Tenant mon bras ;
A dire un mot, puis à tout dire,
Même à sourire...

Si je pleure, elle me console
D'une parole ;
Et vite, son baiser charmant
Me rend content.

Je veux rendre heureuse ma mère
Ma vie entière ;
Travailler et l'aimer bien fort
Jusqu'à la mort.

J. Aicard

*Qu'est-ce qu'une couchette ? Que veut dire le mot proprette ?
Qu'a fait la mère quand il était tout petit ? Pourquoi a-t-elle balancé la couchette ? Que lui a-t-elle appris ?
Que fait-elle quand il pleure ? Que fera-t-il pour sa mère ?*

Celle qui travaille

Lundi, Maman prend ses ciseaux et taille et coup.
(les enfants, ça déchire tout)
Mardi, Maman coupe le pain, trempe la soupe.
(sur le feu, l'eau ronronne et bout)
Mercredi, Maman prend le linge, et brosse, et lave.
(les enfants, c'est bien salissant)
Jeudi, Maman coud et recoud, alerte et brave.
(les ourlets, que c'est fatiguant)
Le vendredi, Maman nettoie, fait le ménage.
(comme elle est grande, la maison)
Le samedi, Maman fait gâteaux et laitages.
(ils sont gourmands, mes polissons)
Dimanche, enfin, Maman, au milieu des petits,
Se promène récompensée,
Puis se repose avant qu'il soit déjà lundi.
(et la semaine est terminée)

Claude Roy, Offrande à la mère

Pour mon père

Mon père aimé, mon père à moi,
Toi qui me fais bondir
Sur tes genoux comme un chamois,
Que pourrais-je te dire
Que tu ne sais déjà ?

Il fait si doux quand ton sourire
Eclaire tout sous notre toit !
Je me sens fort, je me sens roi,
Quand je marche à côté de toi.

Maurice Carême

Forêt

En forêt

On quitte la grand'route et l'on prend le sentier
Où flotte un bon parfum d'arôme forestier.

Dans le gazon taché du rose des bruyères
Surgissent çà et là des ajoncs et des lierres.

Un tout petit ruisseau que verdit le cresson
Frôle l'herbe, en glissant, d'un rapide frisson.

Henri de Régnier

Il était trois petits sapins

Il était trois petits sapins
Debout au bord d'une clairière,
Il était trois petits lapins
Qui les aimaient comme des frères.

Il était, sous ces sapins-là,
Trois petits champignons des bois
Et, sous ces champignons étroits,
Trois papillons qui couchaient là.

Il était trois petits enfants
Qui habitaient près de ce bois,
Et trois agneaux cabriolant
Qui les suivaient dans leurs ébats.

Et tout le monde sait ici
Qu'ils sont ensemble au paradis,
Qu'ils sont au paradis, par trois,
Dans un bois comme celui-là.

Maurice Carême, La Lanterne magique

En forêt

On quitte la grand'route et l'on prend le sentier
Où flotte un bon parfum d'arôme forestier.
Dans le sentier taché du rose des bruyères
Surgissent, çà et là, des ajoncs et des pierres.

Un tout petit ruisseau, que verdit le cresson,
Frôle l'herbe, en glissant, d'un rapide frisson.
Nul horizon, le long de cette sente étroite :
Une futaie à gauche, un haut taillis à droite.

Rien ne trouble la paix et le repos du lieu ;
Au-dessus, un ruban très mince du ciel bleu

Que traverse, parfois, dérangé dans son gîte,
Un oiseau, voletant, qui siffle dans sa fuite...

Henri de Régner, Apaisements

Arôme forestier : de quoi sont faites ces odeurs forestières ?

Frôle l'herbe : les r, fr, gl qui se suivent dans ces deux vers ne rendent-ils pas ce mouvement rapide du ruisseau qui glisse et agite légèrement les herbes de sa rive ?

La chanson des chênes

Nous avons poussé, les beaux arbres verts,
Libres au soleil, dans les forêts franches.
Une âpre santé fleurit dans nos branches,
Nous buvons à même aux grands cieux ouverts
Le sang de nos veines.
Chantez aux enfants la chanson des chênes !

Nous avons saigné par bien des endroits,
Quand les vents jaloux nous livraient bataille ;
Mais ils n'ont pas pu courber notre taille,
Nos cœurs sont intacts, nos fronts restent droits,
Nos cimes hautaines.
Chantez aux enfants la chanson des chênes !

Nous sommes debout ; les vents ont passé ;
Le courroux du vent ne dure qu'une heure,
La force du chêne à jamais demeure.
Nous avons grandi, nous avons poussé
Sans peurs et sans haines.
Chantez aux enfants la chanson des chênes.

Anatole Le Braz, La Chanson de la Bretagne

Quel sens a le mot franches dans le texte ? A-t-il toujours ce sens ?

Qu'est-ce que boire à même ?

Quelle est l'origine du mot hautaines ? que signifie-t-il ?

Le poète décrit la jeunesse du chêne : détaille les preuves qu'il donne de sa force, puis ses épreuves : comment saigne-t-il ? Justesse des adjectifs intacts, droits, hautaines ;

Enfin, l'affirmation de sa force : n'y a-t-il point là un orgueil bien naturel au roi de la forêt ? Et cependant ne te souvient-il pas que cet orgueil fut, un jour, bien humilié, devant la faiblesse d'un roseau ? raconte cette fable de la Fontaine, et compare les deux attitudes du chêne et du roseau.

23- Mer et rivières

La rivière

Je chante sous les points en caressant leurs arches.
Quand mon flot roule calme et plein
Je fais joyeusement tourner plus d'un moulin,

Je suis un grand chemin qui marche.
En miroitant sous le ciel clair
Je porte les vaisseaux jusqu'à la vaste mer.

Je reverdis les bois ; j'arrose les prairies ;
Mes rives sont gaîment fleuries.

Maurice Bouchor

Le chant de l'eau

L'entendez-vous, l'entendez-vous,
Le menu flot sur les cailloux ?
Il passe et court et glisse,
Et doucement dédie aux branches,
Qui sur son cours se penchent,
Sa chanson lisse.

Le petit bois de cornouillers
Et tous ses hôtes familiers,
Et les putois et les fouines,
Et les souris et les mulots,
Ecoutent loin des sentes et loin des routes
Le bruit de l'eau.

Parmi les prés, parmi les bois
Chaque caillou que le courant remue
Fait entendre sa voix menue
Comme autrefois.

Emile Verhaeren

Le ruisseau

Il a des façons de gamin
Pour sautiller de pierre en pierre.
On y puise au creux de la main
En écartant un brin de lierre.

Il a des franges de roseaux
Sur ses bords fleuris de pervenches
Et des aulnes où les oiseaux
Font du trapèze sur les branches.

Puis, sous les saules chevelus,
Caressant le cresson et l'ache,
Il s'enfonce... on ne l'entend plus...
Sans doute, il joue à cache-cache.

Et, revenu dans la clarté,
Couronné de pépites blondes,
Par quelque remous arrêté,
Il tourne en se chantant des rondes.

Jeanne Marvig

La petite Seine

L'humble rivière de chez nous
Ne mène pas grand tapage ;
Avec un bruit paisible et doux,
Elle fait le tour du village.

Des saules et des peupliers
Qui sont à peu près du même âge,
Comme des voisins familiers
Bruissent le long du rivage ;

Et le chuchotement des eaux
Accompagne la voix légère
De la fauvette des roseaux
Qui fait son nid sur la rivière.

Ainsi coule de son air doux
Sans aventure et sans tapage,
En faisant le tour du village
L'humble rivière de chez nous.

Henri Chantavoine

En plaine près de la mer

J'aime ce vent léger, j'aime sa tiède haleine,
Qui murmure à peine dans l'air;
J'aime ce vent léger, c'est le vent de la plaine,
Plus doux près de la mer...

J'aime ce vent qui laisse un odorant sillage
Par les prés et dans les buissons,
Ce vent terrien qui va de feuillage en feuillage,
Sur des roses et des moissons.

A longs flots caressants, il passe, il coule, il glisse,
Dans la lumière et la chaleur;
Il chante avec son bruit limpide et comme lisse
La bonté de la terre en fleur.

Il a le frais parfum des glèbes entr'ouvertes
Par le soc, au matin vermeil;
Il sent les blés mouillés et les avoines vertes,
Il sent la rivière au soleil.

Le vent de terre est doux comme est doux à l'aurore,
Sur le flanc du coteau lointain,
Le toit de la maison paisible qui se dore
Au soleil rose du matin

Fernand GREGH, "Les clartés humaines"

La source

Tout près du lac filtre une source,
Entre deux pierres, dans un coin ;
Allègrement l'eau prend sa course
Comme pour s'en aller bien loin.

Elle murmure : « Oh ! quelle joie !
Sous la terre il faisait si noir !
Maintenant ma rive verdoie,
Le ciel se mire à mon miroir.

Les myosotis aux fleurs bleues
Me disent : « Ne m'oubliez pas ! »
Les libellules de leurs queues
M'égratignent dans leurs ébats.

A ma coupe l'oiseau s'abreuve.
Qui sait ? Après quelques détours,
Peut-être deviendrai-je un fleuve
Baignant vallons, rochers et tours... »

Mais le berceau touche à la tombe ;
Le géant futur meurt petit ;
Née à peine, la source tombe
Dans le grand lac qui l'engloutit !
Th Gautier, Emaux et camées

Quelle différence de sens trouvez-vous entre une source filtre et une source filtre et une source coule ?

Sens de allègrement

Remplace par des synonymes : elle murmure ; les libellules m'égratignent

Que signifie le treizième vers ?

Trouve et explique les antithèses de la dernière strophe

Comment le poète décrit-il le jaillissement de la source et sa première course ?

Quelle est l'ambition de ce mince filet d'eau ?

Pourquoi la source est-elle si fière d'elle-même ?

Elle se trompait sur son importance. Comment appelle-t-on ces pensées chimériques ?

La source n'est-elle pas le symbole de ce que font trop souvent les hommes ? comment cela ?

La chanson de l'eau

Eau si claire et si pure,
Bienfaisante pour tous,
J'aime ton doux murmure,
D'où viens-tu ? dis-le nous.

Je viens de la montagne,
Des glaciers azurés,
Et j'ai dans la campagne
Arrosé les grands prés.

En passant dans la plaine
J'ai baigné le buisson,
La racine du chêne
Et la fleur du gazon...

Sur ta tête frisée
Et sur ton front rieur,
Moi, je suis la rosée,
Enfant, et toi la fleur.

Mme de Pressensé, La Journée du Petit Jean

Murmure : le bruit léger que fait l'eau en coulant

Les glaciers azurés : les masses de glace qui couvrent les hautes montagnes ; ils sont bleutés

La rosée : gouttelettes qui se forment sur l'herbe pendant la nuit

D'où vient l'eau ?

Quelles sont ses qualités ?

Comment est-elle bienfaisante pour la plante ? pour l'enfant ?

A quoi l'enfant est-il comparé dans la dernière strophe ?

Un clair de lune sur mer

La mer est grise, calme, immense,

L'œil vainement en fait le tour.

Rien ne finit, rien ne commence :

Ce n'est ni la nuit, ni le jour.

Point de lame à frange d'écume,

Point d'étoiles, au fond de l'air.

Rien ne s'éteint, rien ne s'allume :

L'espace n'est ni noir, ni clair.

Mais vers l'est, une lueur blanche,

Comme une cendre au vol léger.

Qui par nappes fines s'épanche,

De l'horizon semble émerger.

Elle nage, pleut, se disperse,

S'épanouit de toutes parts,

Tourbillonne, retombe, et verse

Son diaphane et doux brouillard.

Un feu pâle luit et déferle,

La mer frémit, s'ouvre un moment,

Et, dans le ciel couleur de perle,

La lune monte lentement.

Leconte de Lisle, Poèmes barbares

Donne à la mer trois épithètes contraires à celles du premier vers.

Par quels mots le poète donne-t-il l'impression de l'immensité de la mer ?

Qu'est-ce que lame ? une lueur ?

Quand dit-on d'une chose qu'elle est diaphane ?

Remarque l'art avec lequel le poète annonce cette apothéose de la lune : deux strophes pour indiquer l'imprécision des choses : pas de mouvement, pas de formes, pas de vie, pas de clarté, pas de nuit non plus ; une lueur émerge ; elle ressemble à une cendre légère... elle avance ; le poète accumule les verbes qui indiquent ce mouvement, cet envahissement : explique-les. Enfin, le feu pâle sort des flots et monte dans le ciel. C'est un modèle de description précise.

La chanson du vent de mer

Ô vent de mer, ô roi des vents,

Toi qui fais, quand tu te déchaînes,

Crier l'angoisse des vivants

Dans le vaste sanglot des chênes.

Souffle, souffle, grand souffle amer,
Ô roi des vents, ô vent des mers !

Ô vent de mer, ô roi des vents,
De nos âmes et de nos portes
Chasse les rêves décevants
Avec le tas de feuilles mortes.

Souffle, souffle, grand souffle amer
Ô roi des vents, ô vent des mers !

Anatole Le Braz

Aurore sur la mer

Dans la lumière et dans le bruit
S'éveille le petit village :
Enfants et femmes sur la plage,
Attendent les pêcheurs de nuit.

La mer semble un ruban de moire,
Les voiles des bateaux tremblants
Font comme de légers points blancs
Sur la profondeur bleue et noire.

De grands oiseaux passent dans l'air,
Ailes ouvertes, et les voiles
Parmi les dernières étoiles,
Brillent dans l'azur du ciel clair.

Paul Bourget

La mer

La mer a lavé la plage
A grande eau, ce matin clair,
En laissant des coquillages
Et des crabes, ventre en l'air,
Sur des cailloux couleur d'ambre.
Le sable fin est ridé
Comme le fruit de septembre
Qu'un bec d'oiseau a vidé.

Les longs rubans de varech
Dorment sur le sable sec,
Et monsieur Bernard l'Hermite
Dans sa coquille s'abrite
Et s'enferme tour à tour,
Faisant l'aveugle et le sourd.
Il faut que la mer revienne
Pour qu'il ouvre ses persiennes.

Avec un bruit de tonnerre,
La mer arrive à grands flots,
Comme un vrai cheval de guerre
Chevauchant les nappes d'eau.

Vous roulez, petites pierres,
Dans la crinière des flots,
Et vous serez les premières
A tomber au fond de l'eau.

J'entends la mer

J'entends la mer
Murmurer au loin, quand le vent,
Entre les pins, souvent,
Porte son bruit rauque et amer
Qui s'assourdit, roucoule ou siffle, à travers
Les pins rouges sur le ciel clair...

Parfois
Si sinueuse,
Sa souple voix
Semble ramper à l'oreille, puis recule
Plus basse au fond du crépuscule
Et puis se tait pendant des jours,
Comme endormie
Avec le vent,
Et je l'oublie...

Mais un matin elle reprend
Avec la houle et la marée,
Plus haute, plus désespérée,
Et je l'entends.

Henri de Régnier, Les Médailles d'argile

Rauque : rude, enroué

Amer : le contraire de doux

Sinueuse : comme cherchant à faire des détours

Houle : mouvements de la vague

La mer reste toujours la plus grande route du monde, et bien souvent c'est par la voix changeante de ses flots que beaucoup d'hommes ont entendu l'appel de l'aventure

Mon beau navire

Je l'ai construit, le beau navire,
Pour voyager où je voudrai.
Il file, tangué, roule et vire,
Et vers l'horizon disparaît.

La coque, les mâts et les voiles
Et les cordages bien serrés
Vont fièrement sous les étoiles
Vers les pays inexplorés.

Tangué, roule et vire !
Il est si beau, mon fin navire !
Il est si beau, voguant sur l'eau,
Oh ! Oh ! Mon fin navire de bouleau.

Edmond Roger

Que veulent dire il tangué, il roule, il vire ?
Qu'est-ce qu'un pays inexploré ?

Le crabe

Les flots étaient si gros, la barque si petite,
Qu'elle n'a pu sortir, et nous n'avons pêché
Nul poisson pour le gril, la poêle ou la marmite.

Mais, au bord de l'eau même, en un creux de rocher
Nous avons découvert un crabe gris et rose
Qui, farouche, essaya de nous effaroucher.

Il sortait son double œil qu'on aurait cru de verre ;
Ses pinces menaçaient de nous couper les doigts...,
Nous l'avons fait bouillir avec de la fougère...

Mon frère a nettoyé la carapace ovale
Dans la laquelle il a mis une mèche de lin ;
Après quoi, j'ai versé l'huile d'olive pâle.

Puis, ayant attendu que la nuit fraîche vînt,
Nous avons allumé notre lampe bizarre ;
Et je l'ai suspendue à la cime du pin,
En face de la mer magnifique et barbare.

Fernand Mazade

*Que signifient effaroucher ? les pinces du crabe ? la carapace ovale ? la mer barbare ?
Description d'une pêche au bord de l'eau. Faute de beaux poissons, qu'on n'a pu aller pêcher, on se contente d'un affreux
crabe : où se tient ce crustacé ? décris-le à la suite du poète
Pourquoi dit-il griller le poisson ou le frire, mais bouillir le crabe ? Que devient la carapace du crabe ?
Connais-tu d'autres crustacés, recherchés pour leur chair délicate ?
Sais-tu où l'on va les pêcher ?
Que pourrais-tu dire sur la pêche des huîtres et celle des homards ?*

L'albatros

Souvent, pour s'amuser, les hommes d'équipage
Prendent des albatros, vastes oiseaux des mers,
Qui suivent, indolents compagnons de voyage,
Le navire glissant sur les gouffres amers.

A peine les ont-ils déposés sur les planches,
Que ces rois de l'azur, maladroits et honteux,
Laissent piteusement leurs grandes ailes blanches
Comme des avirons traîner à côté d'eux.

Ce voyageur ailé, comme il est gauche et veule !
Lui, naguère si beau, qu'il est comique et laid !
L'un agace son bec avec un brûle-gueule,
L'autre mime, en boitant, l'infirme qui volait !

Charles Baudelaire

Le pêcheur en mer

L'homme est en mer. Depuis l'enfance matelot,
Il livre au hasard sombre une rude bataille ;
Pluie ou bourrasque, il faut qu'il sorte, il faut qu'il aille :
Car les petits enfants ont faim. Il part le soir,
Quand l'eau profonde monte aux marches du musoir.

Il gouverne à lui seul sa barque à quatre voiles.
La femme est au logis, cousant les vieilles toiles,
Remaillant les filets, préparant l'hameçon,
Surveillant l'âtre où bout la soupe de poisson,
Puis priant Dieu sitôt que les cinq enfants dorment.
Lui, seul, battu des flots qui toujours se reforment,
Il s'en va dans l'abîme, il s'en va dans la nuit.

Victor Hugo, La Légende des Siècles

*Musoir : extrémité d'une jetée de pierres construite à l'entrée d'un port pour protéger les navires contre les vagues.
Dans l'abîme, dans la nuit : la mer vaste et profonde ressemble à un gouffre : ni lune, ni étoiles pour le guider. Vous représentez-vous cette bataille continue contre la misère, la mer, la tempête, les hasards ?*

La nuit sur l'océan

Oh ! Combien de marins, combien de capitaines,
Qui sont partis joyeux pour des courses lointaines,
Dans ce morne horizon se sont évanouis !
Combien ont disparu, dure et triste fortune !
Dans une mer sans fond, par une nuit sans lune,
Sous l'aveugle océan à jamais enfouis !

Combien de patrons morts avec leurs équipages !
L'ouragan, de leur vie a pris toutes les pages,
Et, d'un souffle, il a tout dispersé sur les flots !
Nul ne saura leur fin dans l'abîme plongée ;
Chaque vague en passant d'un butin s'est chargée,
L'une a saisi l'esquif, l'autre les matelots !...

Où sont-ils, les marins sombrés dans les nuits noires ?
O flots, que vous savez de lugubres histoires !
Flots profonds, redoutés des mères à genoux !
Vous vous les raconterez en montant les marées,
Et c'est ce qui vous fait ces voix désespérées,
Que vous avez le soir quand vous venez vers nous !

Victor Hugo

*Définis et compare le sens de un marin, matelot, marinier,
Remplace les mots courses, évanouis, fortune, enfouis, par des synonymes
Explique abîme, butin, lugubres histoires
Retrouve la variété des formes servant à exprimer l'idée de la mort des marins
Fais le relevé des adjectifs et montre qu'ils ont été choisis parce qu'ils enforment des images tristes
Pourquoi l'image finale est-elle d'une beauté émouvante : à quoi les flots sont-ils comparés ? pourquoi sanglotent-ils ?*

Le musée de Marine

Au Louvre, je vais voir ces délicats modèles,
Qui montrent aux oisifs les richesses d'un port,
Je connais l'armement des vaisseaux de haut bord
Et la voilure des avisos-hirondelles.

J'aime cette flottille avec ses bagatelles,
Le carré d'océan qui lui sert de support,
Ses petits canons noirs se montrant au sabord,
Et ses mille haubans fins comme des dentelles.

Je suis un loup de mer et sais apprécier
Le blindage de cuivre et les ancres d'acier :
Car tous ces riens de bois, de ficelle et de liège

M'ont souvent fait trouver les dimanches bien courts,
Et, forçat de Paris dès longtemps pris au piège,
C'est là que j'ai rêvé le voyage au long cours.

François COPPEE

La traversée de Paris à la nage.

C'est la fête de l'eau qui luit,
La belle revanche du fleuve,
Tout un peuple penché sur lui
Découvre sa lumière neuve.

Du soleil, des cris, des bateaux,
C'est la fête des couleurs vives,
Des musiques et des drapeaux
S'éparpillent sur les deux rives.

Notre-Dame vibre et s'émeut,
Le Louvre chante, plein de marbres
La nef de la Cité se meut,
Henri Quatre rit sous ses arbres.

C'est la fête de l'eau qui luit,
Nageurs et nageuses pétrissent
Une pâte qui toujours fuit
Et dans laquelle leurs corps glissent.

Paul SAUCHON

Les trois remorqueurs

« Roitelet », « Pivert », « Etourneau »
Trois remorqueurs sur la Seine
Ancrés près du pont Mirabeau ;
Côte à côte, ils tanguent à peine.

« Roitelet », « Pivert », « Etourneau »
Dodelinant leur indolence,
Bourgeois quiets, propres, replets,
Fumant leur bouffards en silence.

« Etourneau », « Roitelet », « Pivert »
Tout à coup : sirène, stridences,
Beuglement, vapeur, bruit d'enfer !
Fiez-vous donc aux apparences !

André ROMANE.

24- Montagne

Bergerie

Rose, parmi les moutons gris,
L'enfant cueille la marguerite.
Un chien noir aux flancs amaigris
Autour de lui jappe et s'irrite.

Sur les toits lointains des hameaux
Sonnent les cloches du dimanche,
Le printemps verdit les ormeaux,
L'aubépine des bois est blanche.

Un peu de vent remue au loin
Les peupliers bordant la route.
Parmi le trèfle et le sainfoin
On entend le troupeau qui broute.

Stuart Merrill

Le retour au village

Je vais revoir mon village,
Les lieux que j'ai tant chéris,
Et la montagne sauvage,
Et les églantiers fleuris.

Je verrai la croix qui penche
Au fond des rochers alpins,
Et les tapis de pervenches,
Et les halliers d'aubépines,
Et la mousse
Qui repousse,
Molle et douce
A l'abri des noirs sapins.

Je reverrai la bruyère
Qui s'incline en gémissant ;
Je reverrai la clairière
Où le ruisseau va glissant,
Et son onde
Vagabonde
Qui féconde
Le pacage verdissant.

Charles Nodier

L'accueil

Emmène-moi vers les Alpages
De ton pays que j'ignorais ;
Je vis, tel l'oiseau dans sa cage,
Je ne sais rien de tes villages,
Je ne sais rien de tes forêts.

Je ne connais point tes vallées
Qui font les crépuscules bleus,
Ni les hauts sommets orgueilleux
De leurs neiges inviolées.

Apprends-moi les petits sentiers
Que les troupeaux dans l'herbe tracent,
Quand leurs sonnailles dans l'espace,
Troublent les prés ensommeillés...

Fais-moi don des fleurs solitaires
Qui ne fleurissent point chez moi.
Dis-moi des mots en ton patois
Pour savoir l'odeur de la terre.

Marc Ducos

Les Alpes

Les Alpes dans l'espace
Dressent leurs purs sommets ;
La splendeur et la grâce
Les parent à jamais.

Vous seuls savez ma peine,
Neiges, sapins, lacs bleus,
Beaux lacs dont l'eau si claire
Est le miroir des cieux.

J'entends pleurer les sources ;
Doux est leur chant plaintif.
J'aime voir dans mes courses
Fuir le chamois craintif.

Surtout, j'aime à l'aurore
L'aigle qui, loin du sol,
Avec un cri sonore,
Monte d'un large vol.

M. Boucher

La maison de montagne

Trapue, laissant couler son toit
A hauteur d'homme près de la terre,
Bâtie en courts lambris de bois,
A demi déjà séculaire,
Seule auprès des sombres lisières
Où la nuit, le renard vient crier ;
Elle semble s'agenouiller
Pour mieux veiller
Sur le repos de ses enfants, comme une mère.
Quand le froid court sur les prairies,
Elle berce et garde le feu
Sous les hautes parois des cheminées noircies
Où sèchent les jambons et les quartiers de bœufs,
Et près desquelles l'homme au soir se réfugie.

Monseigneur Pirolley

Les monts

~~Épiques survivants des vieux âges que hante
Une mystérieuse et lointaine épouvante,
Les Monts dressent au ciel leur tumulte géant.
La terre les vénère ainsi que ses grands prêtres,
Et, dans la hiérarchie éternelle des êtres,
Ils n'ont au-dessus d'eux, les augustes ancêtres,
Que le grand ancêtre Océan.~~

Le tonnerre leur plaît. Tout le ciel qui s'embrase
À leurs fronts ceints d'éclairs met un nimbe d'extase.
Ils font rugir la foudre au creux de leurs ravins ;
Et sous les vents du nord à la sauvage allure,
Ils semblent redresser leur antique stature,
Ravis de voir flotter comme une chevelure
Leurs grandes forêts de sapins.

~~Au-dessus du troupeau servile et gras des plaines,
La fière aridité de leurs formes hautaines
Se drape en plein azur d'un manteau de clartés.
Ils sont les chastes monts aux aigles seuls propices,
Et la Mort, les deux mains pleines de maléfices,
Garde sinistrement au bord des précipices
Leurs terribles virginités.~~

Une douceur aussi dans leur grand coeur circule.
La corne pastorale au fond du crépuscule
De vallon en vallon sonne en se prolongeant.
Avec la brebis blanche et la chèvre grimpanche
Les vaches des bergers s'égrènent sur la pente ;
Et toute la montagne, où maint troupeau serpente,
Est pleine de cloches d'argent.

Le soir, c'est derrière eux que le soleil se couche
Alors, la nuit, vêtus d'une ombre plus farouche,
Ils rendent à leurs pieds les coteaux plus tremblants.
Et quand du fond du ciel la filiale aurore
S'avance, d'un premier rayon pur et sonore
Elle va, comme on fait aux vieillards qu'on honore,
Baiser d'abord leurs cheveux blancs.

~~Ils sont l'élan puissant et profond de la terre.
L'azur les glorifie, et leur splendeur austère
Exalte les chanteurs aux beaux fronts inspirés.
Leurs pensers sont de grands éclairs sur les abîmes ;
La force des torrents gronde en leurs voix sublimes ;
Et c'est le même vent vertigineux des cimes
Qui souffle dans leurs chants sacrés.~~

~~L'arc de Diane sonne aux forêts du Taygète.
Sur le Parnasse en fleur, Apollon Musagète
Fait chanter l'archet d'or dans l'air de cristal bleu.
L'Olympe craque au bruit de l'immortelle joie ;
Sur le Caucase en sang l'affreux vautour s'éploie ;
Et l'Oeta voit debout dans le feu qui flamboie
Hercule devenir un dieu.~~

Moïse au large front d'airain, Orphée imberbe,
Tous les pâles songeurs où s'incarna le Verbe,
Pensifs, ont descendu leurs géants escaliers
Car les monts, où le rêve augustement s'attache,
Ont dans leurs profondeurs une âme qui se cache ;

Et c'est de leurs vieux flancs éventrés qu'on arrache
Le marbre où les dieux sont taillés.

De sommet en sommet bondissant, éperdue,
L'âme en plein firmament respire l'étendue,
Et s'enivre du froid sublime de l'éther
Les routes, les cités, les campagnes reculent,
Toutes les visions de la terre s'annulent ;
Et seuls les grands sommets dans la lumière ondulent
Comme les vagues de la mer

Les Monts ont les glaciers d'argent, les sources neuves
D'où sort la majesté pacifique des fleuves,
Les rocs aériens où l'aigle fait son nid.
Par leurs sentiers hardis, fuyant les embuscades,
Les chamois indomptés mènent leurs cavalcades ;
Et l'arc-en-ciel qui brille au travers des cascades
Fleurit leurs lèvres de granit.

Ainsi, gardant pour eux la terreur des orages,
Ils couvrent à leurs pieds les humbles pâturages
De la grave bonté d'un regard paternel.
Dans l'azur étonné leurs pics superbes plongent.
Sans fin à l'horizon leurs croupes se prolongent ;
Et, doux de la douceur des colosses, ils songent
Dans je ne sais quoi d'éternel.

A. Samain (septembre 1888)

Sens de corne pastorale, les vaches s'égrènent, serpente, farouche

Ce poème révèle la douceur des scènes pastorales

*Analyse les détails de la première strophe : étudie la vérité des expressions : la chèvre grimpante, les vaches s'égrènent
Dans la deuxième strophe, remarque la douceur des aurores et des crépuscules en montagne ; les monts sont vêtus
d'ombre ; le premier rayon de l'aurore va baiser les cheveux blancs du mont.*

Vers les sommets

Comme un lac se creusant au sommet des montagnes,
Dans l'albâtre bleuté des glaciers éternels,
Inaccessible au bruit des tréteaux et des bagnes,
Isolé, pacifique et reflétant le ciel,

En toi tu dois porter, aux cimes de ton âme,
Une nappe de paix, d'azur et d'infini,
T'offrant loin des erreurs, des doutes et des blâmes,
Sa vierge transparence et son cristal uni.

Là, quand tu sentiras que ton âme défaille,
Que l'air trop dense pèse à ton cœur haletant,
Tu monteras !... La route est à pic ; la broussaille
T'arrête : va toujours ! Le divin lac t'attend.

Laisse-là les chemins battus, leurs lois, leurs règles ;
Monte !... laisse à tes pieds les villes et les murs ;
Va ! Monte !... Et, dépassant la région des aigles,
Baigne ta fièvre ardente aux eaux de ce lac pur !

Qu'il soit le centre unique et clair de la pensée,
Profond comme un désir, loyal comme un aveu,
Et que s'y réfléchisse, en un point ramassée,
L'immensité du ciel, incorruptible et bleu.

En bas sont les conflits, en bas sont les tempêtes,
En bas sont les volcans éteints ou ranimés :
Livre ton front au souffle inviolé des faîtes,
Oublie enfin tes sens par leur fraîcheur calmés.

Ici ta vue est simple et plus rien ne la trouble ;
Sur les vibrants sommets le lac tranquille est roi.
Des profondeurs d'en haut sa profondeur se double,
Et c'est l'âme de Dieu qui se reflète en toi.
Marguerite Deportal

Chanson du gave

Cailloux gris, cailloux blancs,
Vous voici bien ronds, j'espère !
Cailloux gris, cailloux blancs,
Je n'ai pas perdu mon temps.

Cailloux blancs, cailloux gris,
Tintez gaiement, je vous prie !
Cailloux blancs, cailloux gris,
Voyez comme mon eau rit !

Cailloux gris, cailloux blancs,
Je n'ai pas d'autre prière,
Cailloux gris, cailloux blancs,
Je la dis par tous les temps.

Henri Ghéon

Souvent sur la montagne, à l'ombre du vieux chêne,
Au coucher du soleil tristement je m'assieds ;
Je promène au hasard mes regards sur la plaine,
Dont le tableau changeant se déroule à mes pieds.

Ici gronde le fleuve aux vagues écumantes,
Il serpente et s'enfonce en un lointain obscur,
Là, le lac immobile étend ses eaux dormantes
Où l'étoile du soir se lève dans l'azur.

Quand la feuille des bois tombe dans la prairie,
Le vent du soir s'élève et l'arrache aux vallons ;
Et moi, je suis semblable à la feuille flétrie :
Emportez-moi comme elle, orageux aquilons !

Alphonse de Lamartine

La Provence

Ce serait chose plaisante et délicieuse
Que de voir en plein, mon gai royaume de Provence
Tel un clos d'orangers devant moi s'épanouir ;
Et sa mer bleue, mollement étendue
Sous ses collines et ses plaines,
Et les grandes barques pavoisées
Cinglant à pleine voile au pied du Château d'If !

Et le Ventoux, que laboure la foudre,
Le Ventoux qui, vénérable, élève
Sur les montagnes blotties au-dessous de lui
Sa blanche tête jusqu'aux astres
Tel un grand et vieux chef de pasteurs
Qui, entre les hêtres et les pins sauvages,
Accoté de son bâton, contemple son troupeau !

Frédéric Mistral

25- Eté – chaleur, orage

Ah ! Que la terre est belle

Ah ! que la terre est belle,
Crie une voix, là-haut,
Ah ! que la terre est belle
Sous le beau soleil chaud !

Elle est encor plus belle,
Bougonne l'escargot,
Elle est encore plus belle
Quand il tombe de l'eau.

Vue d'en bas, vue d'en haut,
La terre est toujours belle.

Pierre Menanteau

Le matin ensoleillé

Le jour à l'horizon
S'élève : tout respire
Et la plaine s'étire
Sous sa fauve toison.

Tous les coqs ont chanté.
Le soleil monte, immense ;
C'est le jour qui commence,
Le royal jour d'été.

Toute cime rayonne
Blonde, au matin vermeil,
Et sous le grand soleil
L'air brasille et bouillonne.

Francis Yard

Plein soleil

Au dehors, le plein soleil donne
Et brûle autour de la maison ;
Une chaude rumeur bourdonne
Dans l'herbe haute en floraison.

Une fine poussière grise
Monte du sol dur qui se fend...
Il fait un de ces jours sans brise
Où le jardin est étouffant.

Jusque sous les branches obscures
Qui s'entrecroisent en rideau,
Le soleil darde ses piqûres,
Et l'ombre même est un fardeau...

André Rivoire

Chaleur

Tout luit, tout bleuit, tout bruit.
Le jour est brûlant comme un fruit
Que le soleil fendille et cuit.

Chaque petite feuille est chaude
Et miroite dans l'air où rôde
Comme un parfum de reine-claude.

Du soleil comme de l'eau pleut
Sur tout le pays jaune et bleu
Qui grésille et oscille un peu.

Un infini plaisir de vivre
S'élanche de la forêt ivre,
Des blés roses comme du cuivre.

Anna de Noailles

L'été

L'été, la nuit bleue et profonde
S'unit au jour limpide et clair ;
Le soir est d'or, la plaine est blonde,
On entend des chansons dans l'air.

L'été, la nature éveillée
Partout se répand en tous sens,
Sur l'arbre en épaisse feuillée,
Sur l'homme en bienfaits caressants.

Alors la mesure, où la mousse
Sur l'humble chaume a débordé,
Montre avec une fierté douce
Son vieux mur de roses bordé.

Alors l'âme du pauvre est pleine.
Humble, il bénit ce Dieu lointain
Dont il sent la céleste haleine
Dans tous les souffles du matin!

L'air le réchauffe et le pénètre.
Il fête le printemps vainqueur.
Un oiseau chante à sa fenêtre,
La gaîté chante dans son coeur!

Victor Hugo, Les Voix intérieures

*En bienfaits caressants : de quels bienfaits s'agit-il ? (le chaud soleil, l'ombrage, les fleurs, les parfums)
Une fierté douce : pourquoi la mesure est-elle fière et émue ? parce que les roses fleurissent son vieux mur*

Les moissonneurs

Juillet flambe, le ciel est terrible et serein,
L'air brûle, le sol brûle, et tous les bruits se taisent.
Hors le bourdonnement sourd des mouches, pareil
Au ronflement de quelque invisible fournaise ;
Et seuls, les moissonneurs affrontent le soleil.

Haletants, demi-nus, silencieux, farouches,
Ils foncent dans la paille et, la faucille au poing,
Ils frappent la moisson profonde et vaste ; il couchent
Les javelles auprès des javelles ; de loin,

On dirait que les blés devant leurs coups reculent ;
Le soir, lorsqu'ils ont mis un champ hors de combat,
Ils reviennent à la lueur du crépuscule,
Titubant de fatigue, ivres de faim, et las

Qu'à peine si la nuit leur apporte une trêve,
Car, lorsque le sommeil a terrassé leurs corps,
Ils roulent du soleil et du feu dans leurs rêves,
Et leur sang embrasé vibre et travaille encor.

L. Mercier, Le Poème de la Maison

Que signifie juillet flambe, affronter le soleil, foncer dans la paille, mettre hors de combat, tituber, le sang embrasé ? C'est la magnifique description des corps des moissonneurs rompus par la fatigue. Remarque la progression : le soleil est tellement ardent que nul ne l'affronte Qui le fuit ? Mais qui ose travailler sous ses rayons brûlants ? voici les moissonneurs au travail. Comment le font-ils ? en s'amusant ? comme des vendangeurs bruyants ? Pourquoi leur silence ? remarque comment l'auteur décrit l'avance de leur besogne. Le soir arrive : est-ce le repos pour eux ? qu'éprouves-tu lorsque, après une courte fatigue, tu tombes de sommeil ? n'est-ce pas un calme réparateur ? pour eux, pourquoi n'est-ce ni le repos, ni le calme réparateur ? leur travail continue en rêve.

Juin

Les prés ont une odeur d'herbe verte et mouillée,
Un frais soleil pénètre en l'épaisseur des bois ;
Toute chose étincelle, et la jeune feuillée,
Et les nids palpitants, s'éveillent à la fois.

Les cours d'eau diligents aux pentes des collines
Ruissellent, clairs et gais, sur la mousse et le thym ;
Ils chantent au milieu des buissons d'aubépine
Avec le vent rieur et l'oiseau du matin.

Les gazons sont tout pleins de voix harmonieuses,
L'aube fait un tapis de perles aux sentiers,
Et l'abeille, quittant les prochaines yeuses,
Suspend son aile d'or aux pâles églantiers.

Sous les saules ployants, la vache lente et belle
Paît dans l'herbe odorante au bord des tièdes eaux ;
Le joug n'a point encor courbé son cou rebelle,
Une rose vapeur emplit ses blonds naseaux.

Et par delà le fleuve aux deux rives fleuries,
Qui, vers l'horizon bleu, coule à travers les prés,
Le taureau mugissant, roi fougueux des prairies,
Hume l'air qui l'enivre, et bat ses flancs pourprés.

Leconte de Liste, Poèmes antiques

*Sens de étincelle, jeune feuillée, nids palpitants
Pourquoi le poète écrit-il les cours d'eau diligents ?
Quelles sont les voix harmonieuses des gazons ?
Les yeuses sont une espèce de chênes
Comment comprenez-vous le quinzième vers ?
Justifie l'expression roi fougueux des prairies.*

De combien de parties se compose cette description ?

Comment le poète représente-t-il les prés et les bois ?

Qu'entend-il dans la nature ?

Qu'est-ce qui fait la beauté des gazons ?

Remarque les deux descriptions de la vache et du taureau. Quels sont les mots qui indiquent la force sauvage du taureau ?

Ne manque-t-il pas à ce tableau si net de contours, un sentiment

Pourquoi aimes-tu la nature en juin, dans toute sa splendeur ?

Juillet

L'ombre sommeille au pied des choses.

Noire et courte ; il sonne midi.

Tout le jardin est étourdi

Par le soleil bleu dans les roses.

Fernand Gregh

La moisson

Pour de joyeux et durs travaux

Aiguisons bien nos larges faux.

Vite à l'ouvrage !

Toi qui tardes, crains l'orage,

Vite à notre ouvrage,

Car nos blés sont grands et beaux.

De l'aube claire au rouge soir

On n'a qu'une heure pour s'asseoir.

Sous le ciel qui flambe

Nul ne doit traîner la jambe ;

Sous le ciel qui flambe,

Brille, acier, comme un miroir.

Sèche au soleil, mon joli grain :

Tu deviendras farine et pain.

Tu seras la miche,

Pain du pauvre, pain du riche,

Tu seras la miche

Qui nourrit le genre humain.

M. Bouchor, Chants pour les écoles

Pourquoi les travaux de la moisson sont-ils joyeux ?

Que doit craindre le moissonneur qui tarde ?

Pourquoi dit-on que le ciel flambe ?

Que signifie l'expression traîner la jambe ?

Comment le moissonneur montre-t-il sa joie dans la dernière strophe ?

C'est l'été

Trois petits moustiques

M'ont piqué :

Un sur le front,

Un sur le nez,
Et le troisième
Au bout du pied !

Trois petits boutons
Ont poussé :
Un sur le front,
Un sur le nez,
Et le troisième
Au bout du pied !

Me voilà tout défiguré !
C'est l'été.

Thérèse Baudet

Chanson des oiseaux

Avril ouvre à deux battants
Le printemps ;
L'été le suit, et déploie
Sur la terre un beau tapis
Fait d'épis,
D'herbes, de fleurs, et de joie.

Les pivoines sont en feu ;
Le ciel bleu
Allume cent fleurs écloses ;
Le printemps est pour nos yeux
Tout joyeux
Une fournaise de roses.

Victor Hugo

A midi

Nul troupeau n'erre ni ne broute,
Le berger s'allonge à l'écart,
La poussière dort sur la route,
Le charretier sur le brancard.

Le forgeron dort dans la forge,
Le maçon s'étend sur un banc,
Le boucher ronfle à pleine gorge,
Les bras rouges encor de sang.

La guêpe rôde autour des jattes,
Les ramiers couvrent les pignons,
Et la gueule entre les deux pattes,
Le dogue a des rêves grognons.

Sully-Prudhomme

*La poussière dort : comment peut-on dire que la poussière dort ? : aucun souffle d'air ne la soulève
Des rêves grognons : en dormant, il fait entendre des grognements de mauvaise humeur, causés sans doute par la
lourde chaleur*

Midi

Midi, roi des étés, épandu sur la plaine,
Tombe en nappes d'argent des hauteurs du ciel bleu.
Tout se tait, l'air flamboie et brûle sans haleine,
La terre est assoupie en sa robe de feu.

L'étendue est immense, et les champs n'ont point d'ombre,
Et la source est tarie où buvaient les troupeaux ;
La lointaine forêt dont la lisière est sombre
Dort là-bas, immobile, en un pesant repos.

Parfois, comme un soupir de leur âme brûlante,
Du sein des épis lourds, qui murmurent entre eux,
Une ondulation majestueuse et lente
S'éveille et va mourir à l'horizon poudreux...

...Non loin, quelques bœufs blancs, couchés parmi les herbes,
Bavent avec lenteur sur leurs fanons épais,
Et suivent de leurs yeux languissants et superbes
Le songe intérieur qu'ils n'achèvent jamais.

Leconte de Lisle, Poèmes antiques

Sens de épandu

Que sont ces nappes d'argent tombant en plein midi ?

Quelle différence de sens y a-t-il entre flamber et flamboyer ?

Quel est ici le sens du mot haleine ?

Justifie l'emploi de la figure une robe de feu

En quelques mots, résume l'image développée dans la 3^{ème} strophe

Le fanon est constitué par le plissement de la peau qui pend sous le cou des bœufs

Fans ce tableau, le poète veut donner l'impression de l'accablement où la nature est plongée par l'ardente chaleur de midi : d'abord, la description de cette chaleur qui tombe sur la terre, puis la description de la nature assoupie, dans la 3^{ème} strophe la grande image qui exprime les lentes ondulations des épis de blé ; enfin la description des bœufs couchés et songeurs

As-tu ressenti toi-même cette impression de terrible lassitude ?

La Crau

On voyait le matin découvrir peu à peu
La Crau inculte et aride,
La Crau immense et pierreuse...
La Crau ouverte aux douze vents,
La Crau muette, la Crau déserte...

Et les cigales de la lande,
Que grillait l'herbe chaud,
Ses petites cymbales folles,
Répétaient sans fin leur long cliquettement.

Ni arbre, ni ombre, ni âme
Car, de l'été fuyant la flamme
Les multiples troupeaux qui tondent en hiver
L'herbette courte, mais savoureuse
De la grande plaine sauvage,
Aux Alpes fraîches et salubres
Étaient allés chercher des prés constamment verts.

Frédéric Mistral

Dieu est toujours là

Quand l'été vient, le pauvre adore !
L'été, c'est la saison de feu,
C'est l'air tiède et la fraîche aurore ;
L'été, c'est le regard de Dieu.

L'air le réchauffe et le pénètre.
Il fête le printemps vainqueur.
Un oiseau chante à sa fenêtre,
La gaîté chante dans son cœur !

J'ai souvent pensé dans mes veilles
Que la nature au front sacré
Dédiait tout bas ses merveilles
A ceux qui l'hiver ont pleuré !

Pour tous et pour le méchant même
Elle est bonne, Dieu le permet,
Dieu le veut, mais surtout elle aime
Le pauvre que Jésus aimait !

A-t-il faim ? au fruit de la branche
Elle dit : - Tombe, ô fruit vermeil !
A-t-il soif ? - Que l'onde s'épanche !
A-t-il froid ? - Lève-toi, soleil !

Mais hélas ! juillet fait sa gerbe ;
L'été, lentement effacé,
Tombe feuille à feuille dans l'herbe
Et jour à jour dans le passé.

Puis octobre perd sa dorure ;
Et les bois dans les lointains bleus
Couvrent de leur rousse fourrure
L'épaule des coteaux frileux.

Il pleure, la nature est morte !
O rude hiver ! ô dure loi !
Soudain un ange ouvre sa porte
Et dit en souriant : C'est moi !

Je suis la Charité, l'amie
Qui se réveille avant le jour,
Quand la nature est rendormie,
Et que Dieu m'a dit : A ton tour !

Je prie, et jamais je n'ordonne.
Chère à tout homme quel qu'il soit,
Je laisse la joie à qui donne
Et je l'apporte à qui reçoit

Heureux ceux que mon zèle enflamme !
Qui donne aux pauvres prête à Dieu.
Le bien qu'on fait parfume l'âme ;
On s'en souvient toujours un peu !

Car sur les familles souffrantes,
L'hiver, l'été, la nuit, le jour,
Avec des urnes différentes
Dieu verse à grands flots son amour !

Victor Hugo

Soirée de juin

Un oiseau nage dans le ciel
A lents et paresseux coups d'aile ;
Il glisse, appuyé sur le vent ;
Et le silence ensoleillé
De ce jour si beau n'est troublé
Que d'un frisson de branches lent.

Un nuage, aussi, vogue et passe,
Là-bas, au plus haut de l'espace
Où tout est paix et liberté.
A l'horizon un toit seul fume
Vers le fin croissant de la lune
Tracé en clair dans la clarté.

L'oiseau, la fumée, le nuage
S'envolent pour d'autres voyages ;
Le ciel reste nu dans sa gloire.
L'air est transparent, l'arbre rêve
Et cet après-midi s'achève
Insensiblement dans le soir.

Guy-Charles Cros

Le chemin creux

Le long d'un chemin creux que nul arbre n'égaie,
Un grand champ de blé mûr, plein de soleil, s'endort,
Et, le haut du talus, couronné d'une haie,
Est comme un ruban vert qui tient des cheveux d'or.

Passe un insecte bleu, vibrant dans la lumière,
Et le lézard s'éveille et file, étincelant,
Et près des flaques d'eau qui luisent dans l'ornière
La grenouille coasse un chant rauque en râlant.

Jean Richepin

Nuage

De l'orage en lambeaux, dernier nuage !
Seul dans l'azur limpide tu voyages,
Seul tu conduis un sillage chagrin,
Seule cette ombre attriste un jour serein.

Tantôt, de noir tu comblais l'étendue
Et des éclairs t'assailait la cohue.
Tu t'irritais, mystérieux grondeur
Et tu rendais au sol sec la fraîcheur.

Assez de tout cela ! Ce temps s'efface,
La terre a bu, l'orage a fui l'espace
Et l'air dont le feuillage est caressé
Te chasse de nos cieux tranquillisés

Alexandre Pouchkine

L'orage

Chaque arbre est immobile, attentif à tout bruit,
Même le peuplier tremblant retient son souffle ;
L'air pèse sur le dos des collines, il lui
Comme un métal incandescent et l'heure essouffle.

Les moineaux buissonniers se sont tous dispersés
Avec le vol aigu et les cris d'hirondelles,
Et des mouettes vont, traînant leurs larges ailes,
Dans l'air lourd à gravir et lourd à traverser.

L'éclair qui brille au loin semble une brusque entaille
Et, tandis que hennit un cheval de labour,
Les nuages vaillants qui vont à la bataille
Escaladent l'azur âpre comme une tour...

Mais, soudain, l'arc-en-ciel luit comme une victoire !
Chaque arbre est un archer qui lance des oiseaux,
Et les nuages noirs qu'un soleil jeune moire,
Enivrés, sont partis pour des combats nouveaux.

Jules Supervielle

Monsieur Soleil

Ah ! dites-moi, Monsieur Soleil,
Le soir, alors que j'ai sommeil,
Où cachez-vous votre lumière ?
Dormez-vous au bout de la terre ?

- Moi, dormir, en ai-je le temps ?
Depuis des mille et mille ans,
Ainsi qu'une lampe fidèle,
Aux cieux, je veille et j'étincelle.

Ah ! dites-moi, Monsieur Soleil,
Le soir, alors que j'ai sommeil,
Qui regarde votre lumière ?
Eclairez-vous une autre terre ?

- Oui, quand pour toi descend la nuit,
Ailleurs je commence sans bruit
Un nouveau jour, et je réveille
Ailleurs, l'enfant, la fleur, l'abeille.

Mlle Brès

Quelle est la première question posée par l'enfant au soleil ?
Comment le soleil est-il une lampe fidèle ?
Quelle est la deuxième question posée au soleil ?
Que fait le soleil quand la nuit descend ?

La chanson du rayon de lune

Sais-tu qui je suis ? – Le rayon de lune.
Sais-tu d'où je viens ? – Regarde là-haut.
Ma mère est brillante, et la nuit est brune :
Je rampe sur l'arbre et glisse sous l'eau ;
Je m'étends sur l'herbe et cours sur la dune ;
Je grimpe au mur noir, au tronc du bouleau,
Comme un maraudeur qui cherche fortune.
Je n'ai jamais froid, je n'ai jamais chaud.

Guy de Maupassant, Des Vers

26- Été – vacances

Août

C'est le temps béni des vacances.
Le vent fait des nœuds d'hirondelles.
Le jour est rond comme une amande.

Tout le village sent le miel..
Le soleil a pendu sa lampe
Juste au-dessus des vaches blanches
Etonnées de n'avoir plus d'ombre,

Mais les prairies qui, près du bois,
Tremblent doucement sous leurs poids
N'ont jamais été si profondes.

Maurice Carême

L'avion

L'avion, au fond du ciel clair,
Se promène dans les étoiles
Tout comme les barques à voiles
Vont sur la mer.

C'est un moulin des anciens âges
Qui soudain a quitté le sol
Et qui, par-dessus les villages,
A pris son vol.

Les oiseaux ont peur de ses ailes,
Mais les enfants le trouvent beau,
Ce grand cerf-volant sans ficelles
Qui va si haut.

Moi, plus tard, en aéroplane,
Plus hardi que les plus hardis,
Je compte bien aller sans peine
Au Paradis !

Lucie Delarue Mardrus

Le vagabond

J'ai fait à pied de longues routes,
Marchant la nuit, craignant les voix,
Plus rempli d'ombres et de doutes
Que la bête fauve des bois.

L'eau des chemins mouillait mes guêtres ;
Las, je tombais sur de vieux bancs,
Je regardais par les fenêtres
La gaîté des âtres flambants.

J'entendais rire sous le chaume
Les paysans à leur repas ;
Un étranger est un fantôme,
Les murs ne le connaissent pas.

Victor Hugo, Les Châtiments

*Rempli d'ombres et de doutes : le cœur plein d'inquiétude et de crainte, redoutant l'inconnu et le danger.
Un fantôme : le vagabond passe comme une apparition, comme une ombre, sans laisser dans les cœurs, dans les foyers,
trace de son passage.*

Chant de marche

Marche, vieux voyageur,
Emplis tes poumons de l'air immaculé de la plaine,
Repose-toi dans la paix des soirs,
Et repars dans les beaux matins
Avec un cœur tout neuf, un cœur facile,
Ne te fais pas de soucis, ô voyageur !

Tandis que tu emplis tes yeux des beautés de la terre
Et que tu chantes au pas docile des méharas,
Le Seigneur ton Dieu marche auprès de toi.
Il marche si doucement que tu ne l'entends même pas.
Et pourtant, Il est là, Il te protège et Il te regarde
De tout son amour plus grand que le monde.

Ernest Psichari

Le voyage

Pour l'enfant, amoureux de cartes et d'estampes,
L'univers est égal à son vaste appétit.
Ah ! que le monde est grand à la clarté des lampes!
Aux yeux du souvenir que le monde est petit !

Etonnants voyageurs ! quelles nobles histoires
Nous lisons dans vos yeux profonds comme les mers !
Montrez-nous les écrins de vos riches mémoires,
Ces bijoux merveilleux, faits d'astres et d'éthers.

Nous voulons voyager sans vapeur et sans voile !
Faites, pour égayer l'ennui de nos prisons,
Passer sur nos esprits, tendus comme une toile,
Vos souvenirs avec leurs cadres d'horizons.

Dites, qu'avez-vous vu ?

Charles Baudelaire

L'hospitalité

Nous laisserons la porte ouverte
Sur la campagne toute verte,
Et le soleil, sur notre seuil,
Flamboiera comme un mot d'accueil.

S'il passe un pauvre sur la route
Et que la fatigue le voûte,
Qu'il entre dans notre maison,
Elargissant notre horizon.

Et nous mettrons la nappe blanche,
La nappe fine du dimanche,
En l'honneur de cet homme las,
Quand viendra l'heure du repas.

Et quand, sa besace bien pleine,
Il repartira vers la plaine,
Nous faisant des gestes d'adieu,
Nous le suivrons longtemps des yeux.

Il s'en ira sur la grand'route,
Lui que l'espace libre envoûte,
Et se perdra vers l'horizon,
En oubliant notre maison.

Marc Chesneau

Les routes

Les grandes routes, dès le matin, partent d'accord
Sous les rameaux et les ombrages
Vers les prés et les eaux, les bourgs et les villages ;
Et sans fatigue et sans repos
Elles longent le mur ou les fossés des clos ;

Elles se haussent ou s'inclinent
A contourner les flancs inégaux des collines.
Elles tardent soudain à s'en aller plus loin
Quand embaume le trèfle ou fleure le foin.
Parfois, l'ombre grande des rues
Flotte seule à midi sur leur enfance nue.

On les voit traverser les clairs arpents de blé
Où s'activent les bras d'un travail rassemblé ;
L'une s'éloigne à droite et puis sinue à gauche,
Vers un fermier qui bine ou vers un gros bras qui fauche ;
L'autre descend très humblement tracer un rond
Autour de la cabane où vit un bûcheron.

Les plus hautes et les plus larges
Transportent sur leur dos de si compactes charges
Qu'à les voir s'en aller, par les couchants vermeils,
Avec leurs charrois pleins et leurs lourds attelages,
On croit que les tours et les toits du village
Sont en marche vers le soleil.

Emile Verhaeren

Le mois d'août

Ô mes frères, voici le beau temps des vacances !
Le mois d'août, appelé par dix mois d'espérances !
De bien loin votre aîné ; je ne puis oublier
Août et ses jeux riants ; alors, pauvre écolier,
Je veux voir mon pays, notre petit domaine ;
Et toujours le mois d'août au logis nous ramène,
Tant un cœur qui nourrit un regret insensé,
Un cœur tendre s'abuse et vit dans le passé !

Auguste Brizeux (recueil Marie)

Les genêts

Les genêts, doucement balancés par la brise,
Sur les vastes plateaux font une houle d'or ;
Et tandis que le pâtre, à leur ombre, s'endort,
Son troupeau va broutant cette fleur qui le grise...

Cette fleur toute d'or, de lumière et de soie,
En papillons posée au bout des brins menus,
Et dont les lourds parfums semblent être venus
De la plage lointaine où le soleil se noie.

Vous en souvenez-vous, genêts de mon pays,
Des petits écoliers aux cheveux en broussailles,
Qui s'enfonçaient sous vos rameaux comme des cailles,
Troublant dans leur sommeil les lapins ébahis ?

Comme l'herbe était fraîche à l'abri de vos tiges !
Comme on s'y trouvait bien sur le dos allongé
Dans le thym qui faisait, aux sauges mélangé,
Un parfum enivrant à donner des vertiges !

François Fabie, Poésies

Le jeune pâtre

Petits moutons, descendez la montagne,
Vers le bercail, suivez-moi ; le jour fuit.
L'ombre s'étend sur toute la campagne,
Petits moutons, couchez-vous, bonne nuit !

Le jeune pâtre ainsi dans la vallée,
Quand vient le soir, ramène son troupeau,
Siffle son chien et puis sous la feuillée,
Se couche et dort au bord d'un frais ruisseau.

Il a pour lit la mousse et la verdure,
Pour toit la voûte où brillent mille feux ;
Et comme Abel, âme naïve et pure,
En songe il voit les anges et les cieux.

Tournier

Bercail : la bergerie, le lieu où les moutons passent la nuit
Feuillée : abri formé de feuillage

Qui parle dans la première strophe ?
Où le berger ramène-t-il son troupeau ? où dort-il ?
Quelle est cette voûte où brillent mille feux ?

Heureux qui comme Ulysse

Heureux qui comme Ulysse, a fait un beau voyage
Ou comme cestui-là qui conquiert la Toison
Et puis s'en est retourné, plein d'usage et de raison,
Vivre entre ses parents le reste de son âge !

Quand reverrai-je, hélas, de mon petit village
Fumer la cheminée et en quelle saison
Reverrai-je le clos de ma pauvre maison,
Qui m'est une province et bien davantage ?

Plus me plaît le séjour qu'ont bâti mes aïeux,
Que des palais romains le front audacieux ;
Plus que le marbre dur me plaît l'ardoise fine,

Plus mon Loire gaulois que le Tibre latin,
Plus mon petit Liré que le Mont-Palatin,
Et plus que l'air marin la douceur angevine.

Joachim du Bellay

Le retour des troupeaux

Et maintenant, les troupeaux revenaient,
Fuyant l'ombre mystérieuse des neiges.
On entendait la plaine et la vallée
S'emplier du bourdonnement désolé
Des clarines sombres qu'accompagnaient
Les piétinements précipités...

Et les enfants qui allaient à l'école,
Dans l'aigre vent de la tombée d'automne,
Voyaient venir sur la route monotone
L'âne au collier de bois et le chien jaune,
Les parapluies et les bidons qui sonnent,
Et le berger pensif, et les moutons...

Sous le troupeau ennuagé du ciel,
Il conduisait le troupeau de la terre.
D'un geste large et rond, il étendait
Son long bâton, comme s'il bénissait
Les brebis donneuses de laine et de lait.
Et, tout à coup, son chien, il le sifflait...

Et alors, l'être fidèle entre tous,
Le chien, aux yeux fixes et pleins d'amour,
Celui qui aime l'homme sans détour,
Celui qui se nourrirait de cailloux
Lorsqu'il a pour maître un mendiant des routes,
Le chien mordait les brebis en déroute.

On le voyait immobile. Il dressait les oreilles.
Puis, immobile et les yeux pleins de braise,

Prêt à bondir sur les retardataires,
Il surveillait le troupeau de côté,
Et le troupeau passait, passait, passait,
Et la rumeur divine se perdait...

Francis JAMMES Le triomphe de la vie

Les téméraires

Du pôle il va tenter les merveilleux hivers,
Il part, le grand navire. Une puissante enflure
Au souffle d'un bon vent lève et tend la voilure
Sur beaux trois mâts portant neuf vergues en travers.

Il est parti, là-bas, au soleil, dans les airs
Traînant son pavillon comme une chevelure,
Il a pris sa superbe et gracieuse allure,
Et du côté du Nord gagne les hautes mers.

D'un œil triste je suis, au loin, son blanc sillage.
Il va sombrer peut-être au but de son voyage,
Par des géants de glace étreint de toutes parts !

Et près de moi, debout, l'enfant du capitaine
Dans la brise ravi, vers la brume lointaine
Agite dans son cœur d'aventureux départs.

Sully-Prudhomme, Les épreuves

Remarque la description du navire dans les deux premières strophes : à son départ, puis quand il disparaît à l'horizon. Recherche les mots techniques et leurs sens : la voilure, un trois mâts, les vergues, le pavillon, gagner la haute mer, le sillage. Ce sont des mots techniques qui assurent à cette poésie le caractère de la précision

Remarque aussi les sentiments dans les deux dernières strophes : la tristesse. Que sont ces géants de glace ? quels sont ces périls trop réels ? A côté, les sentiments de l'enfant : il est ravi de se sentir le visage fouetté par la brise et il songe à son prochain départ. Pourquoi cette différence ? Ne vois-tu pas là la force de la vocation ? y a-t-il d'autres vocations aussi impérieuses ?

Le petit train

Au long du talus verdissant,
Le vieux petit train, hors d'haleine,
Va, vient, toujours monte et descend
Entre la colline et la plaine.

Sitôt qu'il arrive il repart
En soufflant très haut sa fumée,
Toujours un peu plus en retard,
Il n'a pas d'heure accoutumée.

Il va comme les promeneurs ;
Il flâne, il paresse avec joie,
Pour mieux vous faire les honneurs
D'un verger qui borde la voie.

Les jardins laissent retomber
Sur lui leurs roses entrouvertes
Qu'on s'égratigne à dérober
Aux branches flexibles et vertes.

André Rivoire, Le plaisir des jours

Les trains qu'on manque.

Le train, le train que j'entends !
Nous n'arrivons jamais à temps.
Certainement.
Monsieur, on ne peut plus enregistrer vos bagages ;
C'est vraiment dommage.

La cloche du départ, écoutez la cloche :
Le mécanicien et le chauffeur ont un cœur de roche ;
Alors, inutile d'agiter notre mouchoir de poche ?
Ainsi les trains s'en vont rapides et discrets :
Et l'on est très embêté après.

Franc-NOHAIN

Le vagabond

Ce vieux, poilu comme un lapin,
Qui s'en va, mendiant son pain,
Clopin-clopant, clopant-clopin,

Où va-t-il ? D'où vient-il ? Qu'importe !
Suivant le hasard qui l'emporte,
Il chemine de porte en porte.

Un pied nu, l'autre sans soulier,
Sur son bâton de cornouiller,
Il fait plus de pas qu'un roulier.

Il dévore en rêvant les lieues
Sur les routes à longues queues
Qui vont vers les collines bleues,

Là-bas, là-bas, dans ce lointain
Qui recule chaque matin
Et qui le soir n'est pas atteint.

Jean Richepin, La Chanson des gueux

Cornouiller : arbre d'un bois très dur
Un roulier : un voiturier qui transporte des marchandises
Les routes à longue queue : les routes qui s'allongent et qui paraissent sans fin
Que veut dire l'expression « poilu comme un lapin » ?
Que cherche le vagabond ? Explique la réponse : « qu'importe »
Quels sont les passages qui montrent que la marche est pénible ?
Ce vagabond t'inspire-t-il la pitié ? pourquoi ?

Autres

Sire, ce n'est pas tout

Sire, ce n'est pas tout que d'être Roi de France,
Il faut que la vertu honore votre enfance :
Un Roi sans la vertu porte le sceptre en vain,
Qui ne lui sert sinon un fardeau dans la main.

Il faut premièrement apprendre à craindre Dieu,
Dont vous êtes l'image, et porter au milieu
De votre cœur son nom et sa sainte parole,
Comme le seul secours dont l'homme se console.

Après, il faut tenir la loi de vos aïeux,
Qui furent Rois en terre et sont là-haut aux Cieux,
Et garder que le peuple imprime en sa cervelle
Le curieux discours d'une secte nouvelle.

Or, Sire, pour autant que nul n'a le pouvoir
De châtier les Rois qui font mal leur devoir,
Punissez-vous vous-même, afin que la justice
De Dieu, qui est plus grand, vos fautes ne punisse.

Pierre de Ronsard

Les chevaux de bois

Tournez, tournez, bons chevaux de bois,
Tournez cent tours, tournez mille tours,
Tournez souvent et tournez toujours.
Tournez, tournez au son des hautbois.

Tournez, tournez sans qu'il soit besoin
D'user jamais de nuls éperons,
Pour commander à vos galops ronds ;
Tournez, tournez, sans espoir de foin.

Tournez, tournez ! le ciel en velours,
D'astres en or se vêt lentement.
L'église tinte un glas tristement,
Tournez au son joyeux des tambours.

Paul Verlaine, Choix de poésies

Hautbois : instrument de musique
Eperon : petite tige de métal que l'on attache au talon pour aiguillonner le cheval
Se vêt : prend un vêtement, s'habille
Au son de quelle musique tournent les chevaux de bois ?
Pourquoi les éperons sont-ils inutiles ?
Quels sont ces astres en or dont le ciel se vêt ?
Qu'est-ce que tinter un glas ?

La plainte des jouets

La Poupée et Polichinelle,

Chez nous, hier, causaient tout bas,
Avec le vieux mouton qui bêle
Et le soldat qui n'a qu'un bras.

« Hélas ! murmurait la Poupée
Hélas ! Quelle triste maison !
Aux dents du chien on m'a laissée
Et je meurs, perdant tout mon son.

_ Moi, raconta Polichinelle,
Dans le puits, j'ai passé la nuit,
Ma figure n'était pas belle,
Mais elle est affreuse aujourd'hui. »

Le mouton dit : « Moi, je ne marche
Que sur trois pieds, c'est fort gênant :
Mais, des pauvres bêtes de l'arche,
Pas une n'en possède autant.

Hélas ! Pourquoi tant de misères ?
Sont-ils donc bien méchants tous deux
La petite sœur et son frère ?
Non, mais ils sont très peu soigneux !

S. Brès.

La poupée mécanique

Clac !
Quand on tourne la manivelle,
Elle danse sa ritournelle.

Ses cheveux sont en bois laqué,
Elle a des joues peinturlurées.
Ses tout petits pieds ridicules
Passent de ses jupons,
Claquant les deux talons
- Clac ! -
De ses bottines.
Saute, petite ballerine !

Quand on tourne la manivelle,
Elle danse sa ritournelle,
Puis salue très bas,
Dans sa robe à falbalas.

Madeleine Ley, Les petites voix

Laqué : coloré et vernis
Petite ballerine : petite danseuse
Une robe à falbalas : une robe ornée de bandes d'étoffe plissées

Plaisirs d'enfant.

Enfant, j'aimais les fleurs, les oiseaux, la parure ;
Ou, lorsque sur mon front tombaient de blonds anneaux,
J'aimais à contempler ma petite figure
Dans le miroir des eaux.

J'aimais errer, pareille à la biche légère,

De la prairie au bois, des coteaux au vallon,
J'aimais à détacher, pour le rendre à sa mère,
L'agneau pris au buisson.

J'aimais à recueillir, comme autant d'étincelles,
Les vers luisants sur l'herbe attirant tous les yeux ;
J'aimais à voir passer, ainsi que des nacelles,
Les astres dans les cieux.

J'aimais de l'arc-en-ciel la sphère éblouissante,
Posant ses pieds du pôle aux monts pyrénéens,
J'aimais les beaux récits, Trilby, la fée Organte
Et des petits enfants les joyeux entretiens.

Eugénie de GUERIN

La chanson des sabots

Les belles dames, les gros bourgeois
Dédaignent mes sabots de bois ;
Mais leurs souliers ne sont pas si beaux
Que mes brillants et légers sabots !

Sabots de frêne taillés chez nous,
Ils m'ont coûté quatorze sous.
Le roi peut bien se chauffer en veau,
Moi je préfère mes durs sabots !

Sur nos rochers martelant un air
Ah ! comme ils sonnent sonnent clair !
On voit sauter comme des chevreaux
Mes chers sabots, mes joyeux sabots !

Que mes pieds nus sont bien dedans,
Ils sont à l'aise et frétilants !
Pour gambader sous les vieux ormeaux,
Rien ne vaudrait mes jolis sabots !

Maurice Bouchor, Chansons rustiques

Chez nous : au village. C'est un jeune paysan qui parle
Frêne : arbre à bois dur et résistant
Veau : cuir souple fait avec la peau du veau
Pieds frétilants : qui s'agitent par des mouvements rapides
Pourquoi les belles dames dédaignent-elles les sabots de bois ?
Pourquoi le jeune paysan les préfère-t-il ?
Trouve les adjectifs qui se rapportent à sabots
Quels sont les deux vers qui expliquent le titre de la poésie ?

Le bon gîte

« Bonne vieille, que fais-tu là ?
Il fait assez chaud sans cela,
Tu peux laisser tomber la flamme,
Ménage ton bois, pauvre femme,
Je suis séché, je n'ai plus froid. »
Mais elle, qui ne veut m'entendre,

Jette un fagot, range la cendre,
« Chauffe-toi, soldat, chauffe-toi. »

« Bonne vieille, je n'ai pas faim ;
Garde ton jambon et ton vin,
J'ai mangé de la soupe à l'étape,
Veux-tu bien m'ôter cette nappe !
C'est trop bon et trop beau pour moi. »
Mais elle, qui n'en veut rien faire,
Taille mon pain, remplit mon verre ;
« Refais-toi, soldat, refais-toi. »

« Bonne vieille, pour qui ces draps ?
Par ma foi, tu n'y penses pas !
Et ton étable ? et cette paille
Où l'on fait son lit à sa taille ?
Je dormirai là comme un roi. »
Mais elle, qui n'en veut démordre,
Place les draps, met tout en ordre :
« Couche-toi, soldat, couche-toi ! »

Le jour vient, le départ aussi.
« Allons ! adieu !... Mais qu'est ceci ?
Mon sac est plus lourd que la veille...
Ah ! bonne hôtesse ! Ah ! chère vieille !...
Pourquoi tant me gêner, pourquoi ? »
Et la bonne vieille, de dire,
Moitié larme, moitié sourire :
J'ai mon gars soldat comme toi !

Paul Déroulède

Refais-toi : refais tes forces affaiblies par la fatigue

J'ai mon gars soldat comme toi : ce mot explique les soins maternels de la brave femme. Elle a traité le soldat comme elle voudrait qu'on traitât partout son fils ; et peut-être s'est-elle un peu imaginée que c'était son propre enfant qu'elle recevait à son foyer.

La carpe et les carpillons

Prenez garde, mes fils, côtoyez moins le bord,
Suivez le fond de la rivière ;
Craignez la ligne meurtrière,
Ou l'épervier plus dangereux encor.
C'est ainsi que parlait une carpe de Seine
A de jeunes poissons qui l'écoutaient à peine.
C'était au mois d'avril : les neiges, les glaçons,
Fondus par les zéphirs, descendaient des montagnes.
Le fleuve, enflé par eux, s'élève à gros bouillons,
Et déborde dans les campagnes.
Ah ! ah ! criaient les carpillons,
Qu'en dis-tu, carpe radoteuse ?
Crains-tu pour nous les hameçons ?
Nous voilà citoyens de la mer orageuse ;
Regarde : on ne voit plus que les eaux et le ciel,
Les arbres sont cachés sous l'onde,
Nous sommes les maîtres du monde,
C'est le déluge universel.
Ne croyez pas cela, répond la vieille mère ;
Pour que l'eau se retire il ne faut qu'un instant :
Ne vous éloignez point, et, de peur d'accident,
Suivez, suivez toujours le fond de la rivière.

Bah ! disent les poissons, tu répètes toujours
Mêmes discours.
Adieu, nous allons voir notre nouveau domaine.
Parlant ainsi, nos étourdis
Sortent tous du lit de la Seine,
Et s'en vont dans les eaux qui couvrent le pays.
Qu'arriva-t-il ? Les eaux se retirèrent,
Et les carpillons demeurèrent ;
Bientôt ils furent pris,
Et frits.
Pourquoi quittaient-ils la rivière ?
Pourquoi ? je le sais trop, hélas !
C'est qu'on se croit toujours plus sage que sa mère
C'est qu'on veut sortir de sa sphère,
C'est, que... c'est que... je ne finirai pas.

Jean-Pierre Claris de FLORIAN 1755 - 1794

Le loup et le chien

Un Loup n'avait que les os et la peau ;
Tant les Chiens faisaient bonne garde.
Ce Loup rencontre un Dogue aussi puissant que beau,
Gras, poli (1), qui s'était fourvoyé par mégarde.
L'attaquer, le mettre en quartiers,
Sire Loup l'eût fait volontiers.
Mais il fallait livrer bataille
Et le Mâtin était de taille
A se défendre hardiment.
Le Loup donc l'aborde humblement,
Entre en propos, et lui fait compliment
Sur son embonpoint, qu'il admire.
Il ne tiendra qu'à vous, beau sire,
D'être aussi gras que moi, lui repartit le Chien.
Quittez les bois, vous ferez bien :
Vos pareils y sont misérables,
Cancre, haïres, et pauvres diables,
Dont la condition est de mourir de faim.
Car quoi ? Rien d'assuré, point de franche lippée.
Tout à la pointe de l'épée.
Suivez-moi ; vous aurez un bien meilleur destin.
Le Loup reprit : Que me faudra-t-il faire ?
Presque rien, dit le Chien : donner la chasse aux gens
Portants bâtons, et mendians ;
Flatter ceux du logis, à son maître complaire ;
Moyennant quoi votre salaire
Sera force reliefs de toutes les façons :
Os de poulets, os de pigeons,
Sans parler de mainte caresse.
Le loup déjà se forge une félicité
Qui le fait pleurer de tendresse.
Chemin faisant il vit le col du Chien, pelé :
Qu'est-ce là ? lui dit-il. Rien. Quoi ? rien ? Peu de chose.
Mais encor ? Le collier dont je suis attaché
De ce que vous voyez est peut-être la cause.
Attaché ? dit le Loup : vous ne courez donc pas
Où vous voulez ? Pas toujours, mais qu'importe ?
Il importe si bien, que de tous vos repas
Je ne veux en aucune sorte,

Et ne voudrais pas même à ce prix un trésor.
Cela dit, maître Loup s'enfuit, et court encor.

Jean de la Fontaine

Le rat des villes et le rat des champs

Autrefois le Rat de ville
Invita le Rat des champs,
D'une façon fort civile,
A des reliefs d'ortolans.

Sur un tapis de Turquie
Le couvert se trouva mis :
Je laisse à penser la vie
Que firent ces deux amis.

Le régal fut fort honnête,
Rien ne manquait au festin ;
Mais quelqu'un troubla la fête,
Pendant qu'ils étaient en train.

A la porte de la salle
Ils entendirent du bruit ;
Le Rat de ville détale,
Son camarade le suit.

Le bruit cesse, on se retire :
Rats en campagne aussitôt ;
Et le Citadin de dire :
Achevons tout notre rôl.

C'est assez, dit le Rustique ;
Demain vous viendrez chez moi.
Ce n'est pas que je me pique
De tous vos festins de roi ;

Mais rien ne vient m'interrompre ;
Je mange tout à loisir.
Adieu donc ; fi du plaisir
Que la crainte peut corrompre !

Jean de la Fontaine

Le chêne et le roseau

Le Chêne un jour dit au Roseau :
"Vous avez bien sujet d'accuser la Nature ;
Un Roitelet pour vous est un pesant fardeau.
Le moindre vent, qui d'aventure
Fait rider la face de l'eau,
Vous oblige à baisser la tête :
Cependant que mon front, au Caucase pareil,
Non content d'arrêter les rayons du soleil,
Brave l'effort de la tempête.
Tout vous est Aquilon, tout me semble Zéphyr.
Encor si vous naissiez à l'abri du feuillage
Dont je couvre le voisinage,

Vous n'auriez pas tant à souffrir :
Je vous défendrais de l'orage ;
Mais vous naissez le plus souvent
Sur les humides bords des Royaumes du vent.
La nature envers vous me semble bien injuste.
- Votre compassion, lui répondit l'Arbuste,
Part d'un bon naturel ; mais quittez ce souci.
Les vents me sont moins qu'à vous redoutables.
Je plie, et ne romps pas. Vous avez jusqu'ici
Contre leurs coups épouvantables
Résisté sans courber le dos ;
Mais attendons la fin. "Comme il disait ces mots,
Du bout de l'horizon accourt avec furie
Le plus terrible des enfants
Que le Nord eût portés jusque-là dans ses flancs.
L'Arbre tient bon ; le Roseau plie.
Le vent redouble ses efforts,
Et fait si bien qu'il déracine
Celui de qui la tête au Ciel était voisine
Et dont les pieds touchaient à l'Empire des Morts.

Jean de la Fontaine